

LE STYLE
DE
SAINT PIERRE FOURIER
*CONTRIBUTION AUX ÉTUDES MODERNES
DE STYLISTIQUE*

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par
H. DERRÉAL

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon

1942



DU MÊME AUTEUR

LA LANGUE DE SAINT PIERRE FOURIER, Paris, Droz, 1942, 1 vol. in-8°.

UNE GRANDE FIGURE LORRAINE DU XVII^e SIÈCLE. Saint Pierre Fourier,
humaniste et épistolier, Paris, 1942, 1 vol. in-8°.

LE STYLE
DE
SAINT PIERRE FOURIER

*CONTRIBUTION AUX ÉTUDES MODERNES
DE STYLISTIQUE*

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

H. DERRÉAL

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, rue de Tournon

1942



A MON PÈRE ET A MA MÈRE

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage, qui fait suite à un travail sur la langue de saint Pierre Fourier, est avant tout une étude de stylistique. Mais pour l'entreprendre sur des textes encore ignorés du public, il était indispensable de faire entrevoir d'abord la valeur littéraire de ceux-ci et de faire connaître l'écrivain auquel ils étaient empruntés. Bien que la technique d'un style s'explique uniquement par la psychologie de l'auteur, elle entraîne cependant une appréciation d'un caractère esthétique. Sans doute, la littérature seule a pour objet cette appréciation. Elle ne se confond pas avec la stylistique. Mais cette dernière, qui la rejoint là où s'arrête le procédé de langue, peut être pour elle une précieuse auxiliaire. C'est pourquoi nous n'avons pas craint d'en dépasser un peu le cadre pour montrer l'intérêt qu'il peut y avoir à rapprocher ces deux sciences que certains auraient trop souvent tendance à opposer. Telle est la raison des deux parties de ce volume.

Dans la première, qui sert d'introduction à la seconde, nous n'avons fait qu'esquisser la grande figure de l'écrivain lorrain. Nous l'avons replacé sommairement dans l'ambiance de son temps et de son milieu dont il importait de connaître le goût et les usages. Nous attachant ensuite à montrer les deux aspects de son style, nous avons insisté sur le caractère très spontané de sa correspondance. Elle se prêtait, en effet, de façon exceptionnelle, à mettre en lumière l'action du sentiment sur le langage. En outre, par sa culture et par sa vivacité d'esprit, saint Pierre Fourier, mieux que pas un autre auteur, nous offrait l'occasion de faire continuellement ressortir le lien qui existe entre le mode d'expression spontané et le procédé de langue littéraire.

La plus grande difficulté de cette étude était celle d'un plan et d'un classement, car la stylistique est une science assez récente, et si les principes essentiels en sont posés, si déjà elle a donné le

coup de mort à l'ancienne rhétorique, elle n'a pas encore trouvé de nomenclature définitive. Quand nous avons entrepris ce travail nous ne disposions malheureusement pas de l'intéressant ouvrage de M. Marouzeau. Il s'agissait d'ailleurs pour nous d'un style particulier et d'un écrivain du xvii^e siècle. Toutefois le *Précis de stylistique française*, qui vient de paraître, nous a permis de constater que les idées de son auteur confirmaient nos vues. En reconnaissant qu'une théorie du style est encore à tenter, M. Marouzeau propose, en effet, d'en prendre « pour point de départ l'attitude du sujet parlant ou écrivant aux prises avec les besoins et les circonstances de l'énoncé ». Cette attitude, selon lui, « pourrait se définir d'une façon générale à partir d'une sorte de degré zéro, en prenant comme élément de comparaison une forme de langue aussi peu caractérisée que possible » (*Précis*, p. 151).

C'est de cette façon que nous avons conçu notre étude sur saint Pierre Fourier. Pour comprendre la phrase animée par le sentiment, surtout à une époque ancienne de la langue, il nous a paru nécessaire de l'étudier d'abord à l'état normal. Ayant à tenir compte de la syntaxe du temps, nous l'avons envisagée à la fois dans sa forme négligée et dans son aspect le plus travaillé.

Les exemples très abondants et très variés que nous offraient les lettres de saint Pierre Fourier nous ont ensuite fourni le moyen de suivre la marche progressive de l'émotion sur la phrase. Si nous avons été un peu prodigue de citations, c'est à dessein. Peu de textes, semble-t-il, apporteraient une lumière aussi grande sur les nuances extrêmement fines qui relient les uns aux autres les divers faits de langage. C'est donc à saint Pierre Fourier lui-même que nous avons demandé le plan de ce chapitre. Si un tel classement laisse encore des lacunes, il répond du moins à une méthode de travail qui est sûre. De nombreuses recherches de ce genre pourraient en tout cas apporter, croyons-nous, des éléments précieux à la théorie du style que l'on souhaite.

En ce qui concerne les procédés expressifs qui n'intéressent pas directement la phrase, nous ne pouvions, bien entendu, adopter les distinctions aussi factices que désuètes des anciens traités de rhétorique. Pour plus de facilité, nous avons maintenu, autant qu'il était possible, les noms des principales « figures » traditionnelles, mais nous nous sommes efforcée de les ramener aux prin-

eipes de l'analyse moderne en partant des moyens d'expression les plus en rapport avec la syntaxe pour aboutir aux simples figures de pensée. Nous avons d'ailleurs essayé de montrer comment ces dernières, bien qu'indépendantes des formes du langage, répondent encore à un mécanisme expressif et peuvent même, quelquefois, devenir à leur tour formes d'expression. Nous avons dû enfin consacrer un chapitre spécial aux images à cause de leur importance.

Cette enquête n'est qu'un essai, mais étant faite sur un style aussi spontané que celui de saint Pierre Fourier, nous osons espérer qu'elle contribuera à faire avancer les recherches actuelles. Puisse-t-elle aussi faire connaître à tous ceux qui s'intéressent à la littérature religieuse du xvii^e siècle, un écrivain aussi gracieux qu'original.

RÉFÉRENCES AUX TEXTES CITÉS

1° Les exemples suivis simplement d'un chiffre romain et d'un chiffre arabe renvoient toujours au recueil des « *Lettres du Bienheureux Pierre Fourier* », du P. ROGIE. Le premier chiffre indique le tome, le second la page.

La mention : *Lettres*, qu'on rencontrera assez souvent dans les notes, renvoie également à ce recueil.

Op. N-D. désigne le volume des « *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Dame* ».

Op. N-S. désigne les deux volumes des « *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Sauveur* ».

2° Les exemples pris directement sur les originaux sont indiqués par la lettre : *O.* Le numéro de classement qui l'accompagne est celui qui a été adopté dans la table qu'on trouvera à la fin de notre volume : *La langue de saint Pierre Fourier*.

3° En raison de sa nature un peu spéciale, le brouillon des constitutions des religieuses de Notre-Dame, que nous appelons « *Original de Vught* », est désigné par les lettres : *O. V.* Le chiffre qui suit renvoie à la page d'où est tirée la citation.

4° La première édition des « *Vraies Constitutions* » est désignée par la lettre : *C.* Le chiffre romain renvoie à la partie, le chiffre arabe à la page.

Pour plus de clarté, nous avons dû transcrire en entier les mots abrégés par saint P. Fourier, mais nous avons eu soin de mettre en italiques les lettres ainsi ajoutées aux textes originaux. Nous n'avons pas cru devoir le faire dans les citations empruntées à la copie du P. Rogie. Ses abréviations beaucoup plus fréquentes que celles de saint P. Fourier ne portent que sur des mots d'un usage très courant tels que : *Révérance, Père, Sœur, Monsieur, Madame, Monseigneur, Congrégation*, etc. Nous avons dû aussi remettre en lettres des noms de nombres trop souvent écrits en chiffres par le P. Rogie. Chaque fois que nous avons rencontré l'abréviation : « 1° », dans sa copie, nous l'avons traduite : « premièrement », mais on verra, dans notre étude de langue, que saint P. Fourier emploie encore quelquefois l'ancienne forme « premier ». Nous avons en outre supprimé quelques majuscules sans valeur particulière et qui, très probablement, sont dues aux copistes du xviii^e siècle.

Les mots ajoutés sont entre crochets selon l'usage. Quant à la ponctuation, celle du P. Rogie étant généralement négligée, souvent même inexistante, nous avertissons ici le lecteur que nous avons quelquefois ponctué son texte. Nous ne l'avons fait qu'avec prudence et dans les passages où la pensée de saint P. Fourier ne pouvait laisser aucun doute.

Dans les textes anciens, autres que ceux de saint P. Fourier, nous nous sommes permis d'ajouter quelques accents pour en faciliter la lecture.

PREMIÈRE PARTIE

ESQUISSE LITTÉRAIRE OU INTRODUCTION
A L'ÉTUDE DE STYLE

SAINT PIERRE FOURIER ÉCRIVAIN

I. — L'AMBIANCE : LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE AU TEMPS DE SAINT P. FOURIER

Un écrivain est toujours tributaire de son époque. Si personnel et si original qu'il soit, il ne peut échapper tout à fait à l'ambiance du temps. Il ne s'agit pas seulement d'un état de langue qui s'offre à lui; des formes de pensée, des modes d'expression, lui sont, pour ainsi dire, imposés par son entourage. Souvent même, il arrive que son originalité consiste autant à savoir les utiliser harmonieusement qu'à s'en dégager. Il importe donc, avant d'étudier le style de saint Pierre Fourier, d'examiner rapidement dans quelle période de notre histoire littéraire apparaît cet épistolier lorrain.

Bien que né dans le dernier tiers du xvi^e siècle, c'est surtout dans les quarante premières années du dix-septième que saint Pierre Fourier entretint une correspondance active avec ses différents monastères et qu'il composa pour eux des traités de piété¹. A ce moment, le classicisme s'élaborait, le purisme commençait son œuvre, mais le jansénisme n'avait pas encore jeté les esprits dans l'abstraction. Le sens très vif des réalités concrètes et la prolixité du xvi^e siècle se faisaient encore sentir. Aussi verrons-nous que les lettres de saint Pierre Fourier portent déjà la marque de l'exquis raffinement du grand siècle, tout en gardant la richesse et la couleur du langage de Montaigne.

Le « Père de Mattaincourt » appartient, en outre, au monde religieux. Il est le contemporain du Cardinal Du Perron, de Mon-

1. Pour tout ce qui concerne les écrits de saint P. Fourier, nous renvoyons à *La langue de saint Pierre Fourier*, I^{re} partie, ch. II.

seigneur Coeffeteau et du P. Coton, mais il leur a longtemps survécu. Par contre, il est de vingt ans plus âgé que Camus. Il peut enfin se réclamer des mêmes maîtres que saint François de Sales et que le P. Etienne Binet. Tous trois ont suivi les leçons du P. Sirmond et du P. Richeôme. Nous avons eu, ailleurs, l'occasion de parler de ce dernier et nous avons dit la part qui lui revient dans la formation intellectuelle de saint Pierre Fourier². Il paraît avoir exercé une influence profonde sur ses disciples, car des traits communs se retrouvent entre les trois écrivains religieux et leur maître.

Saint François de Sales n'a certainement pas oublié les méthodes d'enseignement du célèbre jésuite. Il a appris de lui que « la peinture spirituelle³ » enseigne « profitablement, vivement et délicieusement⁴ ». Un souvenir des « Tableaux sacrez⁵ », du P. Richeome, perce dans sa façon d'exercer Philothée à la méditation. Il est vrai que dans ses préludes, le P. Richeome interpelle parfois bruyamment ses lecteurs, à la manière d'un « Prologus » latin⁶. Cela ne manquerait certes pas d'effaroucher Philothée, et le doux Evêque de Genève se garde bien de l'apostropher de la sorte. Mais cependant, Richeome nous entraîne à la rencontre d'Abraham, de la même manière que son disciple emmènera Philothée à la découverte du monde spirituel⁷. Bien entendu, saint François de Sales a son originalité propre. Loin de nous la pensée de la diminuer. Mais il doit peut-être à son ancien maître du collège de Clermont cette tournure d'esprit qui lui rend si attrayant tout ce qui parle aux sens. Il n'a pu, en tout cas, que développer auprès de lui cette simplicité d'enfant avec laquelle il sait découvrir le charme secret des plus humbles choses.

2. Cf. *ibid.*, ch. I, § III. Sur cet auteur comme sur le P. Binet, qui fut le condisciple de saint Fr. de Sales au collège de Clermont, cf. également BRÉMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, ch. II et ch. IV.

3. C'est le titre même d'un des principaux ouvrages du P. Louis RICHEOME : « *La peinture spirituelle ou l'art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres et tirer de toutes profit salutaire.* »

4. Cité par BRÉMOND, t. I, p. 32.

5. *Tableaux sacrez des figures mystiques du très auguste sacrifice et sacrement de l'Eucharistie*, Paris, 1601.

6. Cf. *ibid.*, p. 49 : « Silence, Messieurs, et attention, pour bien pénétrer les traicts et le sens de ceste sacrée peinture... etc. »

7. Comparez, en effet, ce tableau (*ibid.*, pp. 49 et suiv.) et la « Méditation par manière d'élection et choix que l'âme fait de la vie dévote » (*Introduction à la vie dévote*, p. 75).

Le P. Richeome, si attentif à saisir le trait saillant ou pittoresque de tout ce qu'il voyait, pour le transposer ensuite dans sa prodigieuse imagination, avait le don d'enseigner par l'image. Il le faisait avec une intensité de vie, une richesse de couleurs, qui durent faire impression sur l'âme de ses jeunes élèves. Quelquefois, en effet, il apporte une réelle fraîcheur d'imagination à nous représenter les braves gens de Galilée, « assis à centaines et cinquantaines » sur des « lits et tapisseries d'herbes et de fleurs du renouveau⁸ » :

« Voyez-vous, nous dit-il, ce grand nombre de gens... [qui], n'y prenans garde, se sont trouvez sans vivres en ces lieux montagneux et stériles de tous biens, sauf de foin et de fleurs. Ils banquetent néanmoins à souhait... car [le Christ] a multiplié les pains et les poissons de telle bénédiction qu'ils suffissent pour saouler ces escadrons de table armez d'aussi bon appétit que de puissant estomach⁹. »

Le même amour de la description et du détail familier se retrouve chez l'Evêque de Genève et c'est ce qui donne à ses comparaisons les plus banales l'aspect de vivantes images. Chez l'un comme chez l'autre de ces deux écrivains, se manifestent le même sentiment des réalités matérielles et la même acuité de vision. On les retrouvera aussi intenses chez saint Pierre Fourier.

Chez le P. Binet, au contraire, ces qualités n'apparaissent plus que par intermittence et avec un talent beaucoup moindre. Cet auteur, qui appartient à la compagnie de Jésus, semble plutôt avoir hérité de la verve combattive et, disons-le, des accès de mauvais goût de son maître. Il exhorte « les malades et personnes affligées » à la vertu de patience en les houspillant avec autant de vigueur que le P. Richeome menaçait les coquettes aux cheveux « emmoresquez¹⁰ » ou les gourmands qui, « à la table d'Enfer », seront « repêus... de crapaux, et abbreuvez à la coupe de l'ire de Dieu¹¹ ». Qu'un malade lui dise, par exemple : « Hélas si j'avais tant soit peu d'appétit, que la fièvre me seroit supportable! », et le P. Binet lui répondra :

« Que trouveriez-vous bon? encor faut-il vous contenter; vou-

8. *Tableaux sacrez*, p. 349.

9. *Ibid.*

10. *L'adieu de l'âme dévote laissant le corps*, t. II, p. 69, cité par BRÉMOND, t. I, p. 50.

11. *L'adieu de l'âme dévote laissant le corps*, t. II, p. 225.

driez-vous manger du foin comme un veau, c'est-à-dire des herbes et des fleurs, voudriez-vous... le lard d'un vilain porceau, les ergots d'un chapon, les crestes d'un coq, la cervelle d'un cabril, la hure d'un sanglier puant... et qu'est-ce que tout cela sinon... des carcasses pourries..., trainées par les cendres, de la vraie vilenie et la droite curée des loups? Il n'y a différence de vous à eux, hormis qu'eux les mangent sans saulces et vous, avec quelque saupiquet et quelque ragoust de Hollande, vous avalez tout cela qui feroit faillir le cœur à d'autres. Qui assaisonne ce qu'il mange avec le sucre de la vertu et de l'amour de Dieu, jamais ne perd l'appétit¹². »

Le P. Binet n'a pas grand mérite. On reconnaît là le genre de descriptions pantagruéliques telles que les aime Richeome. On y retrouve même, à peu de chose près, un passage de la « Peinture spirituelle¹³ ».

Cependant, le P. Binet sait aussi admirer « les merveilles de nature¹⁴ ». Il sait, quand il le faut, parler de « l'arondelle » qui « déniaise » ses petits¹⁵. Son encyclopédie, dans laquelle il ne fait d'ailleurs que reprendre les idées émises par le P. Richeome dans « L'Académie d'honneur » et la « Peinture spirituelle¹⁶ », contient certaines descriptions qui n'auraient pas déplu à Ronsard et à ses amis. Telle est, entre autres, la page où il exalte les plaisirs de la chasse pour initier son orateur aux termes de vènerie¹⁷. Dans le décor champêtre où il fait reposer ses joyeux chasseurs, « estendus de leur long sur la platte » pour y conter « chacun sa peine et sa valeur », on s'attendrait presque à voir apparaître l'auteur des odes « à Corydon » et ses compagnons du voyage d'Arcueil. Il n'y manque ni « l'herbe mollette », ni les « fontaines cristallines », car le P. Binet semble bien ne pas ignorer la valeur des diminutifs de ce genre.

L'« Essay des merveilles de nature » est à retenir. Il répond

12. *Consolation et resjouissance pour les malades et personnes affligées*, p. 236.

13. Voyez le passage cité dans *La langue de saint Pierre Fourier*, p. 23.

14. Titre d'un ouvrage du P. BINET : « *Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices, pièce très nécessaire à tous ceux qui font profession d'éloquence* », sorte d'encyclopédie destinée à enrichir le vocabulaire.

15. *Ibid.*, p. 89.

16. Ces idées, comme nous le disons plus loin, sont celles de la Pléiade. Le P. Richeome paraît les avoir adoptées avec enthousiasme. Cf. *La langue de saint Pierre Fourier*, ch. I, p. 22.

17. *Essay des merveilles de nature*, p. 3.

à la vogue du jour et n'est qu'un spécimen de ces multiples encyclopédies par l'image signalées par l'abbé Brémond¹⁸. Si les écrivains religieux s'adonnaient à cette forme de littérature, on peut supposer que les jésuites ne furent pas les derniers à s'en mêler et qu'ils mettaient volontiers des ouvrages de ce genre entre les mains de leurs élèves. Aussi, le livre du P. Binet, bien que postérieur de plus de dix ans à l'« Introduction à la vie dévote, peut-il en faire comprendre bon nombre d'images. Saint Pierre Fourier, qui, en général, emprunte plutôt les *siennes* aux Pères de l'Eglise¹⁹, paraît aussi avoir eu connaissance de ces curieux traités. Ces encyclopédies n'étaient d'ailleurs qu'une conséquence et une application pratique des idées de la Pléiade. Le P. Richeome ne faisait donc qu'entrer pleinement dans la mentalité de son temps lorsqu'il exaltait les choses de la nature, des métiers et de la vie familière.

Quoi qu'il en soit, Binet, qui ne se fait pas faute de copier son maître, n'est déjà plus si naturel ni si spontané. Souvent même, il tombe dans une insupportable préciosité que n'a pas connue le P. Richeome. Le style recherché de la « Vie du Bienheureux Amédée de Savoie » et de la « Fleur des Pseaumes » appartient déjà à une autre époque. On comprend qu'une telle prose ne sera pas toujours du goût de saint Pierre Fourier.

Quant à notre auteur lorrain, si le P. Richeome l'a habitué aux images fortes, nous verrons qu'il a trouvé en lui un maître, non un modèle. Sans doute rencontre-t-on dans son style, quelques-unes de ces comparaisons violentes qui sont si fort dans le goût du temps, mais elles sont rares. Saint Pierre Fourier sait garder la mesure, il ne tombe jamais dans la vulgarité. Le cadre d'ailleurs si gracieux, dans lequel s'insèrent de telles images, en atténue ordinairement tout ce qu'elles pourraient avoir de trop réaliste. Comme saint François de Sales, saint Pierre Fourier a surtout reçu du P. Richeome une formation intellectuelle et morale. A l'un comme à l'autre, le « Cicéron français » n'a pas seulement dû donner le goût des classiques latins, il leur a proba-

18. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, II^e partie, ch. IV : « Les encyclopédistes dévots ».

19. Dans les *Règles de modestie*, sorte de traité assez original de la bienséance religieuse, qui abonde en images et en comparaisons, saint P. Fourier cite partout ses sources. Il n'indique qu'une fois Pline, une fois Sénèque et la plupart du temps la Sainte Ecriture ou les Pères.

blement communiqué son optimisme chrétien, leur enseignant sans doute, comme à ses novices de Rome, à prendre « matière d'admiration, de dilection et de louange » de tout ce qu'ils « oyaient et touchaient en l'école de... la nature²⁰ ». En les exhortant aussi à puiser à pleines mains dans les trésors du monde extérieur pour enrichir leur langue de termes concrets, peut-être leur a-t-il transmis quelque chose de sa chaleur d'imagination, de son amour du relief et de la couleur. Toujours est-il que la jeunesse de cœur qui caractérise les deux saints, leur a donné une extrême facilité à s'assimiler les textes sacrés dont ils étaient nourris. L'un et l'autre les appliquent sans cesse avec une spontanéité charmante aux menus détails de la vie.

Il semble qu'après leur génération, les figures bibliques ne prêteront plus matière qu'à un amas de comparaisons factices. Camus les aligne sans scrupule et sans art. En une seule tirade, il épuise l'ancien et le nouveau testament, comme il épuise, au besoin, la mythologie. Ces textes qui pourraient lui fournir de si belles comparaisons, sont tout à fait décolorés par l'abus qu'il en fait. Combien à ce fatras nous préférons les saillies toutes spontanées de saint Pierre Fourier ou de saint François de Sales dans le domaine des Ecritures!

En outre, Camus est maniéré, témoin cette description que nous rapprocherions volontiers de certains passages du P. Binet :

« L'air estoit tellement net et balayé de nuages qu'il sembloit que la nuit toute couronnée de brillans et couverte d'un manteau d'azur tout parsemé de pierreries voulût disputer de la prééminence avec le jour, et rendre les obscuritez égales en beauté à la lumière²¹... »

Camus n'est d'ailleurs jamais au bout de son sujet, il est intarissable, et on lui saurait bon gré de ne pas mettre tant de détours ni d'érudition pour nous narrer les aventures d' « Alcime » ou celles de « La pieuse Julie ».

L'Evêque de Belley n'abuse pas seulement des métaphores, le choix qu'il en fait est souvent d'un goût assez douteux. Nous lui pardonnons encore de comparer le diable à une « cantharide jalouse » ou à une « harpie funeste²² », mais lorsqu'il va jusqu'à

20. *La peinture spirituelle*, citée par BRÉMOND, t. I, p. 37.

21. *La pieuse Julie, histoire parisienne*, p. 2.

22. *Métanée ou de la Pénitence*, p. 15.

dire que Dieu perfectionne son œuvre comme « l'ours l'échant, regeant, façonnant et polissant son ouvrage²³ », ou que la pénitence opère « une soudure de la créature disjointe d'avec son Créateur, avec la colle du sang du Sauveur²⁴ », il dépasse les bornes.

Bref, le langage figuré dégénère. A partir de cette époque, il devient une manie. Tandis que Camus en orne ses romans d'étrange façon, Balzac, dans le monde profane, en fait déjà un art calculé, insupportable d'affectation. Les procédés de Camus ont, à coup sûr, perdu toute la saveur qu'ils avaient encore chez saint Pierre Fourier ou chez saint François de Sales, et, toutes proportions gardées, on peut en dire autant de ceux de Balzac. Sorel n'aura pas de peine à en montrer l'inanité.

Le P. Coton²⁵ qui, comme saint Pierre Fourier, appartient à la génération précédente, ne connaît pas encore les excès de Camus, mais sa langue est loin d'être aussi colorée que celle de Richeome. Presque aussi vif de ton, dans ses polémiques avec les protestants, il met dans ses expressions beaucoup plus de retenue et de mesure. L'influence de la Cour, où il resta longtemps en qualité de confesseur du roi, y est sans doute pour quelque chose. Par contre, comme son contemporain, saint François de Sales, il sait être très gracieux. Dans un petit traité de vie spirituelle : « Intérieure occupation d'une âme dévote », qui précède de quelques années l'ouvrage de saint François de Sales, il suggère à l'âme pieuse des pensées telles que celles-ci :

« Quand l'horloge frappe : la toile de ma vie est d'autant amoindrie. L'aulne de notre vie mortelle sont les heures, d'où suit que jamais la minuict ou le midy ne sonnent que la mort n'ait emporté douze aulnes de la pièce²⁶. »

Mais ses emprunts à l'Écriture sainte manquent de vie et de relief. Le P. Coton a déjà perdu le sens de l'image. Son mérite est plutôt dans la concision et la clarté de ses lettres. De plus, sa réputation de prédicateur semble assez justifiée. Ses homélies,

23. *Ibid.*, p. 11.

24. *Ibid.*, VII^e Homélie, p. 114.

25. Sur cet écrivain, nous renvoyons au chapitre que lui consacre BRÉMOND, t. II, p. 75. On y trouvera d'abondantes citations.

26. *Intérieure occupation*, p. 137.

étayées sur une solide doctrine, ont déjà une note classique²⁷. Le P. Coton manie la période tout aussi bien que Monseigneur Coeffeteau. Nous devons, d'ailleurs, ne pas être trop exigeants. Cette période est encore loin d'être celle de Bossuet. La phrase oratoire, au commencement du XVII^e siècle, reste lourde et embarrassée. Elle s'appuie encore beaucoup trop sur la phrase latine et est, comme elle, tout encombrée de relatifs et de chevilles. Coeffeteau, bien qu'ayant beaucoup plus que Du Perron le sens du rythme, ne ménage pas les « comme ainsi soit que », les « considéré que » et les « si est-ce que²⁸ ». Quant à Du Perron, il est parfois d'un archaïsme surprenant. Qu'on en juge par ce passage d'une lettre au Prince de Condé, dont le ton est tout aussi oratoire que celui d'un sermon :

« La France a la mémoire si récente, et est encore si lasse de la misère des troubles passez, que le premier article de toute réformation doit estre l'entretien de la paix; de la rupture de laquelle, si ceux à l'occasion de qui elle a esté rompuë les autres fois, eussent peu voir les suites peintes en un tableau, et s'imaginer à combien de malheurs d'Estat et de Religion ils ont ouvert les portes et quelles malédictions de Dieu et des hommes ils ont encouruës, ils eussent mieux aymé se jeter eux-mesmes dedans le feu, que d'estre cause de l'embrasement de leur patrie²⁹. »

Cela montre assez le progrès que doit encore faire la phrase oratoire avant d'être tout à fait assouplie par Bossuet.

Telle est la littérature religieuse au temps de saint Pierre Fourier. Telle est, en quelque sorte, l'ambiance dans laquelle un écrivain religieux doit essayer de former son propre style. Une éloquence de la chaire encore toute chargée de rhétorique, d'une part; une variété d'ouvrages pieux que la préciosité envahit de plus en plus, d'autre part; c'est à peu près tout ce qu'un prêtre peut lire ou entendre habituellement dans sa langue pour peu qu'il n'ait pas le temps de s'intéresser aux publications profanes.

27. Cf. *Les Lettres inédites du P. Coton*, dans *Les carmélites de France et le cardinal de Bérulle*, Paris, 1873. On trouvera quelques-uns de ses sermons dans les *Œuvres choisies de Camus, Godeau, Coton, Caussin et Molinier de Toulouse*, collection des auteurs sacrés par MIGNÉ, t. I.

28. Voyez notamment le *Tableau de la pénitence de la Magdeleine*, second discours, p. 82.

29. *Lettre de Monseigneur le Cardinal Du Perron à Monseigneur le Prince de Condé*, 3 mars 1614.

On comprend qu'un homme cultivé comme saint Pierre Fourier fasse plutôt des Pères grecs et latins ses livres de chevet. Cependant, c'est à la lumière de cette ambiance qu'il nous faut juger de son talent personnel pour en comprendre la richesse et l'originalité.

II. — IDÉES ET TENDANCES PERSONNELLES

Il eût été intéressant de savoir ce que saint Pierre Fourier pensait des écrivains de son siècle. Malheureusement, en ce qui concerne les ouvrages de langue française, il ne nous a presque rien appris de ses goûts littéraires. Il est bien probable que, comme beaucoup de gens à pareille époque, le Père de Mattaincourt lit surtout en grec et en latin. Outre Thomas à Kempis, Gerson et Rodriguez, les Pères de l'Eglise et les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne semblent suffire à ses besoins intellectuels¹. Dans une certaine mesure, il pourrait dire comme Bossuet : « Ce que j'ai appris du style... je le tiens des livres latins et... grecs². » Remarquons même que la plupart des auteurs anciens dont Bossuet recommandera la lecture comptent parmi ceux qu'il lit le plus assidûment.

Cependant, nous savons que saint Pierre Fourier s'intéresse, pour le moins, à la littérature religieuse du temps. Quelques allusions, au cours de sa correspondance, nous ont renseignée à ce sujet. Nous les aurions souhaitées plus abondantes, car, même en cette matière, saint Pierre Fourier est bien peu loquace.

Un fait, en tout cas, est certain, c'est qu'il a lu et apprécié le « *Traité de l'amour de Dieu* » de saint François de Sales³. Il

1. En ce qui concerne la personne intellectuelle de saint P. Fourier, nous renvoyons au ch. I de *La langue de saint P. Fourier*.

2. *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Eglise pour former un orateur*, dans FLOQUET, *Etudes sur la vie de Bossuet*, t. II, p. 515.

3. Cf. *Lettres*, VI, 199 : « [je] vous entrevoyais toutes... dormir d'un sommeil tout semblable à celui de la B. V. Marie tel que le décrit le saint évêque de Genève en son traité de l'amour de Dieu. »

paraît même en avoir goûté certaines images, et l'on peut supposer qu'il a également parcouru avec plaisir l'« Introduction à la vie dévote ». Comment imaginer, en effet, qu'il ait ignoré un ouvrage dont son cousin et directeur de conscience, le P. Jean Fourier, conseilla la publication à l'évêque de Genève? Il laisse entendre, en outre, qu'il fait grand cas des sermons du P. Coton⁴. Cette estime est assez justifiée, encore va-t-elle tout autant à la solide doctrine du jésuite qu'à son éloquence. Par contre, saint Pierre Fourier semble n'avoir qu'un léger sourire pour la « lettre toute d'or » que lui adresse un jour le P. Binet, alors provincial des jésuites de Paris. « Il a pris la peine, tout provincial et tout Binet qu'il est », raconte-t-il malicieusement aux religieuses de Châlons, « de m'écrire une belle lettre toute d'or, à sa façon, mais je ne lui réponds encore pour ce coup⁵... » Le trait est significatif, car, selon toute apparence, l'épître du P. Binet devait être aussi fleurie que la plupart de ses œuvres. Nous avons vu enfin saint Pierre Fourier faire l'éloge des psaumes de Desportes⁶, sans autre intention toutefois, que d'en lirer quelques chants pieux pour les enfants des écoles. Cette traduction, qui arrivait si à propos pour concurrencer les nombreuses éditions protestantes, avait eu grand succès dans le monde dévot⁷. Aussi saint Pierre Fourier ne faisait-il que se mettre à l'unisson des « hommes doctes » de son siècle en la jugeant « élégante » et « intelligible », se hâtant d'ailleurs d'ajouter « en tant qu'il est possible de l'être en ces matières-là⁸ ».

Ces remarques très succinctes sont les seules appréciations que nous ait livrées saint Pierre Fourier sur la littérature de l'époque. Des auteurs profanes, il ne nous dit absolument rien. Mais qu'y a-t-il là de surprenant? Le Père de Mattaincourt n'a guère le temps de s'adonner à ce genre de lecture. Ce n'est ni un habitué de l'hôtel de Rambouillet, ni un écrivain de profession. Bien que recherché par toute la noblesse lorraine et introduit jusque dans l'intimité de la famille ducale, ce saint très modeste, qui fuyait tout honneur mondain, ne voulut pas même se faire une réputa-

4. Cf. *Lettres*, I, 297.

5. *Lettres*, II, 151.

6. Cf. *La langue de saint P. Fourier*, pp. 34 et 35.

7. Madame de Chantal, dit-on, ne pouvait s'en passer et l'emportait avec elle dans ses nombreux voyages.

8. Cf. *Lettres*, II, 312 et 280.

tion de prédicateur. S'il composa quelques opuscules de piété, ce ne fut que pour répondre aux besoins de ses religieux ou de ses dirigés. Il n'eut jamais, comme Richeome, comme Binet ou même comme François de Sales, un souci quelconque de publicité. Ses lettres, qui forment la meilleure et la plus importante partie de ses écrits, sont celles d'un fondateur d'Ordre remplissant quand il le faut ses obligations sociales envers les Grands, mais dont tout l'intérêt se concentre sur les monastères d'hommes et de femmes qu'il gouverne. Les préoccupations littéraires de saint Pierre Fourier ne dépassent donc pas celles d'un prêtre cultivé auquel sa formation intellectuelle et son contact avec la haute société imposent le respect du bon usage. Ses idées sur le style sont celles d'un homme de goût et de bon sens qui s'adapte tout simplement au milieu et aux circonstances dans lesquels il se trouve.

Ayant un profond respect des usages et des convenances sociales, il apporte à les observer une sincérité qui en exclut toute recherche. Non seulement il ne manque pas de rappeler aux sœurs de Verdun qu'en s'adressant au primat de Lorraine il faudra user de ces termes : « Monseigneur,... votre Excellence », mais il ajoute délicatement : « car il mérite (principalement par l'égard de nous) ces titres-là et encore de plus honorables, si nous en savions⁹ ».

Dans la vie conventuelle, comme dans ses rapports avec le monde, il entend garder ces formes de politesse qui, sans nuire à la simplicité religieuse, font le charme d'une vie commune bien réglée. Il avoue lui-même qu'il a l'habitude de parler en ses « petites ordonnances à nos Révérends Pères, en leur disant : *je vous prie.... je vous conseille.... je désirerais*, ou bien : *je trouverais bon que vous fissiez telle ou telle chose*, ou bien : *ce serait bien fait que ceci, que cela*,... Voilà », ajoute-t-il, « le style de mes commandements ordinaires¹⁰ ». Aussi reprend-il le prieur de Pont-à-Mousson de n'avoir pas employé le pluriel de modestie qui convenait à un supérieur parlant à la première personne. « Votre Révérence eût beaucoup mieux fait », lui écrit-il, « de ne point parler, en ses dernières lettres, comme ferait quelque Abbé séculier faisant son bon à part, car : où aurai-je recours, dit votre Révérence, qu'à ceux qui ont de quoi remédier à mes maux? - « Où aurons-nous re-

9. *Lettres*, I, 51.

10. *Lettres*, VI, 420.

cours, (fallait-il dire) qu'à ceux qui ont de quoi remédier à nos maux¹¹. »

Aimant ainsi la correction et la bienséance, il engage les religieuses à éviter le mot bas : « Je vous conseille », mande-t-il à celles de Luxeuil, « de ne pas user de ce mot : *affront*, en vos lettres ni en vos colloques avec des personnes étrangères^{11bis}, en parlant de vous-mêmes et des gens de la ville. Il n'est pas bienséant, ce me semble, à des religieuses, et notamment à vous, de dire : *tels ou tels nous ont fait des affronts*. » Il sait toutefois que le style qui convient à des moniales n'est pas celui dont peuvent user les gens du monde : « Je vous conseille aussi », ajoute-t-il, « de ne jamais user en vos lettres de ces formes d'écrire : *je me donnerai l'honneur*, ou : *je prendrai l'honneur*, ou : *je m'attribuerai à honneur*, ou : *me sera honneur*, ou : *je me glorifierai de me dire votre...* etc., ou : *je prendrai le titre de votre...* etc. Ces façons de parler sont tout-à-fait mondaines, selon mon petit avis, et trop éloignées de la simplicité d'une religieuse. » Mais il ne faut pas non plus tomber dans la vulgarité ou la banalité : « Quelques unes mettent aucunes fois : *je vous écris ces lignes...* Ce mot de : *ces lignes*, en cet endroit, ne me revient pas bien... Ce que je vous écris, non pour avoir rien trouvé de semblable en celles que jusques à présent vous m'avez envoyées, mais c'est pour vous avertir de ne pas faire quelque jour en cela ce qu'y font plusieurs autres... Toutes vos lettres me sont très-agréables, et les vois, et les lis (et les relis quelquefois), toujours très-volontiers¹². »

La façon même dont il s'excuse de ses remarques est charmante de courtoisie.

Saint Pierre Fourier est, en quelque sorte, dans sa sphère, un parfait « honnête homme ». Non seulement il aime une correction sans apprêt, mais il ne dédaigne pas non plus le beau langage et se fait même un devoir d'en user quand les circonstances l'exigent. Il admire les lettres de « Monsieur de Saint-Eloi », et les déclare « pleines... d'élégance¹³ ». Il félicite les religieuses de Provens de ce qu'il trouve les leurs « si belles, si agréables,... si bien

11. *Lettres*, V, 272.

11 bis. Etrangères.

12. *Lettres*, VI, 438.

13. *Lettres*, I, 148.

dressées, si parfaitement formées sur le style que doivent suivre de si saintes filles de » leur « qualité¹⁴ ». Enfin il se réjouit d'apprendre que les chanoines réguliers ont porté leur choix sur les deux esprits les plus distingués de l'Ordre pour les représenter à Rome : « L'Ordre est heureux et bien favorisé de Dieu », écrit-il, aux deux élus, les Révérends P. P. Guinet et Lemulier, « d'avoir de tels procureurs et de telles plumes, si dignes,... si adroites, si bien disantes, si disertes et si retenues quand il est temps... j'en loue Dieu et tiens tout fermement (mais sans auxence ni hyperbole) que pour nos affaires présentes,... nous n'eussions su choisir en toute la chrétienté... de meilleurs procureurs [ni] de meilleures plumes¹⁵... » La plume du P. Guinet était d'ailleurs aussi « bien disante » en latin qu'en français. La correspondance qu'il entretenait en cette langue avec le saint fondateur, suffit à le prouver¹⁶, et bien que saint Pierre Fourier semble mettre un brin de malice à le féliciter des « belles lettres pleines de chérubins et séraphins¹⁷ », qu'il adressa un jour aux novices, il qualifie généralement ses lettres de « très-élégantes, très-Livianes, très Cicéronniennes¹⁸ ».

Par contre, le style ampoulé et redondant du P. Bedel¹⁹ lui paraît insupportable. Aussi ne peut-il s'empêcher de lui en faire la remarque :

« Il faut dire à votre plume que lors qu'elle m'écrira... (si d'aventure elle m'écrirait encore), elle rabaisse un peu son haut bec et le raccourcisse et se ressouvienne du style, pour l'imiter, de ceux qui, pour toute réponse dans une de leurs plus grandes missives à des rois, écrivaient : *vzi*, et en d'autres esquelles ils pensaient com-

14. *Lettres*, IV, 128.

15. *Lettres*, III, 120.

16. Une grande partie de cette correspondance nous a été conservée par le P. d'HANGEST. Elle constitue les recueils manuscrits : 411, 412 et 428 de la bibliothèque de Nancy. Ajoutons que le P. Nicolas Guinet était le neveu d'un juriste de renom qui fut professeur au collège de Navarre et à l'université de Pont-à-Mousson. Il devint général des chanoines à vingt-neuf ans et mourut de la peste trois ans plus tard.

17. *Lettres*, III, 101. ROGEE écrit « chérubins et séraphims ». Ces lettres étaient probablement écrites en latin. On peut aussi bien lire, dans ce cas, « *cherubim* et *seraphim* ».

18. *Lettres*, III, 408.

19. Premier biographe de saint P. Fourier, cf. *La langue de saint P. Fourier*, ch. I, p. 4, note 3; p. 15 et Bibliographie.

mettre de plus grands excès en superfluité de paroles : *Διονόσιος ἐν ζῳιστῶ*²⁰. »

Autant il apprécie la correction et l'élégance littéraire, autant il déteste l'affectation et la préciosité. Aussi prend-il bien soin de noter dans les constitutions des chanoinesses régulières : « leurs lettres seront... toutes simples et toutes naturelles, sans estre far-dées ou curieusement ornées et parsemées de termes affetez et choisis²¹. »

Sa franchise et sa force de caractère ne sauraient d'ailleurs s'accommoder d'un langage apprêté. Le Père de Mattaincourt n'est pas seulement un religieux modeste qui se garde de toute recherche excessive dans sa façon de parler ou d'écrire; le gouvernement de ses monastères, comme celui de sa paroisse, en font un chef à l'esprit positif. Pris par une vie très active et menant énergiquement de multiples affaires, il est peu habitué à s'embarrasser de formules. Ses fonctions juridiques lui rendent même la clarté et la précision coutumières. Il connaît par expérience la valeur du terme exact et s'il pense avec Vaugelas qu'« il ne faut qu'un mauvais mot... pour descrire un prédicateur » ou « un avocat²² », quelquefois aussi, « il ne faut », à son avis, « qu'un mot changé pour gâter tout le sens²³ ». Il sait qu'« en parlant d'un homme en des écritures de justice, il faut le nommer par son nom propre et son surnom », autrement, « en naissent des difficultés qui allongissent les procès et fatiguent bien un pauvre demandeur²⁴ ». « Ce ne vous sera pas assez », écrit-il au R. P. Maretz, « de dire par exemple : *Monsieur de Marchéville*, ou : *Monsieur le Comte de Marchéville*, il faudra le nommer et dire : *honoré Seigneur Henri de Gournay, Seigneur de Marchéville*, ou bien : *Comte de Marchéville*²⁵. » Aussi les phrases embarrassées, les termes superflus et le verbiage obscur dans lequel se perdent parfois certaines religieuses, mettent sa patience à l'épreuve. Il doit constamment revoir et corriger leurs écrits :

20. *Lettres*, V, 214. Nous avertissons le lecteur d'une correction que nous avons cru devoir faire. La copie de Rome portait : « εἰ » qui n'a ici aucun sens. Pour rendre le texte compréhensible nous l'avons remplacé par « ζῳῖ ».

21. *Les vraies constitutions*, IIe partie, ch. XIII, p. 303.

22. Préface des *Remarques*.

23. *Lettres*, IV, 275.

24. *Lettres*, VI, 260.

25. *Ibid.*

« Cette forme ou minute [de contrat] que m'...avez envoyée », leur dit-il, « n'est dextrement faite. Il y a je ne sais combien de mots et de phrases superflues, et ceux qui sont de la substance de l'ouvrage n'y sont pas exprimés... Ce mot de *dot de Religion* y doit être nécessairement couché et non pas ceux-ci de la 7^e ligne : *laquelle désirant d'embrasser...*, et aussi ceux qui suivent ès deux lignes d'après. Il y a tout plein d'autres mots qui ne servent de rien là-dedans, et ce qui est sur la fin de la première page semble obscur et incertain²⁶... »

La plupart du temps il prend soin de préparer lui-même ces sortes de brouillons. Encore est-ce quelquefois peine perdue. Faute de science canonique et faute de savoir s'exprimer, les pauvres sœurs embrouillent tout :

« Mes bonnes et bien-aimées Sœurs en Dieu », écrit-il, plein de vivacité, aux religieuses de Mirecourt, « Je n'ai rien remué touchant votre placet à Monsieur l'Official, par ce que je ne peux comprendre par vos lettres si vous le désirez; et puis je n'entends pas ce que vous dites ès vôtres... »

Comment s'y reconnaître, en effet, dans ce dédale d'amendements qu'elles voudraient apporter au placet en question :

« [Vous dites] qu'il fallait faire mention qu'elle n'avait disposé de son bien et qu'il avait été circonvenu ès allégués de M. D. Que signifie cela? Il fallait corriger la minute et la renvoyer par deçà... Je n'y connais rien. Bonsoir. J'ai très-grande hâte²⁷. »

Cette précision qu'apporte saint Pierre Fourier dans les lettres d'affaires, se retrouve dans sa manière de composer. Le travail du style se fait chez lui, au cours même de la phrase. Le fait est frappant dans les abondantes corrections du brouillon de Vught²⁸. Saint Pierre Fourier n'est pas de ceux qui jettent d'emblée toutes leurs idées sur le papier, pour y revenir ensuite et polir l'expression. Pour lui, pensée et expression ne font qu'un. D'une manière générale, il se corrige au fur et à mesure que la phrase se déroule et ne l'achève que lorsque sa pensée est pleinement satisfaite. Notons au passage cette phrase du chapitre « des Novices » dans laquelle la syntaxe s'affermirait en même temps que l'idée se perfectionne :

26. *Lettres*, IV, 229.

27. *Lettres*, IV, 237.

28. Brouillon des Constitutions des religieuses de Notre-Dame, manuscrit que nous désignons généralement par l'abréviation : O. V.

« Elles ne seront employées en aucune charge, mais on pourra les donner pour aides a... »

Saint Pierre Fourier n'achève pas; il barre à partir de « mais on pourra... » et reprend : « que si pour les exercer és ministeres plus vils et plus abjects... on les emploie comme pour aides a quelques professes... » (p. 42).

Un peu plus loin, c'est pour marquer une gradation logique des termes qu'il corrige de la même façon ce qu'il vient d'écrire : « elles obeiront a chacune d'icelles en toutes choses qui sont de son office avec toute sorte de respect, d'humilité... »; ici, il s'arrête, barre le mot « respect » qui précédait le mot « humilité » et reprend : « d'humilité, de respect, et de promptitude, et d'allegresse tout ainsy qu'a la Superieure » (p. 65).

Simplicité et correction d'une part, précision et clarté de l'autre, sont donc pour saint Pierre Fourier des qualités essentielles au style. C'est bien ce que l'on peut déjà déduire de sa façon d'être et de sa tournure d'esprit. Il est clair, en effet, que le style reflète toujours quelque chose de nos différentes formes d'activité. Il se ressent inévitablement des différents personnages que nous devons être tour à tour dans la vie quotidienne. Or saint Pierre Fourier, nous l'avons vu, est tout à la fois un humaniste qui lit plus volontiers Cicéron que Montaigne, un religieux ennemi de toute vanité, mais qui ne laisse pas d'être un homme distingué, d'une politesse délicate et même raffinée, un juriste ayant la pratique des affaires et, par dessus tout, un fondateur d'Ordre habile à manier les gens et les choses. Les grands traits de cette physionomie morale et intellectuelle du saint se retrouveront nécessairement dans celle de l'écrivain.

III. — LES LETTRES « VOSGIENNES »

LES DEUX ASPECTS DU STYLE DE SAINT PIERRE FOURIER, ET CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR SA « MANIÈRE VOSGIENNE ».

Exposant un jour au P. Guinet la raison importante qu'il devrait alléguer dans une requête à un personnage de marque, saint

Pierre Fourier ajoute : « il conviendrait... ne la point dire crûment, comme je fais ici, à ma façon vosgienne, mais l'adoucir, la tempérer et comme l'assaisonner avec vos beaux termes et façons de parler et d'écrire pleines de doctrine et de respect, et d'humilité, et de sainte prudence, à votre accoutumée¹ ». C'est ainsi qu'il définit lui-même, sans y penser, deux façons d'écrire que nous allons retrouver dans sa correspondance.

Certes, saint Pierre Fourier ne songe jamais à adopter un genre de style qui le distingue parmi les lettrés de son temps. Il est aussi peu soucieux de se faire une réputation d'écrivain que de briller dans un salon. On pourrait même dire que, rédigeant sa correspondance au jour le jour, il a autant de manières d'écrire que d'occasions qui se présentent ou d'événements qui surgissent. Mais il faut cependant faire une distinction entre l'homme intime et l'homme officiel. Ce n'est pas en vain qu'on a montré l'influence de la contrainte sociale sur le langage. Il est évident que lorsque saint Pierre Fourier écrit aux personnes de la haute société, il doit se plier à un certain protocole épistolaire qui l'oblige à abandonner beaucoup de sa personnalité. Son style, souvent plus travaillé, laisse paraître une contrainte, une attitude commandée, qu'on ne trouve pas dans les lettres aux chanoines de Notre-Sauveur ou aux chanoinesses de Notre-Dame.

Avec celles-ci, comme avec ceux-là, il s'épanche, au contraire, avec bonheur, car il aime cette liberté qui le laisse entièrement lui-même. Une personnalité aussi virile que la sienne s'assujettit mal à des convenances mondaines. Tout en respectant les « beaux termes » et les façons d'écrire « pleines de doctrine », s'en servant même quand il le faut, saint Pierre Fourier aime autant n'en pas user et s'accommoder mieux d'un style plus naturel. Jamais non plus son talent ne se manifeste aussi bien que lorsqu'il peut dire les choses à sa « mode..., tout à la bonne foi, et en simple vosgien² ».

Dans ses fonctions de supérieur, il n'a d'ailleurs que faire de phrases étudiées ou de termes minutieusement choisis. Il aime cette simplicité de ton qui ouvre les âmes et fait naître la sympathie. S'il enseigne aux religieuses la façon de dresser leurs lettres aux

1. *Lettres*, III, 627.

2. *Lettres*, VI, 457.

personnes de qualité, il entend bien qu'elles ne se contraignent pas ainsi pour lui écrire. Après leur avoir donné quelques conseils sur un tel sujet, il se hâte d'ajouter :

« je vous prie que ces miennes remarques ne vous empêchent de m'écrire et ne vous occasionnent de penser de trop près à vos mots et à vos phrases lorsque vous m'écrirez, sur l'opinion que vous pourriez par aventure avoir que je fusse cérémonieux et rigoureux censeur sur le fait de vos lettres; je ne le suis nullement, je les approuve toutes. Je désire que vous m'écriviez naïvement... et à la bonne foi, les tout premiers mots qui vous viendront en l'esprit... Voilà comme j'en fais lorsque je vous écris³. »

Saint Pierre Fourier dit vrai. C'est bien ainsi qu'il fait lui-même avec ses intimes, et c'est ce qu'il faut entendre par sa « manière vosgienne ». Avec ses religieux, il a l'habitude de jeter sur le papier « les tout premiers mots » qui lui viennent à l'esprit, sans peser ses expressions ni « relimer » ses phrases⁴. Il « brouille » ses lettres, ainsi qu'il le dit, sans avoir même le temps de se relire. Celles qu'il écrit à ses fils et à ses filles ne sont qu'une conversation jamais achevée. Dans leur intimité, il sait qu'il peut dire « naïvement » ce qu'il pense et même penser tout haut. Il vit, somme toute, en leur compagnie et leur écrit bonnement ce qu'il leur dirait s'il se trouvait auprès d'eux. Rien d'ailleurs ne l'arrête, quand il lui plaît, pour leur faire entendre, sans détour et en vrai « vosgien », son opinion personnelle.

Ces lettres familières, bien que nécessairement très variées de forme, se distinguent donc des autres par leur caractère d'absolue spontanéité. L'originalité de saint Pierre Fourier y éclate, en outre, d'autant mieux qu'il est plus libre. S'il aime, en effet, à s'exprimer simplement et « à la bonne foi », il le fait aussi « à sa mode », et le cachet très personnel qu'il leur donne va parfois jusqu'à en faire de réels petits chefs-d'œuvre littéraires. Il n'est même pas une de ces lettres « vosgiennes » qui n'offre quelque intérêt à ce point de vue. Depuis la longue épître que le Père de Mattaincourt écrit aux chanoinesses pour les féliciter de leurs belles cérémonies religieuses, jusqu'au simple billet dans lequel il réclame son bonnet de

3. *Lettres*, VI, 438.

4. Cf. *Lettres*, IV, 250.

nuit⁵, il n'est, en effet, jamais banal. Le Père de Mattaincourt ne saurait s'empêcher d'ajouter « quelques grains » de son sel⁶ à ce qu'il veut dire. Lui faut-il seulement régler une question de ménage, il écrit au P. Bedel, jeune prieur qui s'inquiète de la prodigalité des frères cuisiniers :

« Mon Révérend Père,

...J'ai bien recommandé le vinaigre et le beurre, et le lait, et le reste. Nonobstant que si, en ces matières, on peut se servir de ce beau vers d'Horace : *virtus est medium vitiorum et utrimque reductum*⁷, je tiens que cette extrémité vers laquelle tirent un peu, sans y penser, les mains de ces deux ménagers, est meilleure et plus assurée que ne serait pas l'autre, pour le contentement et la santé de nos pauvres bons frères. Ce que je dis toutefois sans préjudice de l'opinion de plusieurs beaux esprits... qui pourraient bien bâtir et défendre un problème là-dessus; ils en cherchent assez souvent en d'autres endroits qui sont beaucoup plus maigres que celui-ci où il y a foison d'huile et de beurre. Bonjour. »

Puis il ajoute malicieusement en post-scriptum :

« Votre Révérence fait justement de notre papier, en ses missives (mais bien pis encore), ce qu'elle accuse en ces deux innocents cuisiniers touchant le lait et le beurre, et l'huile, et le vinaigre. A quel propos deux feuillets pour deux lignes? Je lui conseille qu'en celles qu'elle m'écrira désormais, elle tire du côté de l'épargne et s'y tienne jusques à ce qu'elle se soit approchée de tout près de celui qui avait écrit l'Iliade d'Homère sur la coquille d'une noix⁸. »

Le dernier trait est d'autant plus piquant qu'il s'adresse au P. Bedel. Peu de temps auparavant, saint Pierre Fourier, comme nous l'avons vu, lui avait déjà conseillé de « raccourcir » le « haut bec » de sa plume.

Ainsi, même quand le Père de Mattaincourt écrit sans plus de cérémonie à l'un de ses anciens novices, il le fait d'une plume ferme et alerte. Le style familial n'est jamais, pour lui, un style négligé. « Parler à la bonne foi » n'est, à son sens, que se laisser aller à

5. Voyez cette lettre dans *La langue de saint Pierre Fourier*, p. 13.

6. Cf. *Lettres*, II, 299.

7. « La vertu tient le milieu entre deux vices et est également éloignée des deux extrêmes ». Le vers d'Horace (*Epist.* I, 18, 9) est quelque peu déformé dans la copie de ROGIE. Celui-ci écrit : « *virtus est medium vitiorum utrinque reductum* ». Nous avons rendu au texte latin sa forme exacte.

8. *Lettres*, V, 288.

l'impression du moment, sans tomber pour cela dans la médiocrité. Saint Pierre Fourier ne saurait être médiocre. Là même où il peut user de la plus grande liberté, comme avec le P. Bedel, ce « gros garçon⁹ » qu'il a vu entrer un jour chez les chanoines de sa réforme, il ne peut cesser d'être ce qu'il est, et tout ce qu'il est, c'est-à-dire un homme délicat, cultivé et spirituel. Homère et Horace font partie intégrante de sa vie aussi bien et plus que les questions d'huile et de beurre. Mais ne les citerait-il pas, il n'en serait pas moins plein d'esprit. Avec tout autant de finesse et sans le secours de ses auteurs grecs et latins, il saura aussi bien, une autre fois, inviter le même Père à mettre « Madame notre Sacristie » à la raison. Celle-ci, désormais, n'aura plus le pouvoir d'importuner le Père « pour lui acheter aucun ornement ni autre chose qu'elle voudrait à sa fantaisie et sans une extrême... nécessité... Qu'elle se contente..., la curieuse, et se tienne modeste (si modeste faut appeler celle qui est mieux parée que pas une de ses compagnes de chez les Révérends Pères Capucins, qui sont si sages, et si bons, et dès si longtemps emménagés) ». Si d'ailleurs la sacristie veut « se plaindre ou jargonner » contre ce qu'il écrit, il lui « chantera bien sa leçon, fondée sur la peine » qu'il voit « que l'on a par deçà à trouver de l'argent¹⁰ ».

Il ne faut donc pas se méprendre sur ce que saint Pierre Fourier appelle sa « manière vosgienne ». La façon d'écrire très franche et très joviale avec laquelle il s'adresse d'ordinaire à ses religieux ne l'empêche pas de tourner très agréablement ce qu'il doit dire. Le style familier laisse place, chez lui, à une certaine élégance littéraire. Mais celle-ci loin d'être un art calculé, ressort directement, comme on va le voir, de sa propre personnalité.

CARACTÈRE TRÈS PERSONNEL ET TRÈS SPONTANÉ DE CETTE CORRESPONDANCE.

La finesse d'esprit qui donne aux lettres de saint Pierre Fourier un charme qu'on n'attendrait pas dans une correspondance religieuse, tient sans aucun doute à l'écrivain lui-même. Le pétit-

9. Cf. *Lettres*, II, 221.

10. *Lettres*, V, 276.

lant lorrain s'exprime tout entier dans ses épîtres souvent si hâtives. Il s'y révèle avec toute sa puissance d'imagination, sa gaité et son entrain accoutumés. Etant aussi riche de dons naturels, quoi d'étonnant si en toute occasion, il trouve, pour traduire sa pensée, des tours extrêmement vifs et gracieux. Ceux-ci lui viennent spontanément à l'esprit selon les circonstances. Envoie-t-il des gâteaux aux religieuses, un Samedi saint, ce sont aussitôt « deux beaux petits Alleluia » pris dans son bréviaire, et qu'il faudra chanter « tout du long et tout du large » du prochain repas, « sans en laisser une seule lettre de reste¹¹ ». Ou bien reçoit-il quelque missive agréable, il entre en conversation avec le précieux papier et lui répond « tout transporté de joie¹² ».

Ses ressources sont illimitées, car, chez lui, comme chez saint François de Sales, un incomparable optimisme perce jusque dans les enseignements les plus austères. Soit qu'il console les sœurs de « quelques petites plaintelettes ou sujet de plaintelettes¹³ », soit qu'il démêle les dettes de ses chanoines et débâte avec les créanciers qui s'apprêtent à « descaramber tout leur chétif ménage¹⁴ », il trouve encore moyen de s'en égayer. Il ne peut contenir cette gaité innée, et la force même de sa pensée ne parvient pas à tenir en bride son imagination. Celle-ci rencontre partout matière à s'exercer. Ce n'est pas seulement le plaisir de faire quelque présent ou la joie d'envoyer de bonnes nouvelles qui lui communiquent cet irrésistible entrain. Il n'est pas moins primesautier quand il fait un sermon à ses paroissiens de Mattaincourt¹⁵, ou lorsque commentant brièvement un évangile à ses religieuses, il leur écrit de façon impromptue : « Bonjour Fiat, bonjour. Comment vous portez-vous Fiat? Vous êtes moult gentil et moult bien avisé¹⁶... » Les « Entretiens de Saint Mihiel¹⁷ », qui nous ont été rapportés par

11. *Lettres*, V, 467.

12. *Lettres*, II, 376.

13. *Lettres*, V, 132.

14. *Lettres*, III, 537.

15. Il ne nous reste que quelques fragments de ces sermons. Le ton en est tout à fait le même que celui des lettres « vosgiennes ». Cf. *Op. N.-S.*, t. II, pp. 477 et suiv.

16. *Lettres*, V, 462. Saint P. Fourier commente l'évangile de l'Annonciation et le « fiat » de la Vierge à l'occasion d'une cérémonie de profession qui vient d'avoir lieu le 25 mars.

17. Instructions aux religieuses de Saint-Mihiel, cf. *Op. N.-D.*, pp. 449 et suiv.

les religieuses de ce monastère, témoignent de la même vivacité d'esprit, de la même richesse d'imagination.

Comment saint Pierre Fourier serait-il jamais à court de figures de style? Pour lui tout est style, à tel point tout est pour lui, vie, mouvement, images. Il suffit d'un rien pour que son imagination l'emporte. Il s'amuserait aussi bien, débattant de questions épineuses en Cour de Rome, d'un *modo* ou d'un *non expedit*, venu « à lever sa tête opiniâtre¹⁸ », qu'il se joue sur le mot *fiat* en félicitant les religieuses de leurs bonnes dispositions.

Le Père de Mattaincourt est véritablement un artiste qui jouit inconsciemment de son talent. Jusque dans de longues lettres d'affaires où il donne point par point ses instructions à son Chapitre ou à ses conseillers généraux, il ne peut se priver de piquantes digressions¹⁹. Souvent, il se laisse prendre à ses propres paroles. Soit qu'il fasse une citation de l'Écriture sainte, soit même qu'il s'arrête sur le terme le plus banal, une image, un portrait plein de relief ou un tableau pittoresque jaillissent aussitôt sous sa plume. Est-il en train de régler le budget de sa congrégation en des temps difficiles? Il suffit qu'il ait écrit : « la nécessité viendra un de ces jours frapper à nos portes », pour qu'immédiatement il campe devant les yeux de ses chanoines la figure grimaçante de Dame Nécessité. Elle gronde « tout alentour » de chez eux, et « brouille... sourdement je ne sais quoi contre » les économes²⁰. Ou bien, après avoir ordonné de plus strictes économies, insiste-t-il sur ces mots : « en tant que la prudence nous le pourra permettre », le voilà qui imagine, sans plus, tout un petit drame entre le Père hôtelier du monastère et cette habile vertu²¹.

Ayant une telle faculté d'improvisation, saint Pierre Fourier est, sans aucun effort, le plus charmant causeur et, par suite, le plus attirant épistolier. La plupart du temps, il badine pour badiner et conte pour conter. Sa verve est intarissable, sa puissance d'imagination inépuisable. S'il apprend que les religieuses de Notre-Dame sont parties en voyage, avant même d'avoir reçu de leurs nouvelles, il leur décrira tous les incidents de la route, les accom-

18. *Lettres*, III, 575, cf. également III, 190.

19. Voyez notamment le rapport au Chapitre général, VI, 592. les lettres au R. P. Maretz, VI, 133, 165, 246, et celle au R. P. Gauthier, VI, 183.

20. Cf. *Lettres*, VI, 172.

21. Cf. *Lettres*, VI, 188.

pagnera en esprit sous la pluie battante et ressentira avec elles jusqu'aux cahots du coche dont la mauvaise carrosserie résiste mal aux chemins défoncés et bourbeux²². Si le P. Guinet lui écrit qu'il s'apprête à plaider la cause des chanoines auprès du Saint Siège, il lui « prendra » aussitôt « fantaisie » de se le représenter « in medio doctorum », s'échauffant, argumentant et développant avec feu, une « belle thèse... pleine de suc », à la stupéfaction de tous les cardinaux et généraux d'Ordres étonnés de la science de ces « pauvres religieux d'au-delà des monts²³ ». Et si enfin les sœurs de Mirecourt ont quelque peine à se rendre à ses conseils sur la réception d'une novice, il leur écrira :

« Mes bonnes et très-chères Sœurs...,

Vous ne sauriez deviner pourquoi je m'ai pris à rire en lisant votre lettre... C'est que de quelle sorte il vous en aille d'Anne Tous-saint, je ne peux faillir que j'en reçoive du grand contentement. »

Ou bien, en effet, la fille, contrairement à ce qu'il pense, fera une excellente religieuse, et il en rendra grâces à Dieu; ou bien, « il sera force » aux sœurs d'endurer plus tard ses imperfections et « se plaindre et gémir avec elle », et il aura acquis beaucoup de réputation chez elles, ainsi que « toute sorte de crédit et d'auto-rité... sur l'esprit de celles qui voudront entrer » dans leur monas-tère. Là-dessus, il s'amuse à leur représenter avec un raffinement de détails, tous plus pittoresques les uns que les autres, ce que lui vaudra un tel prestige auprès des pères et mères qui auront une fille à caser. Il décrit avec un malin plaisir, toutes les petites ruses qu'ils emploieront auprès de lui :

« Ils se diront les uns aux autres : oh, voyez-vous, ce pauvre misé-
rable prêtre-là a toute sorte de crédit chez elles; si une fois il leur
dit que votre fille n'est pas appelée de Dieu en leur religion, elles le
croiront infailliblement et ne vous écouteront, quand même vous leur
présenteriez tout plein leur chapelle et leur réfectoire de doubles
ducats ou de doubles pistoles. Si au contraire il juge ou il feint juger
qu'elle soit propre, elle sera reçue bien aisément et à bon prix. Il fait
et défait là-dedans tout ce que bon lui semble pour les réceptions
des filles. Accordez à lui premièrement, et parce qu'il fait finement les
trafics et ne veut pas que l'on sache qu'il fait des marchés et des con-

22. Cf. *Lettres*, V, 377.

23. *Lettres*, III, 148.

ventions à son profit sur des choses si saintes, ne lui présentez point d'argent tout haut, car il ferait semblant qu'il n'en veut point et le déteste, mais allez-vous en à de certains Religieux qui demeurent au derrière de l'église Saint-Jean, avec lesquels il s'entend, et leur menez quatre bonnes pièces de vin de votre vigne de la côte de Rue, et dites que vous donnez ce peu de vin-là aux Frères, en aumône, et les suppliez qu'ils prient Dieu pour votre fille Catherine qui veut entrer en Religion, et que le jour qu'elle y sera reçue, et par après encore, quand elle y fera profession, tous les bons Frères ne seront oubliés, et qu'il y a encore du vin dans la cave duquel ils se ressentiront; ou bien si vous n'avez point de vin, ou bien leurs celliers en sont déjà pleins et ne savent où le mettre, portez leur 2 ou 300 francs pour acheter des ornements à leur église ou pour y fonder un obit²⁴ à votre grand père; vous recouvrierez cet argent-là à la réception de votre fille et à l'accord du dot. »

Ainsi mis en gaité, saint Pierre Fourier ne s'arrête pas si vite. Lorsqu'il se « promènera et bravera parmi la ville du Pont-à-Mousson, toutes les filles qui auroient dévotion d'entrer » chez les chanoinesses, et leurs mères, et leurs sœurs, lui « feront de grandes et profondes révérences »; leurs pères et frères « ôteront leur chapeau » devant lui et lui feront, outre ce qu'il vient de dire, « tout plein d'autres amitiés et de menus présents ».

« J'attends infailliblement », conclut-il, « tout ce crédit chez vous et tous ces avantages, ces profits, ces respects, ces honneurs, si d'aventure vous trouvez par expérience, avec le temps, que vous soyez trompées en la réception de cette fille. »

Puis, il ajoute aussitôt :

« Ce que je viens de dire en l'autre page, n'est que pour me créer un petit avec vous et tâcher à ce moyen de chasser bien loin de moi une petite menace de maladie qui se présenta le matin d'avant-hier²⁵. »

Quand saint Pierre Fourier se sent libre de toute contrainte, combien volontiers il se laisse aller ainsi à sa verve pleine de belle humeur ! Comme il lui en coûte peu de veiller « des nuitées toutes entières²⁶ » à faire sa correspondance, quitte à s'endormir sur la dernière ligne, sans s'« éveiller qu'il ne soit tout haut jour²⁷ ! » Malgré l'accaparement des affaires, il trouve toujours du temps pour

24. Fondation de messes pour un défunt.

25. *Lettres*, V, pp. 241 et suiv.

26. *Lettres*, V, 354.

27. *Lettres*, III, 350.

ce genre de lettres. Il ne peut, en effet, se défendre de ce charmant badinage et s'en excuse : « O mon Dieu ! » conclut-il, après une plaisante digression, « c'est assez rire pour un coup parmi tant de misères²⁸ », ou bien : « je suis si triste et si affairé, et si ne peux me tenir de causer avec vous. Je me réjouis et console en vous voyant rire un peu dès ici²⁹. » Combien de fois s'oublie-t-il tout à fait à écrire, « presque sans y penser³⁰ », une grande lettre imagée et savoureuse ! Ce n'est généralement qu'au moment de la terminer, qu'il s'en aperçoit. La trouvant « trop pleine de rieries³¹ », il s'en déclare confus et demande aux religieuses à qui elle s'adresse de la déchirer dès qu'elles l'auront lue. Il va jusqu'à remplir douze grandes pages, alors qu'il n'avait pensé « mettre qu'une douzaine de lignes³² ». « Je n'ai su retenir ma plume », déclare-t-il après un monologue du plus fin comique, « jusques à ce qu'elle n'a plus trouvé de papier ici, ni même de loisir³³. » Quelques jours plus tôt, sa « plume volage³⁴ » s'était « égarée de son chemin » et s'était « mise à raisonner Saint Augustin et miséricorde³⁵ » de la façon la plus originale avec les sœurs de Verdun.

Les lettres vosgiennes les plus voisines de l'instruction religieuse ne sont guère plus prévues ni plus travaillées. Saint Pierre Fourier n'a pour ainsi dire jamais pensé à ce qu'il allait écrire. C'est parfois le répons familier d'une heure canoniale qui se présente juste à point à son esprit, au moment où il s'apprêtait à souhaiter le bonsoir à ses religieuses. Après l'avoir longuement commenté (et de quelle façon !) il leur dit :

« Je présume que quand vous verrez cette lettre qui est si longue à lire, vous ne serez pas contentes et ne me manderez plus que je vous écrive de peur que je ne vous en envoie de semblables, mais vous êtes cause de cette prolixité ; prenez-vous en à vous-mêmes, car je retournerai dernièrement de Mirecourt si content... de voir comme vous recevez volontiers les viandes que l'on vous propose, quoique

28. *Lettres*, V, 354.

29. *Lettres*, VI, 227.

30. *Lettres*, V, 44.

31. *Lettres*, V, 380. Ces différentes lettres sont de vrais chefs-d'œuvre de style spontané.

32. *Lettres*, V, 44.

33. *Lettres*, V, 43.

34. *Lettres*, V, 33.

35. *Lettres*, V, 22.

grossières et mal assaisonnées, qui est signe d'un très grand appétit et de très bonne santé spirituelle, que ma main et mon esprit prennent de la consolation de conférer ainsi avec vous³⁶. »

Ainsi, aucune correspondance ne saurait être moins préparée que celle de saint Pierre Fourier avec ses religieux et ses religieuses. Dans ce sens, il a raison de déclarer qu'il leur écrit « naïvement » et « tout à la bonne foi ». Son mérite littéraire n'en est que plus grand.

VALEUR LITTÉRAIRE DES LETTRES « VOSGIENNES ».

Aussi peu composées et souvent, même, si impromptues que soient ses lettres familières, saint Pierre Fourier ne nous en apparaît pas moins comme un écrivain de beaucoup supérieur à la plupart de ses contemporains religieux. Dans ce style tout spontané des lettres « vosgiennes », il montre, en effet, une grâce incontestablement plus vraie que celle du meilleur Binet, en même temps qu'une finesse d'esprit, une délicatesse, qu'on chercherait en vain chez le P. Richeome. Ces qualités s'harmonisent, en outre, avec une vigueur qui ne ressemble en rien à la violence de ceux-ci. Qu'ils prennent à partie leurs adversaires, ou même simplement leurs paisibles lecteurs, l'un et l'autre se livrent à tous les écarts de langage. Le Père de Mattaincourt, lui, dans ses épîtres les plus fermes de ton, ne se départ jamais de la mesure, de la tenue ni de l'ironie souriante et de bon aloi que nous lui connaissons.

S'il arrive qu'il soit tenté de se fâcher « tout outre » de voir que ses religieuses, « des pauvres mendiante, des poudrières³⁷, s'il faut ainsi parler... veulent être traînées dans des carrosses parmi une ville... pour aller à dix ou vingt pas seulement arrière de leur demeure », importunant à cet effet « des Seigneurs et des Dames... qui leur donnent l'aumône tous les jours », il leur présentera ses reproches sous forme d'« une entrée de table » et d'un « dessert » sur lesquels il a « répandu un peu de chicotin ».

36. *Lettres*, I, 464.

37. Rogie écrit « poudrières ».

Cela ne l'empêchera pas de se courroucer à son aise, au point de leur crier :

« A pied ! à pied ! de par Dieu ! c'est une moquerie, c'est une espèce nouvelle de je ne sais quelle bigoterie, de faire ainsi les consciencieuses du côté de la clôture, que d'aller en ce petit voyage dans des carrosses, de peur d'être vues ou de voir, et cependant, de trois en trois pas, monter et descendre et faire des visites. Qui est-ce qui voudra plus faire des aumônes ci-après à ces pauvres hautesaines ? et qui seront les personnes d'esprit qui, sachant tout cela, ne s'en doivent moquer ? »

Mais il leur dira paternellement, pour terminer, que mieux vaudrait aller à pied « dévotement et en bel ordre », les quittant sur ce mot plein d'esprit : « Digérez ce peu de nouveau chicotin et ne laissez d'en prendre votre repos la nuit. Bonsoir³⁸ ! »

Beaucoup plus sincère et tout aussi mordant que Richeome ou Binet, saint Pierre Fourier garde, jusque dans ses emportements, une perfection littéraire, une élégance même, qui ne diminuent en rien la force de ses remontrances. Pour les exprimer, il n'a besoin ni de termes excessifs, ni d'images de mauvais goût comme ses contemporains. Quelques passages brusques au style direct, quelques oppositions habilement ménagées, lui suffisent. Souvent aussi une syntaxe plus nerveuse et plus ramassée, l'absence même de toute figure de style, sont les moyens de traduire le plus vigoureusement sa pensée. Aucune image extravagante, aucun qualificatif outré, dans cette énergique apostrophe aux sœurs de Mirecourt dont toutes les phrases portent. A peine saint Pierre Fourier a-t-il appelé les religieuses « mendiante » et « poudrières », qu'il s'en excuse. Ces mots ne sont là que pour faire contraste avec les « Dames » et les « carrosses ». Quand, en effet, le Père de Matlaincourt fait appel aux termes familiers, c'est encore en artiste qu'il les emploie. Au lieu d'en abuser, il les met en valeur et leur donne toute leur puissance d'évocation. Un seul, celui de « bigo-

38. *Lettres*, VI, 122-123. Les sœurs réfugiées à Gray pendant la guerre étaient hébergées chez des particuliers. Ayant fait l'acquisition d'une maison, elles voulaient s'y rendre en voiture pour éviter les regards du public, mais elles désiraient saluer au passage les Visitandines et les Annonciades qui leur avaient rendu service. Saint P. Fourier les blâme sur la façon mal comprise dont elles prétendent garder l'esprit de clôture. Mieux vaut aller à pied et ne pas faire de visites.

lerie », par exemple, lui sert à marquer, si l'on peut dire, le point culminant de l'exaspération.

Ainsi bien employés, mots et locutions familières ou termes dialectaux ne contribuent pas peu à renforcer l'expression. Saint Pierre Fourier, pas plus que Richeome, n'en fait fi. Il gronde contre les prieurs « qui empruntent [et] qui vendent... selon les caprices qui montent en leur cervelle³⁹ » et ne craint pas de dire que les sœurs de Nomeny, « qui s'étaient enfuies au Pont-à-Mousson », s'en sont retournées chez elles « bien crottées et bien voirpies⁴⁰ ». De telles expressions toutes chargées de sens ne sont pas pour déplaire à un écrivain né dans le dernier tiers du xvr^e siècle. Le Père de Mattaincourt n'en extrait d'ailleurs la « substantifique moëlle » qu'avec discrétion. Il affectionne surtout ces vieux tours naïfs et pittoresques qui parlent à l'imagination populaire et qui sont, au dire de Claudel, « l'élixir le plus savoureux » de notre langue⁴¹. Tout comme les braves gens de chez nous, il déplore de n'avoir pas seulement « un pauvre doigt de vin⁴² » à offrir à ses amis et parle de « ramasser un peu ses esprits » pour « penser de plus près » à ce qu'il écrit⁴³. Il se plaint qu'« on ne croit pas qu'il soit jour à midi si on n'en voit des patentes bien faites⁴⁴ » et déclare qu'il faut « voir à l'œil » le pensionnat des Dames Ursulines⁴⁵.

Son ancien maître de Pont-à-Mousson n'a pas eu beaucoup de peine non plus à lui inculquer l'estime du terme dialectal. En vosgien qui salue ses amis « en vostre bonne santé, comme on diet en nostre païs⁴⁶ », saint Pierre Fourier aime à jeter au cours de ses lettres quelques piquants mots du terroir, ajoutant ainsi : « en notre langage », ou : « comme on parle en ce pays ». Il sait et il goûte toute la richesse de son vocabulaire lorrain. Aussi, prend-il

39. *Lettres*, III, 555.

40. *Lettres*, VI, 19. Les sœurs s'étaient enfuies à l'approche des gens de guerre.

41. CLAUDEL, *Positions et propositions*, t. I, p. 83.

42. *Lettres*, II, 10.

43. Cf. *Lettres*, V, 116.

44. *Lettres*, III, 249.

45. Cf. *Lettres*, I, 112.

46. *Lettres*, VI, 515. L'original porte « en » et non « à » (O.61). Cf. également VI, 414.

un secret plaisir à parler des « bêtes à hôtes⁴⁷ » ou des « fruits de garde » qui ne sont pas encore « parés⁴⁸ ». Ou bien, avec une grâce charmante, il écrit aux religieuses de Troyes : « si j'étais maintenant en votre parloir... je m'en irais saucouter⁴⁹ (comme on dit en ce pays) tout bas en l'oreille de vos oreilles, que celles qui se formalisent... de ce que le bon Mr. de Saint-Eloi vous a écrit... sont un peu trop douillettes en cela⁵⁰. »

Mais il y a plus. Si saint Pierre Fourier se montre supérieur à Richeome sur bien des points, il ne se rattache pas seulement à son maître par la richesse et l'étendue de son vocabulaire. C'est surtout par sa fraîcheur d'imagination et son sens du réel qu'il s'apparente à cet auteur et à son autre disciple, saint François de Sales. Quand, par manière de récréation, saint Pierre Fourier s'attarde en pensée « sur le seuil » des religieuses de Mirecourt, il se plaît à écouter le « frétilis » des « fuseaux de dentelle » et lorsqu' « étant appuyé » là « contre l'huis », il les entend « se remuer... si dru, si vite et si artistement », il ne peut « meshuis écrire davantage⁵¹ ». Non moins sensible au charme du monde extérieur que le doux Evêque de Genève, il s'intéresse aux « ruisseaux à moitié déparés de leur glace pristine⁵² » et associe « les terres arables,... les prés,... les haies, les buissons », aux dévotions de ses jeunes novices⁵³. Il note en rentrant de voyage : « Les chemins sont si beaux qu'on ne saurait les souhaiter plus commodes, et la presse de ce bon homme de charretier, et la neige fondue qui dégouttait de vos toits et courait par la rue, me faisaient penser que tout fût quasi comme perdu par les champs⁵⁴. » Il aime enfin le beau blé qui « revient bien en farine⁵⁵ » et sait que les œufs, « quand ils sont frais et mollets, en venant d'auprès du feu, sont viandes exquises » pour les malades⁵⁶.

47. *Lettres*, III, 403, le gros bétail.

48. *Lettres*, IV, 28, qui ne sont pas mûrs.

49. *Chuchotter*. Dans son recueil, le P. FRIANT écrit « sceanouter » ; le *recueil de Nancy* donne « saucotir ».

50. *Lettres*, IV, 274. Sur ces expressions locales, cf. encore : I. 132 et 325, et IV, 150.

51. *Lettres*, VI, 388, et VI. 372.

52. *Lettres*, VI, 32.

53. Cf. *Lettres*, V, 418.

54. *Lettres*, II, 69.

55. *Lettres*, III, 7.

56. Cf. *Lettres*, VI, 379.

Non seulement il a l'art d'examiner finement tout ce qui se passe autour de lui, mais même lorsqu'il évoque quelque scène de la vie familière, comme dans la lettre que nous avons citée plus haut, il en discerne les moindres détails. On croirait à l'entendre qu'il suit du regard les intrigues des parents en dévotion de mettre leur fille au couvent. Il les voit bavarder dans les salons de Pont-à-Mousson. Les caquets vont bon train et ne manquent pas de s'envenimer. Puis ce sont les mille gracieusetés aux chanoines de Notre-Sauveur et tout le rusé manège auprès des frères portiers.⁵⁷ Saint Pierre Fourier assiste en pensée au déchargement du vin, dont la côte a été soigneusement choisie, bien que « ce peu de vin-là » ne soit qu'une petite « aumône » en attendant mieux. Il reçoit presque les coups de chapeau des hommes et les révérences des dames aussi bien qu'une autre fois il verra les sœurs de Mirecourt « démêler » des « Ave » qui durent « une heure et demie ou peut-être deux », quand « Mesdames » entrent « aux Visitandines, le charretier et les chevaux attendant toujours » devant la porte « et s'apprêtant pour dîner en ce nouveau logis et y renvoyer une pièce d'argent après qu'elles auront encore fait quatre ou cinq pas⁵⁸ ».

A coup sûr, le P. Richeome lui a appris à voir et à observer. Saint Pierre Fourier a bien, lui aussi, le sens du relief et du trait pittoresque. Le style descriptif tient une place importante dans sa correspondance. Il y est bien autrement développé que dans les lettres de saint François de Sales et atteint, d'autre part, une perfection qui dépasse certainement celle des « Tableaux sacrez ». Les descriptions du Père de Mattaincourt sont même plus fines et plus nuancées que celles de beaucoup de ses contemporains.

Il sait pourtant, quand il lui plaît, faire surgir des images aussi vigoureuses que celles de Richeome. Il s'entend aussi bien que le ferait son maître, à nous dire que « la tristesse... desseiche les os et abbat le visage⁵⁸ » ou que la colère « deffigure toute la face, fronçant le né, ridant le front... [et] fumant par les narines⁵⁹ ».

Il s'amuse d'un pareil réalisme, mais il ne fait que s'en amuser. Ce qui pour Richeome est un mode d'expression habituel, n'est

57. *Lettres*, VI, 123.

58. *Règles de modestie*, p. 32.

59. *Ibid.*, p. 29.

souvent, pour son disciple, qu'un moyen de plus de s'égayer. Ce n'est que lorsqu'il veut secouer malicieusement l'attention de ses correspondants ou faire plus forte impression sur leur esprit que saint Pierre Fourier grossit l'image à plaisir. Ayant ainsi appris qu'une certaine sœur Scholastique avait été contrainte « de marcher à pieds nus... dans la boue,... et ce avec un courage admirable », il en prend aussitôt occasion de commenter des paroles de saint Augustin et fait, à ce sujet, un tableau monstrueux des pieds de l'âme tiède se traînant sur le chemin du ciel. De tels pieds sont « tout froids, tout morfondus, tout engelés » et si « rebarbondés dans la fange... des désirs terriens... qu'on ne les peut plus voir ni en ouïr parler⁶⁰ ».

L'image que saint Pierre Fourier tire de ce texte ne pourrait être plus poussée. Toutefois, il n'y a pas de doute, il se plaît à épouvanter la sœur Scholastique et ses compagnes, car il insiste : après les pieds, les mains, avec leurs doigts « tout disloqués..., crochus et noués comme sont ceux des vieilles gens ».

En pareille circonstance, on serait en droit de penser que saint Pierre Fourier, pas plus que Binet, n'a oublié l'« Adieu de l'âme laissant le corps » ou la « Peinture spirituelle ». Cependant, il s'est assez dégagé de l'influence de Richeome pour ne faire qu'un emploi modéré de ces allégories fantastiques. Jamais il ne se permettrait de les faire sortir du style familier. Si d'ailleurs il s'amuse incidemment à effaroucher quelques imaginations craintives en leur présentant des membres ainsi « gâtés de boue », il prend bien soin de se retrancher derrière un texte de saint Augustin, ce qui est déjà une manière d'excuse. Mais il fait plus. Il se hâte d'atténuer

60. *Lettres*, VI, 11-12: « Pensez donc un peu quelle pitié je prendrai de vous toutes... si une fois... je soupçonne ou conjecture que, tandis que vous... pensez courir par le chemin des saintes, et des pieds et des mains (ainsi que les petits enfants qui vont à quatre), les unes ont leurs pieds (c'est-à-dire leurs affections, qui sont les pieds de l'âme, ainsi que dit saint Augustin) tout froids, tout morfondus... etc. » (VI, pp. 11 et suiv.). Le texte de SAINT AUGUSTIN est le suivant : « Ce n'est... point par le lieu qu'un homme est loin de Dieu, mais par la dissemblance... Un même homme qui se tient en un même lieu, et en aimant Dieu s'approche de Dieu, et en aimant l'iniquité s'éloigne de Dieu. Il ne meut ni ne tourne nulle part les pieds, et toutefois il peut et s'approcher et s'éloigner. Nos pieds, en ce chemin, ce sont nos affections. » (*In Ps. 94*, n. 2). Saint Augustin emploie d'ailleurs cette comparaison à plusieurs reprises, cf. le *Traité sur l'Evangile de saint Jean*, LVII et *In Pss. 9 et 35*. De tous ces textes dont il est nourri, saint P. Fourier tire, comme on le voit, une image pleine de relief. Il y revient encore à une autre occasion, cf. *Lettres*, IV, 114.

la violence de son tableau en lui donnant une réplique plus gracieuse. Il « oserait bien croire pieusement », en effet, « que jamais... Dame ni Demoiselle » ne porta « des bas d'estame ni de soie... plus fins... [et] plus précieux » que ceux dont se vit revêtue la pauvre sœur en traversant son borbier. Un verset du « Cantique des cantiques⁶¹ », sur lequel se termine la comparaison, achève en outre de corriger l'impression désagréable que pourrait laisser une aussi forte peinture.

Quoi qu'il en soit, tout cela montre à quel point les images sont vivantes chez saint Pierre Fourier. Elles ne sont pas commandées par un genre littéraire et ne constituent pas un procédé obligatoire. Elles sont, au contraire, pleinement senties. Saint Pierre Fourier les savoure; il en rit lui-même comme un grand enfant et jouit de l'effet produit. Dans ses entretiens, nous disent les religieuses de Saint-Mihiel, « il entremêloit quelquefois aucuns petits traits récréatifs » (entendons par là quelque commentaire de ce genre ou quelque anecdote). Les ayant dits, « il se prenoit à rire de bonne façon, mettant bas ses lunettes pour ce faire⁶² ». C'est bien l'impression qu'on éprouve en lisant saint Pierre Fourier. Soit qu'il conte l'aventure de « Constantin » ou du « Capitaine Brasidas⁶³ », soit qu'il se laisse aller aux fantaisies de son imagination, il s'enchant à ses propres contes et se prend à ses propres fictions. Celles-ci ont pour lui une intensité de vie incroyable. Quand il fait le portrait de la Nécessité, il la « sent venir, elle est en chemin⁶⁴ », il la touche presque du doigt. Il en est de même du « lion rugissant⁶⁵ » qu'il fait sortir du répons bref de Complies où la liturgie le tient enfermé.

Ayant une telle aptitude à voir les choses comme à travers un prisme, saint Pierre Fourier est un excellent metteur en scène. Saint François de Sales avait surtout le sens du décor, saint Pierre Fourier a, mieux encore que le P. Richeome, le sens de l'action. Certaines de ses lettres sont de véritables petits drames. Non seu-

61. « *Quam pulchri sunt gressus tui in calcamentis, filia principis! O fille de prince, combien sont beaux vos pas en chaussures si précieuses* » (VI, 13).

62. *Op. N-D.*, p. 472.

63. Sur ces deux anecdotes, voyez *La langue de saint Pierre Fourier*, pp. 46 et 48.

64. *Lettres*, VI, 172.

65. *Leo rugiens*, dit le texte de l'Écriture sainte. Nous citons, ci-dessous, le commentaire imagé de saint P. Fourier.

lement il les anime de monologues, de dialogues ou d'interpellations à brûle-pourpoint, mais il se plaît à mystifier ses correspondants et à les jeter brusquement en pleine tragédie, comme dans cette longue épître aux sœurs de Mirecourt dont il s'excusait à la fin⁶⁶ :

« Vierges de Dieu, ainsi parle saint Ambroise par deux diverses fois aux religieuses de ce temps...

Hier soir, quelques heures après que D... eut pris congé de vous, les nouvelles coururent que tous les soirs et quelquefois le jour en plein midi, se retrouve alentour de votre maison, une bête monstrueuse et terrible... qui vous épie toutes et tâche d'en surprendre et attraper quelqu'une qui soit écartée des autres, pour la massacrer, la mettre en pièces et la dévorer. Ces nouvelles nous sont apportées de bonne part et par un personnage... très-digne de foi; il ne voudrait dire une menterie tant petite fût-elle...

Je l'ai cru et tremblé, et de surcharge, ce matin, quelques uns de ses compagnons⁶⁷ m'ont assuré que cette maudite bête s'est déjà trouvée en plusieurs maisons... [et] y a fait du ravage qui serait mal aisé à croire si c'étaient quelques personnes de la basse étoffe qui nous le racontent. Ils ajoutent que si elle ne peut pas du premier coup exercer toute sa cruauté et tuer les gens, elle cherche curieusement et subtilement tout ce qui est de plus précieux par la maison et le dérobe et... y vomit de son halcine qui est si puante et si pernicieuse... [qu'il] n'en faudrait qu'un petit souffle en votre jardin pour embrunir toutes vos belles roses et vous en dégoûter. »

Après avoir ainsi jeté l'émoi dans le couvent de Mirecourt et fait rôder en tous sens cette bête monstrueuse, saint Pierre Fourier prend ses auditrices à partie :

« M'entendez-vous bien, Vierges de Dieu? Les nouvelles dont je vous parle sont ces dignes paroles que vous lûtes hier soir sur les cinq heures et tous les jours en votre office de Complies, tout au commencement. Ce riche bonsoir vous est envoyé du ciel. Saint Pierre en est le porteur et secrétaire au chapitre V de sa première épître...

...Je ne puis retenir ma plume et mon esprit que, tout en écrivant ceci, je ne vous offre ce bonsoir. Ecoutez, le voilà en notre langue : *Mes bonnes Sœurs, soyez sobres et veillez d'autant que votre adversaire, le diable, chemine comme un lion bruyant alentour de vous, cher-*

66. Voyez plus haut, pp. 27 et 28.

67. Saint P. Fourier fait allusion à ses lectures habituelles. Après saint Pierre, il cite, dans cette même lettre, saint Jean, saint Grégoire de Naziance, saint Basile et saint Jean Chrysostome.

chant qui il pourra engloutir, auquel il vous faut résister étant fermes en la Foi.

Jésus! mes bonnes Sœurs, gardez-vous de ce voleur, craignez-le toutes les fois qu'il vous présente ses griffes enragées et sa dent effroyable...; criez alarme vers le ciel comme Tobie à Raphaël, son ange conducteur... O Seigneur, il m'empoigne, il m'assaut! dit ce pauvre homme tout éperdu. Aussitôt que vous sentirez l'odeur ou le bruit de ce dragon, tremblez, car jamais il ne vient et ne s'adresse à vous que pour dérober, s'il peut, pour tuer, pour détruire... pour déchirer, pour dévorer et pour engloutir. Quelle pitié! si on le laisse faire et si on ne s'écrie vite, vite, comme jadis saint Bernard : aux larrons! aux voleurs! aux meurtriers! Jésus! Jésus! Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo! O douce Mère! Sainte Vierge! Maria, mater gratiae!... Angele Dei qui custos es mei⁶⁸! Saint Augustin! Saint Nicolas! Saint Ignace! Saint Menne! à l'aide, il m'étrangle, le méchant!... Mes Sœurs! mes Sœurs! hâtez-vous de prier pour moi, ayez pitié de moi, je suis perdue si vous ne me secourez; je sens la puante et infernale haleine de murmure, de présomption, de vanité, de paresse, de ténacité... que ce malheureux serpent vomit contre mon cœur, contre mes yeux, contre mes oreilles, contre ma langue. Si vous ne m'aidez, je vais être à ce coup empoisonnée et morte sur place. »

L'action se noue et prend de l'ampleur. Saint Pierre Fourier réalise tellement la scène qu'il imagine que, tout en criant alarme aux religieuses, il se substitue à elles dans un monologue étourdissant, entrant, pour ainsi dire, lui-même en lutte avec la bête infernale. Mais ce n'est pas tout, le monstre revient à la charge. Ne pouvant engloutir du premier coup ses victimes, il essaie de leur dérober à qui les yeux, à qui la langue, à qui les oreilles. Après la bataille, les religieuses se retrouvent sur la place, étourdies et chancelantes. Il ne reste plus qu'à mesurer l'étendue du désastre et à en tirer profit :

« Jésus! mes bonnes Sœurs!... sentez vite, vite toutes, si vous avez chacune vos yeux, vos oreilles, vos langues et regardez l'une et l'autre si quelqu'une de ces pièces... ne vous manque point et si cet ennemi n'en a point dérobé pour les porter bien loin de votre Rédempteur... Si vous les retrouvez toutes en leurs places, saines et sauvées, et chacune employée à son devoir, maintenez-les-y et les gardez soigneusement, car elles sont enviées. Veillez donc à ce sujet, résistez et demeurez fermes en la Foi⁶⁹. »

68. « Marie, mère de grâce!... Ange de Dieu qui êtes mon gardien!... », premiers mots de deux prières en usage.

69. *Lettres*, I, pp. 459 et suiv.

On reconnaît là même force, même chaleur d'imagination, que chez Richeome, mais ce qui se traduit chez cet auteur en impétuosité sans mesure, devient, chez saint Pierre Fourier, un mouvement plein d'aisance qui sert merveilleusement son talent de conteur. C'est ce mouvement, cette vie qui caractérise les lettres « vosgiennes », qui leur fait dépasser en intérêt le cadre d'une simple correspondance privée. Alliée à la richesse des images, au relief et à la sincérité des descriptions, à la variété du vocabulaire comme à la fraîcheur et à l'originalité des idées, elle achève de leur donner un réel charme littéraire.

Rien que par ses lettres intimes, saint Pierre Fourier laisse déjà loin derrière lui les Binet et les Camus. Dans ce style familier où il garde certaines affinités avec le P. Richeome et s'apparente d'assez près avec saint François de Sales, il se montre néanmoins beaucoup plus fin que son ancien maître, plus vigoureux et souvent même plus alerte que l'évêque de Genève. L'auteur des lettres « vosgiennes » est incontestablement un écrivain d'un talent très personnel et très original.

IV. — LA CORRESPONDANCE OFFICIELLE

Sans être plus banales, les lettres aux personnes du monde sont d'un tout autre ton. Ayant perdu l'entrain qu'il apportait à entretenir ses intimes, saint Pierre Fourier semble abandonner, du même coup, ses plus brillantes qualités d'imagination. Il ne cache pas combien il lui en coûte d'écrire aux Grands et d'employer les « beaux termes » pleins « de doctrine et de respect ». Ce n'est pas qu'il ne sache les manier avec élégance, mais outre qu'il a horreur de tout ce qui est conventionnel, un désir excessif de perfection, autant que de politesse, semble lui causer cette gêne. N'aimant pas faire les choses à demi, il allègue sans cesse le peu de temps dont il dispose. Il se fait continuellement prier pour écrire et laisse traîner ses réponses autant qu'il peut. Est-ce uni-

quement par manque de temps? Voici l'aveu qui lui échappe en écrivant aux sœurs de Bar : « Je ne remercie pas... Mr. de Voulton jusques à ce que notre poursuite et nos espérances réussiront ou seront tout-à-fait abattues. Vous savez combien j'appréhende d'écrire à des personnages de qualité¹. »

Il lui arrive même de laisser mourir un certain Révérend P. Albéric sans lui avoir jamais répondu ni « fait devoir de le remercier par lettres » de ses faveurs. Il s'en excuse en disant : « Je crois que le saint Père me l'a pardonné bien aisément, comme il reconnaît maintenant que ce mien manquement n'a pas procédé de mépris... mais d'une certaine appréhension qui me tient d'ordinaire (et trop grande parfois) d'écrire à des personnages si grands, et si relevés, et si doctes... comme il était². »

Quelquefois, c'est un point de correction qui le met dans l'embarras. On a oublié de lui décliner les noms et qualités du « dévot personnage » de qui il a reçu « une si digne lettre » et « si bien faite ». Il n'ose lui répondre, « ne sachant quel titre mettre sur l'adresse » ; mais il n'est pas fâché de trouver une excuse. Il se hâte d'ajouter : « Une autre fois empêchez tant que pourrez que l'on m'écrive³. »

Pour ménager son temps et pour éviter un genre de correspondance aussi fastidieux, il trouve de petites ruses. S'il écrit longuement à ses filles de Châlons, il prend bien soin de leur dire de ne pas en parler aux bienfaiteur et bienfaitrice de leur monastère. C'est pour la deuxième fois qu'il remet ses réponses et « ce manquement envers les grands... se compte pour une faute qui ne mérite presque point de pardon ». « Je vous prie », insiste-t-il, qu'« ils ne sachent rien des présentes pour ce coup, il n'y a moyen que je les contente; vous savez combien me coûtent les lettres missives en carême et notamment sur les dernières semaines⁴ ».

Accaparé comme il l'est par les travaux de toutes sortes, il n'est jamais à lui; on comprend sans peine combien les lettres

1. *Lettres*, III, 117.

2. *Lettres*, I, 173-174.

3. *Lettres*, II, 284 (0.33).

4. *Lettres*, I, 103.

lui sont « chères⁵ ». Mais, chose curieuse, il a beau être toujours plus dévoré par l'action à mesure qu'il avance en âge, sa correspondance familière devient toujours plus abondante et plus alerte. Au contraire, il garde la même hantise des lettres de politesse et les évite plus que jamais. Sans doute, lui faut-il plus de temps « pour écrire à un prince⁶ » ou à quelque grand Seigneur qu'à des religieuses habituées à ses boutades. De telles lettres engagent sa dignité. Elles demandent à être plus réfléchies et plus soigneusement composées. Mais il semble bien que saint Pierre Fourier ne recule pas uniquement devant le travail de style qu'elles lui imposent. Aussi franc et aussi expansif que nous le connaissons, il est mal à l'aise dans un genre officiel qui l'oblige à réprimer les saillies de son imagination et à étouffer sa spontanéité naturelle dans des formules figées de langue écrite.

Cependant, ni la finesse d'esprit, ni la courtoisie ne lui manquaient pour écrire aux personnes de qualité. A une grande Dame qui s'était plainte de la rareté de ses lettres, il répondit avec un charmant à-propos :

« C'est une maladie de mal payer, qui court quasi partout, du moins en ces contrées; à peine y a-on jamais vu, ce crois-je, ce petit remords de conscience que lorsque je ne peux m'acquitter du principal, je m'efforce de trouver quelque piécette et la donner à mes créanciers pour une partie des arrérages que je leur⁷ dois.

Je viens donc d'emprunter de chez le riche saint Augustin, tout-à-l'heure et tout-à-la-hâte, une pièce de monnaie, petite en apparence, mais de très bon aloi... c'est que si nous avons, si nous mettons toutes nos joies en Dieu seul..., ajoutez le reste, Madame, je ne peux présentement le déboursier à mon aise, parce que le porteur me presse à toute extrémité... Cette hâte et la mienne aussi m'empêchent de vous remer-

5. *Pénibles*. Saint P. Fourier s'en plaint à plusieurs reprises, cf. III, 568 et VI, 662.

6. Voyez la lettre dans laquelle il se plaint de n'avoir « pas de, temps assez pour écrire à un prince » (VI, 541). Il devait en effet remercier le Duc Charles IV d'une aumône qu'il lui avait envoyée. L'estime des princes de Lorraine pour le Père de Mattaincourt était telle que Charles IV, chassé lui-même de son duché, envoyait des secours à l'exilé de Gray et écrivait à son trésorier de vendre plutôt ses « hardes » que de le laisser dans la nécessité. Pourtant saint P. Fourier n'avait pas craint de lui faire de sévères remontrances sur son union illicite avec Béatrix de Cusance. Voyez la lettre que lui adresse le Duc en décembre 1639, dans d'HANGEST, *L'esprit du B. P. Fourier*, 1^{re} partie, p. 313.

7. ROGEE écrit « leurs », il doit certaines fautes de ce genre aux copistes du XVIII^e siècle.

cier de vos lettres à mon gré, mais non pas de faire prier Dieu, -qu'il vous maintienne, Madame, en sa grâce et santé⁸. »

Encore aussi finement spirituel que lorsqu'il s'adressait au P. Bedel, saint Pierre Fourier est nécessairement d'une gaieté beaucoup plus contenue. Sa prose, par suite, se dépouille des expressions vives dont il avait le secret. L'image discrète qu'il emploie ici reste gracieuse, mais elle constitue déjà un cliché. Elle reparaitra dans quantité d'autres lettres. Nous verrons, en effet, saint Pierre Fourier emprunter encore « une pièce d'or » dans « les trésors » de saint Augustin⁹, pour remercier le Lieutenant Rulant, et pendant qu'il aura « la main dans la bourse d'autrui pour contenter un peu au moins mal » ses crédeturs, il répondra à Mademoiselle Rulant, « ce que le dévot saint Bernard » écrivait « au fils d'un grand officier de Cambrai¹⁰ ».

Les mêmes comparaisons, les mêmes images, les mêmes figures de style, reviennent sans cesse dans la correspondance aux personnes du monde. Elles sont aussi peu variées que celles des lettres vosgiennes sont neuves et évocatrices. Quant aux citations qui s'insèrent inévitablement dans ces clichés, elles sont commandées par le ton plus relevé de ce genre d'épîtres. Leur emploi constitue une sorte de convenance littéraire. Un homme cultivé, et bien plus encore un prêtre, ne saurait s'y soustraire dans les circonstances un peu plus solennelles. Pour un homme d'Eglise, elles semblent, à cette époque encore si proche des humanistes surtout, presque aussi obligatoires dans la lettre de politesse que dans le sermon.

Avec ses familiers, saint Pierre Fourier s'amuse de tous ces « beaux termes et façons de parler ». Il s'en rit tout autant que de se voir « affairé à chercher... et ramasser » pour l'édification de ses paroissiens, « les saints Jérôme, les saints Cyprien et autres grandes lumières de l'Eglise... qui ont tremblé de peur et [se] sont obscurcis par des nuées de tristesse, de frayeur et de larmes, avec le soleil, la lune et les étoiles sur la considération... du... jugement dernier¹¹ ». Il écrit ainsi aux sœurs de Mirecourt :

8. *Lettres*, IV, 319.

9. Cf. *Lettres*, II, 3.

10. *Lettres*, II, 4.

11. *Lettres*, I, 229. Saint P. Fourier prépare un sermon pour le dernier dimanche après la Pentecôte, il fait allusion à l'*Evangile de saint Matthieu*, XXIV, 15-35.

« quelle façon d'écrire ou de parler me conviendrait-il chercher ou emprunter pour vous remercier suffisamment à mon gré de ce que vous faites journellement pour nous autres..., je ne vois point de livre, ni de Régent, ni d'école... qui nous puisse instruire en ce point à notre contentement et selon nos souhaits¹² ».

En pareille circonstance il serait assurément de bon ton de citer ses auteurs. Il va de soi que l'expression n'est jamais « suffisante » quand il s'agit de remercier. Bien entendu, elle ne peut l'être non plus quand saint Pierre Fourier écrit à une personne de qualité. Il lui faut, dans ce cas, faire appel à de doctes écrivains, pour chercher les termes qui conviennent et les introduire habilement dans quelque formule de politesse. Mais, saint Pierre Fourier a-t-il trouvé un tour commode pour amener une citation, il l'adopte dans toutes les lettres du même genre. Cette hésitation même à trouver le terme ou la « façon de parler » qui soit « à son gré¹³ » lui en fournit un excellent moyen. Il ne se donne pas plus de peine pour avoir un moule tout fait dans lequel il peut glisser n'importe quel texte approprié. Le cliché une fois créé, il ne fait plus qu'en varier légèrement la forme suivant les occasions.

Sans doute, saint Pierre Fourier se sert-il encore de ces clichés avec une certaine pointe d'originalité, quelquefois même avec une bonhomie dont il ne peut se défaire complètement. Même en s'adressant à un Evêque, il ne peut s'empêcher de lui présenter un saint Bernard qui hésite « sur son papier..., quasi comme tout étonné¹⁴ », aussi bien qu'il montre à un vénérable ecclésiastique un saint Augustin qui, « voulant écrire une lettre », ne trouve rien à dire dans « son esprit et plume d'Augustin¹⁵ ». Mais son imagination se trouve malgré tout limitée par les usages et par les circonstances. Dans une correspondance officielle, il faut souvent, comme dans un salon, avoir l'art de parler pour ne rien dire. Encore doit-on contenir sa fantaisie. La bienséance n'admet qu'un certain nombre de lieux communs sur lesquels il est seulement permis de broder. Quand saint Pierre Fourier devient homme du monde, il est donc bien obligé de retomber dans les mêmes sujets et de faire

12. *Lettres*, VI, 89.

13. Saint P. Fourier revient continuellement sur cette idée. Cf. *Lettres*, IV, 47.

14. *Lettres*, VI, 350.

15. *Lettres*, IV, 345.

de l'esprit sur des bagatelles. Force lui est de prendre ses figures de style dans quelques compliments d'usage. En dépit de sa personnalité et de sa rondeur habituelle, une simple réticence devient ainsi, pour lui, le thème élégant et recherché d'une longue épître à une Dame. Convenons, cependant, que saint Pierre Fourier ne manque pas de finesse pour exercer sa plume sur un sujet aussi vide :

« Madame, ma très-chère et très-bonne et très honorée Dame,

Vos deux dernières lettres... se plaignent amiablement et de bonne grâce du style des deux miennes précédentes. Aussi m'en plains-je, Madame, avec quelque sorte de colère contre elles, mais c'est pour ce qu'elles sont si mal écrites et trop écharses et trop mal apprises à vous rendre le respect, et l'honneur, et les titres... qui sont dus de nous autres à votre Seigneurie. Il semble néanmoins que votre modestie ou votre humilité les veuille comme insensiblement accuser ou taxer de prodigalité en cet endroit-là, nonobstant leur pauvreté et leur peu de devoir qui, selon nos sentiments, ne répond en façon que ce soit aux obligations. »

Assurément, le Père de Mattaincourt sait être gentilhomme à ses heures. Il écrit, lui aussi, « amiablement et de bonne grâce », mais quelques compliments, si bien tournés qu'ils soient, ne suffisent pas à remplir une lettre. Il va donc, avec beaucoup d'habileté, faire intervenir saint Augustin et ses œuvres tout en continuant à badiner galamment sur la trop grande modestie de la Dame. Si l'Evêque d'Hippone écrivait, en effet, à Madame de Maillane, comme il écrivait jadis « à des grandes Dames de son temps », il ne pourrait « point trouver de titres assez relevés dans ses dictionnaires et dans tous les gros livres de sa riche bibliothèque, pour » la « saluer » et la « remercier à son contentement » :

« Je m'assure, Madame, ajoute saint Pierre Fourier, qu'en tous les endroits de mes lettres où je vous mets quelquefois ces deux mots : *Votre Seigneurie*, il les changerait et y écrirait en lieu ces deux autres ici : *Votre Sainteté*. Ne vous fâchez pas, Madame, je ne les y mets pas encore, de peur de vous fâcher, mais je dis que saint Augustin les y mettrait infailliblement. »

Le débat ainsi engagé, il ne reste plus qu'à apporter tous les textes qu'il faudra à l'appui. Saint Pierre Fourier n'en est pas à court. Voici d'abord l'épître 179^e, « à deux Dames veuves nommées

Proba et Juliana¹⁶ », dans laquelle le saint Docteur de l'Eglise « use de ce mot de sainteté jusques à deux ou trois fois de suite » ; l'épître 209°, « à Dame Félicia » où « il dit entre autres choses, après plusieurs titres très-honorables : *j'ai pensé qu'il fallait que j'envoyasse de mes lettres à votre Sainteté* ». Puis viennent les épîtres « à Madame Albina », « à Dame Sapida » et « à Florentine ». « Et ce que... vous admireriez le plus en tout ceci, Madame », dit encore saint Pierre Fourier, « c'est qu'en son épître 87°, qu'il écrit à une Dame nommée Félicité, il l'appelle très-chère et très-sainte ».

La conclusion s'impose. Si le grand Docteur avait de son vivant reçu quelque lettre de Madame de Maillane, il n'aurait certainement pas manqué de la « saluer avec les mêmes titres qu'il donnait en ses épîtres à ces dévotes et saintes Dames ». Malgré cette conviction, saint Pierre Fourier n'osera néanmoins « prendre la hardiesse de surenchérir d'un premier coup si fort sur » ses « précédents titres » de peur de fâcher la Dame. Il se contentera « d'y ajouter un mot sur la fin » de sa lettre et de

« dire ainsi : Madame, ma très-chère, et très-bonne, et très-honorée, et très-dévote Dame. C'est ce mot : très-dévote, que je tiens tout véritable en vous, Madame, et plus grand selon Dieu, que si on disait : Reine de tout un monde. Notre Seigneur veuille toujours conserver pour son honneur et gloire, ce riche titre en votre très-illustre et très-digne famille¹⁷. »

Certes le tour est habile, et Voiture lui-même n'aurait pas renié un compliment si élégamment présenté. Derrière ce gracieux bavardage, saint Pierre Fourier garde une pensée claire qui s'exprime avec aisance. S'il n'a pas grand'chose à dire, du moins son épître reste-t-elle adroitement centrée sur le qualificatif à mettre en relief et les citations qui servent de remplissage sont amenées par des transitions délicates. Mais combien le langage figuré s'est appauvri dans ce genre d'épîtres ! Pour le style de saint Pierre Fourier c'est une perte irréparable qu'une composition plus soignée ou même une syntaxe un peu plus régulière ne sauraient compenser.

En vérité la contrainte sociale semble bien paralyser la belle imagination du Père de Mattaincourt, et les figures de style recherchées qu'il lui faut quelquefois employer ne répondent plus à sa

16. Saint P. Fourier donne lui-même toutes ces références.

17. *Lettres*, V, pp. 471 et suiv.

ournure d'esprit habituelle. Sans doute, saint Pierre Fourier ne va-t-il jamais jusqu'à tomber dans une préciosité excessive, mais il est souvent obligé, dans cette correspondance officielle, de sacrifier au goût du temps. Lorsqu'il écrit, par exemple, à la Duchesse Claude, qu'en s'enfuyant de Nancy, elle n'a pu oublier, « nonobstant » sa hâte, de « prendre » son « cœur de Princesse et Princesse de Lorraine et [de] retenir toujours dans icelui la tendre et généreuse affection » qu'elle porte à ses sujets¹⁸, nous ne goûtons plus ce genre d'image. On conçoit sans peine combien saint Pierre Fourier est heureux de se rabattre sur les textes littéraires qui lui sont familiers. Toutefois s'il sait encore en tirer parti, il ne les retourne plus avec la même force expressive que dans ses lettres intimes. Les images ou les comparaisons qu'il leur emprunte manquent généralement de vie et de relief. Elles restent trop rivées aux modèles qui les ont fournies. Tous ces textes, la plupart du temps, ne suscitent même aucune image; ils gardent leur cachet de citations officielles et ne font souvent qu'encombrer la lettre.

La liste de références si minutieusement dressée pour convaincre ou, du moins, pour faire semblant de convaincre Madame de Maillane de sa sainteté nous laisse indifférents. Elle ne vaut certainement pas le savoureux commentaire de saint Jérôme, improvisé à la manière vosgienne pour remercier les sœurs de Notre-Dame de leur panier de cerises. Qui résisterait au charme d'entrer tout à coup dans l'intimité du Père de Mattaincourt et de l'entendre déclarer :

« en prenant le panier que Simone portait, dont je ne suis pas trop content, dea! il vaudrait mieux garder ces provisions pour votre communauté, je pensais ouïr saint Jérôme derrière la porte, qui me récriait que, puisque lui, avait autrefois bien pris la peine de remercier par une belle lettre les cerises que la sainte vierge Eustochium lui avait envoyées..., je ne devais être si superbe... ou si paresseux que je ne remerciasse, avec un mot de ma mauvaise lettre, un semblable présent¹⁹ »...

18. Cf. *Lettres*, VI, 517. Saint P. Fourier fait allusion à l'évasion mouvementée de la princesse, peu après son mariage avec Nicolas-François de Vaudémont. Saint P. Fourier avait facilité ce mariage contracté en grand secret, pour déjouer les plans de Richelieu. Cf. ROGEE, *Histoire du B. Pierre Fourier*, t. II, p. 567.

19. *Lettres*, V, 71-72.

Le solitaire de Bethléem nous apparaît, dans ce texte, beaucoup plus vivant que l'évêque d'Hippone invité à lire dans l'au-delà les lettres de Madame de Maillane. Quand saint Pierre Fourier proteste que « saint Jérôme n'a pas tellement tiré à soi et à son Eustochium ce divin panier de figes du prophète Jérémie²⁰ que plusieurs autres, à son exemple..., ne puissent s'en servir » et que s'il « osait toucher en ce panier après lui », il « agencerait les figes » à sa « mode » et à sa « fantaisie » pour souhaiter aux religieuses d'être toujours « de ces fines figes, si parfaites, si douces, si sucrées..., si agréables à Dieu », et telles qu'il les tient, il est bien autrement séduisant que lorsqu'il s'applique à nous indiquer les différentes épîtres de saint Augustin dont il s'inspire. Aux titres « très-honorables » que celui-ci décerne à ses « religieuses et saintes filles », nous préférons, sans contredit, saint Jérôme pillant lui-même la bible et renvoyant à Eustochium « panier pour panier et figes pour cerises ».

Par contre, si saint Pierre Fourier perd beaucoup de son originalité quand il abandonne sa manière vosgienne, ce style d'apparat l'oblige à parfaire ses phrases et à assouplir sa syntaxe. Celle-ci regagne quelquefois en beauté ce que l'image a perdu en richesse. Quand, en effet, les circonstances permettent à saint Pierre Fourier d'adopter le ton oratoire, sa prose atteint sa plus haute perfection. Dans ce cas, saint Pierre Fourier retrouve toute sa vigueur. Il s'exprime avec une maîtrise de la langue qui trahit sa puissante personnalité. Le prêtre et l'intellectuel n'ayant plus à disparaître derrière l'homme du monde, il donne libre cours à son éloquence de prédicateur. Certaines lettres de consolation, notamment, valent des oraisons funèbres. Telle est, entre beaucoup d'autres, celle à Madame du Jar sur la mort de son fils. Un travail de composition très net et très rigoureux s'y fait sentir. Exode,

20. Saint Jérôme remercie en effet Eustochium en ces termes : « Je vous remercie de la corbeille que vous m'avez envoyée; à cette fraîcheur, à cette pudeur virginalle qui les colorait, j'ai cru qu'elles venaient d'être apportées par Lucullus... L'Écriture, il est vrai, ne dit rien des cerises; mais elle parle d'une corbeille de figes; j'appliquerai donc à celles-là ce qu'elle dit de celles-ci. Je souhaite, Eustochium, que vous deveniez comme ces figes qui étaient devant le temple de Dieu et dont le Seigneur disait : celles qui sont bonnes sont très bonnes » (SAINT JÉRÔME, *Lettres choisies*, éditées par Mgr. LAGRANGE, Paris, 1900, in-24, cf. p. 104. Saint P. Fourier, qui cite tous ces textes de mémoire, indique dans sa lettre, le chapitre 24^e de Jérémie. Il s'agit en réalité du chapitre 26^e.

premier, deuxième et troisième points, péroraison et trait final, tout y est, jusqu'à la citation biblique magistralement lancée en apostrophe au commencement de la lettre, comme débiterait un sermon²¹ :

« Madame,

« Pourquoi pleurez-vous? vous dit maintenant dès le ciel, Monsieur votre cher fils..., ainsi que notre bon Seigneur disait en terre à une pieuse Dame qui, pleurant, le cherchait entre les trépassés et lui parlait de lui tout ainsi que d'un mort²². »

La forte et brève interpellation du Christ à Marie-Madeleine pleurant près du sépulchre nous fait tout de suite entrer dans la solennité du moment. Elle laisse l'attention en suspens et invite à la méditation. Saint Pierre Fourier va pouvoir exposer largement son sujet. Tout en appliquant à Madame du Jar la parole de l'Évangile, il met en parallèle la douleur de cette femme et la sienne propre :

« Vous pleurez encore ès belles lettres qu'il vous a plu m'écrire et me discourez de feu Monsieur comme d'un mort. Aussi faisais-je ces jours passés, je pleurais et bien fort, prenant pitié de vos pauvres petits agnelets et de la veuve encore, et de vous aussi, Madame, en considérant la juste douleur que le bon naturel d'une mère et mère grande peut ressentir étant frappée tout d'un coup et si à l'improviste en tant d'endroits... »

Certes la douleur de saint Pierre Fourier n'est pas comparable à celle de Madame du Jar. Aussi une forte asyndète souligne la nuance entre l'accablement ou, pour mieux dire, la détresse de cette mère qui ne raisonne plus et parle de « Monsieur comme d'un mort », et d'autre part, la peine, très vive sans doute, de saint Pierre Fourier, mais peine d'ami, résultant plutôt de tant de tristes considérations. Compatissant toutefois très sincèrement à une si grande souffrance, celui-ci s'enfonce, pour ainsi dire, dans la douleur avec Madame du Jar. Puis se ressaisissant virilement pour lui rendre courage, il se redresse, aussi plein d'espérance que Marie-Madeleine à l'annonce du Seigneur ressuscité. En même temps un

21. Un sermon solennel, comme à la Cour de Lorraine, par exemple, et non une allocution familière aux paroissiens de Mattaincourt, cela s'entend.

22. Cf. *saint Jean*, XX, 11.

détail matériel très sobre, mais qui fait image, va donner au mouvement oratoire tout son élan :

« Madame, je pleure encore bien fort en écrivant ceci, nonobstant que tantôt, après vos lettres reçues..., j'en ai déchiré une bien grande que je tenais hier prête pour vous envoyer, toute pleine de larmes par lesquelles je pensais me consoler en me plaignant et pleurant avec vous. Je l'ai mise en pièces me disant à moi-même : ces lettres pleureuses ne sont plus de saison... La tristesse m'a tellement transporté et fait oublier de moi-même en les écrivant qu'elles seraient plus propres pour plaindre, avec David, la mort d'un Absalon ou d'un Jonas que celle de ce très-saint Seigneur. »

Cette dernière phrase, admirablement cadencée, s'élève avec souplesse pour retomber par degrés en vagues qui s'apaisent après une montée rapide. Suivent alors les différents points de l'oraison funèbre, solidement appuyés sur des textes de l'Écriture sainte :

« de lui se peut très-justement dire ce que le Sage, aux chapitres 43 et 46 de l'Ecclésiastique, affirme..., à savoir : *qu'il est bien-aimé de Dieu et des hommes et que sa mémoire est en bénédiction; que son cœur n'a point été corrompu et ne s'est jamais retiré de Notre Seigneur et... que son nom sera éternel, demeurant la gloire de ce saint homme à ses enfants.* »

Autrement dit, saint Pierre Fourier développe son premier point : la mort du juste n'est pas un sujet de tristesse. Le juste est, au contraire, puissant auprès de Dieu pour aider ceux qu'il laisse après lui. Cette autre considération va faire l'objet du deuxième point :

« Je ne pleure plus vos agnelets en écrivant ceci. Je les vois assurés par les mérites passés et le crédit présent du père. Il sait leur bas âge. Il connaît le besoin qu'ils ont du secours d'en haut. Il voit tout ce qui se fait et pour eux, et par eux, et contre eux, et le verra à l'avenir, ce que nous dit saint Grégoire Nazianzène en son Oraison à la louange de sa sœur Gorgonia..., son crédit auprès de Dieu, sa faveur, son pouvoir, est beaucoup plus grand qu'il n'était pas ici. Son affection à ses enfants et sa bonne mère n'est pas diminuée, mais (dit saint Bernard...) elle est seulement changée, mais bien plus fine et parfaite, bien plus digne, plus relevée et bien plus efficace. »

Enfin la sainte résignation et les mérites de Madame du Jar elle-même ne serviront pas seulement à sa propre perfection. Les sacrifices et les ferventes oraisons de cette autre Jeanne de Chan-

tal, entrée elle aussi en religion après son veuvage, ne peuvent pas manquer d'attirer la bénédiction de Dieu sur ses quatre petits enfants. Elles obtiendront aussi au défunt la délivrance des peines temporelles du Purgatoire s'il en est besoin. La phrase qui, au point précédent s'était coupée en brèves propositions, reprend maintenant toute son ampleur :

« La peine que vous prenez à suivre l'exemple de la Bienheureuse Vierge Marie en résignant si franchement... votre volonté à celle de Dieu...; la prudence dont vous usez à considérer que Dieu ne fait rien que pour de très-bonnes et très-justes raisons, et qu'il ne vous a pas ôté ce bon Seigneur de vue, qu'à l'heure, au temps et au lieu qui étaient le plus propres, qu'il vous l'avait donné mortel et à condition de ne le tenir que tant d'années, tant de jours et tant d'heures, et qu'il était bien raisonnable que ces conditions-là s'accomplissent, le terme étant arrivé; et le devoir que vous ferez de dire après saint Bernard, au sermon préallégué : Seigneur vous êtes juste et votre jugement est droit; vous m'avez donné un bon fils qui me chérissait; vous me l'avez ôté, encore qu'il m'en fait mal, toutefois je n'ignore et n'oublie pas qu'il m'a été donné et je vous rends de très-humbles actions de grâces de ce qu'il vous a plu de me le donner; et si vous passez encore plus outre par le conseil de saint Chrysostome... etc. »

La phrase oratoire peut s'allonger à l'infini, elle ne perd rien de son rythme ni de sa souplesse. Elle se ramasse ensuite et se résume vigoureusement :

« cette peine, cette prudence, ce devoir, dis-je, ces considérations et celles que vous représentez en vos lettres, serviront beaucoup, non seulement à votre perfection, mais aussi à ces quatre petits enfants que je plains avec vous, et tout ensemble à Monsieur votre fils. »

Si longue que soit cette période, elle nous donne malgré tout l'impression que saint Pierre Fourier n'est ici inférieur ni à Du Perron ni à Coeffeteau. Malgré sa longueur, elle ne traîne pas de lourdes propositions latines enchevêtrées les unes dans les autres. Les *qui* et les *que* y sont déjà de souples chevilles françaises qui permettent de reprendre chaque fois un point d'appui pour repartir sur une idée accessoire. En outre, les membres de phrase eux-mêmes, dans leur structure interne, sont clairs, bien équilibrés. Ils se prêtent même à un rythme très riche et très nuancé. La conjonction « et » marque presque toujours un nouveau flux oratoire dont le reflux varie chaque fois sa cadence.

Enfin, une péroraison grandiose dans sa simplicité vient achever l'oraison funèbre, car c'est bien ainsi qu'il faut appeler pareille lettre de condoléances :

« Sur l'espérance de quoi, je supplie sa Sainte Majesté qu'il lui plaise accepter et avoir pour agréables tous les Saints-Sacrifices et devoirs qui lui seront offerts à l'intention de feu Monsieur et qu'Elle vous console et maintienne en sa sainte grâce, santé et longue vie, et vous dise, comme à la pauvre veuve qui pleurerait son unique²³ : ne pleurez plus, Madame.

A Nancy, ce jour de Nativité Notre-Dame 1622.

Votre très-humble, très-affectionné et très-obligé serviteur en Dieu,

P. Fourier²⁴. »

Par un nouveau texte judicieusement choisi, la péroraison donne la réplique à l'exorde. Elle se termine, non plus par le reproche à Marie-Madeleine cherchant parmi les morts Jésus ressuscité, mais par la parole du Christ à la veuve de Naïm pleurant son enfant. Ce simple rapprochement contient en lui-même une profonde pensée surnaturelle. A une âme chrétienne et religieuse la mort ne peut parler que de résurrection. Celle du fils de Dieu n'est-elle pas le symbole et le gage de la nôtre ? Toute la lettre se trouve ainsi magnifiquement encadrée par ces deux figures évangéliques qui lui donnent un aspect vraiment solennel.

De telles pièces d'éloquence nous entraînent bien loin des lettres « vosgiennes ». Elles nous permettent cependant de conclure qu'en toute occasion saint Pierre Fourier se montre écrivain de talent. Son style, si chaud et si imagé dans sa correspondance intime, perd, il est vrai, ses plus belles qualités de spontanéité et d'imagination en se contraignant dans certaines lettres aux personnes du monde. Il y garde malgré tout, beaucoup d'élégance et retrouve, en s'approchant du genre oratoire, des qualités d'un autre ordre, non moins appréciables. Une pensée plus solide y contient la bouillante imagination du Père de Mattaincourt, mais une phrase plus disciplinée et plus ferme y apparaît, qui met sa prose au niveau de celle des meilleurs sermonnaires du temps. En outre,

23. Cf. *saint Luc*, VII, 11.

24. *Lettres*, I, 441-443.

le sens des réalités concrètes trouve encore sa place soit dans la façon de présenter une citation pour la rendre plus vivante, soit dans un détail matériel qui rompt la monotonie de ce genre plus factice et lui enlève d'un coup de main habile ce qu'une lettre de politesse pourrait avoir de convenu et d'apprêté.

Il ne nous reste malheureusement rien, ou presque rien, des sermons que saint Pierre Fourier dut adresser à la noblesse lorraine, mais ses épîtres les plus solennelles nous laissent à penser qu'il fut un orateur distingué. Sa phrase, on l'a vu, est souvent beaucoup moins archaïque et moins embarrassée que celle de Du Perron ou de Coeffeteau, et si elle n'est pas aussi coulante que celle du P. Coton, elle est parfois mieux rythmée.

Ainsi, le Père de Mattaincourt qui s'apparente plutôt avec Richeome et saint François de Sales dans les lettres « vosgiennes », nous apparaît, par son élégance littéraire, comme un contemporain de Voiture et de Balzac, beaucoup plus simple toutefois et plus attirant que ces épistoliers de salon. Enfin, son style, dans son aspect le plus relevé, nous fait entrevoir un prédicateur qui aurait pu prendre rang parmi les précurseurs de Bossuet. A tous ces titres, saint Pierre Fourier doit être justement considéré comme un de nos meilleurs écrivains de la période pré-classique. La Lorraine peut être fière de l'avoir donné à notre littérature.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE STYLISTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA PHRASE NORMALE

Conception de la phrase au xviii^e siècle et travail du style chez saint P. Fourier — Irrégularités qui proviennent du langage familier et irrégularités qui tiennent à l'état de langue — Influence de la syntaxe latine — Phrase négligée et phrase construite — La période — Souplesse et beauté du style périodique chez saint P. Fourier.

Ainsi que nous l'avons vu, la volumineuse correspondance du « Bon Père » est en grande partie constituée par des lettres « vosgiennes », billets familiers ou longues épîtres « brouillées » « tout à la bonne foi¹ », le plus souvent « à heure de minuit² », « sans lunettes et sans esprit, et presque sans loisir et sans encre³ », au dire de saint Pierre Fourier lui-même. C'est ce langage spontané qui fera l'objet de notre étude. Nous ne négligerons pas tout à fait les écrits d'un aspect plus travaillé. Ils trouveront dans ce chapitre même leur utilisation. Mais nous envisagerons surtout le parler « vosgien ».

Nous bornant à caractériser le style ordinaire de saint Pierre Fourier, nous essaierons d'en mettre en lumière les deux ressorts principaux : la dislocation de la phrase sous la poussée expressive d'une part, la richesse du langage figuré d'autre part. Néanmoins, avant d'étudier la phrase animée par le sentiment, il nous

1. Voyez ci-dessus : *Les lettres « vosgiennes »*. Cf. également *Lettres*, I, 270 et III, 25.

2. *Lettres*, V, 299. Cf. également V, 452-453 : « je ne saurais presque meshuis rien faire. Même n'ai-je pas le loisir ni le courage de relire la lettre que je viens de brouiller à la chandelle avec un esprit tout endormi et qui n'est pas chez soi ».

3. *Lettres*, II, 238.

faut la considérer dans son état normal, c'est-à-dire aussi dénuée d'éléments affectifs que possible. Pour bien comprendre le mécanisme de l'expressivité chez n'importe quel sujet parlant ou écrivant, il est nécessaire de connaître la structure de l'unité linguistique qu'il manie. Essayons donc de discerner ce que pouvait être, pour notre épistolier, la phrase dans sa fixité ordinaire, telle que la concevait le génie français du temps et telle qu'elle était délimitée par l'usage. Cette comparaison nous permettra d'écarter un certain nombre de constructions, en apparence expressives, qui, à l'époque de saint Pierre Fourier, n'étaient que des formules usées, incapables d'éveiller aucune impression nouvelle.

Il ne faut pas perdre de vue que saint Pierre Fourier est le contemporain du P. Binet et de saint François de Sales, que lorsqu'il vint au monde, en 1565, Montaigne n'avait pas encore rédigé ses « Essais » et qu'Amyot achevait seulement la publication de ses œuvres. Quoi d'étonnant si la phrase de notre auteur nous apparaît quelque peu archaïque? Elle est, somme toute, assez typique du style « Louis XIII ». « Lentement déroulée, solidement étayée⁴ », dit Monsieur Lanson, elle ne connaît pas encore le contrôle sévère auquel vont bientôt l'assujettir la raison et la logique et suit sans contrainte l'enchaînement des idées. Elle n'a pas encore ressenti les effets du travail d'épuration qui agite en ce moment grammairiens et beaux esprits, et dont bénéficieront seulement les écrivains de la seconde moitié du siècle.

Avant même qu'il fût question de l'Académie, au temps où Malherbe et son entourage passaient les mois au crible, saint Pierre Fourier, alors dans l'âge mûr, était jeté en pleine vie active. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu aucun souci de la langue, nous l'avons vu, mais autre chose est de formuler les théories, autre chose de les faire accepter dans le langage, surtout lorsqu'il s'agit du langage de tous les jours. Quand Malherbe biffe sans pitié son exemplaire de Desportes, quand il s'irrite contre les phrases « sans construction⁵ » et condamne déjà toutes sortes d'irrégularités, ses contemporains les plus cultivés ne se font pas scrupule d'en parsemer leurs écrits. Bien plus, lui-même n'y prend pas garde dans sa

4. LANSON, *L'art de la prose*, pp. 58 et suiv. Cf. ch. IV, p. 55 « La phrase du grand siècle — Le style Louis XIII ».

5. Cf. F. BRUNOT, *La doctrine de Malherbe*, p. 508.

prose⁶. Il est donc permis à saint Pierre Fourier d'user encore de ces « irrégularités ». On peut d'ailleurs admettre sans peine, en matière d'usage, un certain retard de la bonne société lorraine sur la Cour et les salons parisiens.

A ce point de vue, le brouillon de Vught⁷ présente un intérêt particulier. Il nous permet de discerner comment saint Pierre Fourier conçoit l'expression correcte et dans quelle mesure il se sert encore des constructions condamnées par Malherbe et Vaugelas. Un certain nombre de corrections nous montrent déjà qu'il fait nettement la distinction entre l'expression spontanée et la construction régulière. En voici une qui paraît significative. A la page 102 du manuscrit, il écrit d'un premier jet :

« Au temps de la renovation des vœux, elles demanderont de faire quelques austeritez...; chacune en pourra prendre en tous temps... selon sa devotion..., moyennant l'approbation de la Superieure, *mais sans icelle, non.* »

Se ravisant, il barre la fin de la phrase, à partir de « moyennant », et remplace cette construction rompue par :

« ...*mais nompas sans l'approbation de la Superieure* ».

En voici une autre qui nous montre comment le bouillonnement de la phrase livrée à elle-même est maîtrisé et ordonné. Saint Pierre Fourier jette d'abord sur le papier :

« pour preparer de bonne heure une novice a la profession (qui ne se fera qu'elle ne soit aagée de dix-sept ans au moins, et ait achevé les deux ans entiers de son noviciat) quelques deux ou trois mois avant la fin de sa deuxiesme année, la Mere Superieure et ses conseil-lers adviseront *si la fille depuis le temps qu'elle est là dedans a tous-jours donné toute bonne edification aux Meres, Sœurs et Novices de la maison* » (p. 52).

Puis, il corrige ainsi :

« Faulx⁸ que la novice qui doibt estré receuë a la profession en ceste *Congregation* soit aagée de dix-sept ans au moins et qu'elle ait achevé les deux années entieres de son noviciat, et la deuxiesme

⁶ Cf. F. Brunot, *Histoire de la langue*, t. III, p. 688.

⁷ Cet original est la première rédaction des *Vraies constitutions*, ou règles de la congrégation de Notre-Dame. Nous l'indiquons habituellement par les lettres : O. V.

d'icelle sans interruption, *que durant tout ledict temps* elle ait tous-jours donné toute bonne edification *aux Meres, aux Sœurs et aux Novices* de la maison... »

On peut remarquer la suppression d'un sujet coupé de son verbe par une proposition temporelle et la reprise des outils, qui modifient particulièrement l'aspect de la phrase.

C'est, en effet, tout un ensemble qui contribue à nous faire connaître la phrase dans son déroulement normal. La syntaxe et l'ordre des mots, tels que nous les avons étudiés ailleurs, y ont sans doute leur importance, mais le libre agencement des termes, la façon particulière dont ils sont reliés les uns aux autres et le choix intentionnel de l'auteur entre les divers modes de construction possibles permettent davantage de caractériser un style. Or saint Pierre Fourier est avant tout un épistolier. On peut donc s'attendre à ce qu'il n'observe pas toujours une parfaite régularité. On rencontre nécessairement dans ses écrits :

1° Des ANACOLUTHES (elles abondent à l'époque) :

« Si vous aviez quelque doute pareil..., on pourroit vous donner le mesme advis *et vous servir de Monseigneur de Verdun...* ainsy que font lesdictes de Chaalons du Reverendissime » (O.4) —, « la nécessité viendra... frapper à nos portes et nous amener, *et montrer par effets* que puisque n'avons pas fait notre devoir..., il faut absolument que nous obéissions... à ses commandements » (VI, 171);

2° Des ACCORDS PAR SYLLEPSE :

« Quand le terme est venu, *ceste providence divine* de Pere et d'Espoux a bien sceu trouver ce qu'il vous falloît pour un coup. *Il* y adjoustera le surplus quand il en sera temps » (O.35).

On peut même trouver un représentant amené par une sorte d'ellipse qui n'est pas très éloignée de la syllepse :

« Je me ressouvien's que le frere... adjousta qu'oultre le dot qui est de six mils francs, *ils assigneront une pension* et l'asseureront pour vous en jouir au cas que son esprit vienne a se desmonter » (O.28).

« *Il*s » renvoie au mot « parents » qui n'est pas exprimé, mais qui est implicite et suggéré par le mot « frère ».

De même :

« Vous voyez... comme maintenant elle est du tout insupportable, et tient tout le monde en alarme jour et nuit par ses crieries... *si bien que l'on n'y peut dormir ny vivre a-repos...* » (O.28).

« Y », dans la phrase elle-même, ne représente rien. Il est amené par simple association d'idées et désigne la maison où vit la démente dont il s'agit.

3° Des TOURNURES PUREMENT ELLIPTIQUES. Celles-ci intéressent soit un membre de phrase, comme dans :

« sont quelques huit ans et plus que c'était le temps de courir, de trafiquer, de gagner, d'amasser; *et maintenant de se tenir en repos et perdre, et dépenser, et /vivoter, en attendant quelque chose de mieux* » (VI, 551),

soit la phrase tout entière :

« Mandez-moi nouvelles de vos novices; *combien et qui elles sont* » (I, 125). — « je desireroie scavoir de vous... ce que vous jugez que je doibve respondre ou conseiller a nos Sœurs, *si de sortir de leurs monasteres, ou se tenir prestes a en sortir*, et quand, et comment et où se retirer » (O.49).

Parfois, l'ellipse est si forte que l'expression anticipe la construction. On a alors de véritables *constructions prégnantes* :

« je vous ai écrit ce mot pour... que preniez un peu la peine de *leur envoyer* par le même porteur, la mesure de votre grille d'église, *combien l'ouvrier a eu* pour chacune livre de fer et pour toute la grille entière; *si elle est bien faite* à votre gré... *si elle n'est point trop haute ou trop basse* » (I, 224) — « En examinant l'ordre que vous y tenez toute la journée..., *il m'était tombé en la pensée, si ce chapelet-là que vous dites tous les jours, chacune à part, se pourrait point réciter en commun à deux chœurs* » (VI, 364).

Dans l'un et l'autre cas, le verbe qui introduit les propositions de style indirect n'est pas un verbe déclaratif, mais il suggère l'idée de « dire » ou de « se demander ».

Ici, le brouillon de Vught nous renseigne. Quand saint Pierre Fourier écrit posément, il ne semble pas admettre les tournures elliptiques. A la page 64, il commence ainsi :

« Elles s'imagineront toutes les fois qu'elles verront ou entendront nommer quelquune de ces pieces que c'est un advertissement qui leur est donné *de la pratique...* »

Puis, il s'arrête, l'idée a devancé la forme d'expression. Il barre d'un trait : « de la pratique » et reprend :

« *de se souvenir de la pratique* de leur indifférence et tout ensemble de leur obéissance ».

A la page 39, il pousse plus loin le souci de la clarté. Il écrit :

« A l'instant même..., la Mère Supérieure avec ses Assistantes et conseillères délibéreront par ensemble comme il faut procéder en ce pieux négoce si la fille est reçue par les voix, *quand et comment on devra le dire* à elle et à ses père et mère... et quelles conditions on voudra leur proposer ».

La phrase ne lui paraissant pas correcte, il ajoute un renvoi après « par les voix » et note en marge : « *elles concluront* ».

Il est clair, cependant, que dans sa correspondance quotidienne, saint Pierre Fourier exprime parfois sa pensée à bâtons rompus, d'où des ÉQUIVOQUES et un certain MANQUE DE NETTETÉ, comme par exemple :

« J'ay oublié de vous supplier que... vous apportiez... copie de l'écrit que Monseigneur le Primat a de Rome. Il saura bien que c'est lors que luy demanderez. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit signée. On l'a icy *translaté* en françois, mais cela ne contente pas quelques-uns qui desirent le voir *és* termes de son original » (O.22).

La copie et l'écrit ne font qu'un dans l'esprit de saint Pierre Fourier, aussi le pronom se rapporte-t-il tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Ou bien :

« Sœur Anne Fourier est à Luneville avec une petite de ses nièces qu'elle avoit à Matincourt, et une Sœur Catherine de Rambervillers qui estoit ces ans passée à Chastel (fille qui vault son pesant d'or et infiniment plus) où elles ont force *escholieres* et sont logées par les bons Religieux de là qui les ont fait venir » (O.32).

Assurément, saint Pierre Fourier suit sa pensée tout en s'arrêtant à ces multiples détails, toutefois, en le lisant, on ne sait plus si « où » renvoie à « Chastel » ou à « Lunéville ».

Mais le plus souvent, les irrégularités que présente pour nous la phrase du Père de Matincourt sont surtout le fait d'un état de langue. La phrase française n'a pas encore acquis sa pleine indépendance. Parfois même, des équivoques dues à une mauvaise

situation des termes tiennent encore plus ou moins à l'ancienne libérié de construction héritée du latin. C'est ce qui explique pourquoi elles résistent si fort à la guerre déclarée que leur fait Vaugelas. Ex. :

« nous vous entendrons remercier **sa** sainte Majesté de ce choix qu'elle a daigné faire **en** vostre enfant, *tres heureux pour elle, et pour vous* » (O.39).

ou encore :

« si vous recevez ce digne livre, envoyez-le par des gens assurés, *et bien empaqueté* » (II, 17).

Le latin, avec ses désinences casuelles, n'aurait pas l'inconvénient que présente ici le français. Il est possible en effet, qu'un tel type de phrase en entraîne facilement un autre comme celui-ci :

« je vous prie en escrire une copie par la main de quelquun de chez vous qui soit bonne et simple, *et la bien empaqueter* » (O.55).

Quoi qu'il en soit, la phrase non travaillée laisse encore paraître, au XVII^e siècle, beaucoup de la lourdeur qu'elle doit au latin. Sans doute, une syntaxe nouvelle achève de se constituer, mais elle reste hésitante et n'utilise qu'imparfaitement les *mots-outils* qu'elle s'est créés. Ou bien elle les emploie maladroitement, ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, elle néglige de s'en servir. Aussi retrouve-t-on chez saint Pierre Fourier un certain ABUS DE LA REPRÉSENTATION, très courant à l'époque et marquant soit une anticipation de l'esprit sur ce qu'on va dire, soit un besoin de revenir sur ce qui a été dit :

« Au même temps arrivèrent en sa chambre deux honorables hommes de Toul... Comme je retouruais de parler au R.P. Guéret, j'en ai rencontré l'un des deux » (I, 275) — « sous les conditions que je viens de dire... lesquelles elle debvra bien entendre et promettre de *les* observer » (O. 40).

Par contre, saint Pierre Fourier, pas plus que ses contemporains, ne conçoit encore comme obligatoire la REPRISE DES DIVERS ÉLÉMENTS GRAMMATICAUX de la phrase. Cette reprise qui, en devenant de plus en plus régulière, va contribuer à donner beaucoup de souplesse au français moderne sera pourtant impérieusement réclamée par Vaugelas. Faute d'un représentant exprimé ou d'une

préposition répétée, la phrase du Père de Mattaincourt reste ainsi embarrassée et lourde :

« En recevant... ces filles vous en enseignerez non une ou deux comme St. Hierosme desiroit de faire, mais une grande multitude qui se retrouve en leurs escholes, *et plus grande encor* qui s'y verra cy apres » (O.1) — « L'heritier se tiendra comme obligé de le croire aussy, *et suivre* ses advs » (O.26) — « par la grace de Dieu vous estes maintenant logées chez vous, en une maison acheptée a vostre contentement *et de tous vos amis*⁸ » (O.35).

L'original de Vught marque pourtant une évolution au point de vue de la clarté. Il nous montre qu'entre 1635 et 1639⁹, saint Pierre Fourier n'ignore plus la nécessité de ces sortes de reprises. A la page 65, il écrit :

« Elles monstrent la promptitude de leur obeissance, non seulement lors que la Mere Superieure, ou autres aians autorité d'icelle, leur notifieront expressement leur volonté, par paroles, par signés, par messages ou autrement, *mais aussi* au son de la cloche, a l'horloge et a tout autre signal ».

Puis sentant que la construction n'est pas nette, il corrige en répétant le verbe :

« *mais aussi la monstrent-elles* au son de la cloche... »

A la page 42, semblable reprise d'un sujet :

« qu'incontinent elles se premunissent et se mettent en deffence de bonne heure *et prient...* »

Ici, saint Pierre Fourier n'achève même pas sa phrase, il barre et reprend :

« *et qu'elles prient* devotement la Bienheureuse Vierge ».

A la page 38, nous le voyons éviter un fâcheux rejet d'adjectif en reprenant par un outil grammatical le nom complément. Cette phrase :

8. Sur ce dernier tour qui persistera jusqu'à la fin du siècle, Vaugelas lui-même n'ose pas se prononcer (cf. *Rem.*, p. 209). Bien que ce dernier conseil d'éviter l'équivoque, Racine écrira encore : « Vous la place d'Hélène *et moi d'Agamemnon* » (*Androm.*, v. 1160, cité par F. BRUNOT dans *La pensée et la langue*, p. 193).

9. Dates entre lesquelles se place la rédaction de cet original. Cf. *La langue de saint P. Fourier*, p. 60.

« La Mere et son conseil... considereront... ses responses sur diverses matieres qu'elles luy proposeront doucement et discretement, *tantost pieuses, tantost indifferentes* »,

est ainsi remaniée :

« La Mère et son Conseil... considereront... ses responses a divers interrogats qu'elles luy proposeront doucement et discretement, *tantost sur des matieres pieuses, tantost sur des indifferentes* ».

Comme on le voit, l'original de Vught nous renseigne admirablement sur le travail du style chez notre auteur. Le souci constant de la forme qu'apporte le Père de Mattaincourt dans cette première rédaction des « Vrayes constitutions » est important à noter. Il prouve à quel point celui-ci est préoccupé de donner à sa phrase toutes les qualités recommandées par Vaugelas.

Parfois, en effet, voulant être clair et précis, saint Pierre Fourier cherche une expression plus exacte. A-t-il jeté sur le papier :

« On luy dira que si son intention estoit aultre, et elle ne le declaroit *avant que permettre l'habit*, elle se mettroit en danger de mentir au Saint Esprit » (O.V., 50).

« Permettre l'habit » est obscur, il le remplace par « *prendre l'habit* », plus en rapport avec le sujet de la proposition où il est inclus.

Il s'efforce d'être plus concis et substitue « *elles repètent* » à « *elles disent derechef*¹⁰ », « *s'efforceront* » à « *prendront peine*¹¹ », « *ailleurs* » à « *les autres lieux*¹² ». Il supprime une redondance en barrant « *qu'il ne leur arrive* », dans :

« Elles se donneront soigneusement de garde *qu'il ne leur arrive* qu'apres avoir renoncé... a tous les biens du monde... elles n'attachent leur cœur... dans des petites choses » (O.V., 66).

Il tâche également d'éviter toute répétition inutile¹³. C'est pourquoi il supprime le deuxième « *fault* » de :

« *fault* que la novice qui doit estre receuë a la profession en ceste *Congregation* soit aagée de dix-sept ans au moins et *fault* qu'elle ait achevé les deux années... de son noviciat » (O.V., 52).

10. O. V., p. 39.

11. O. V., p. 65.

12. O. V., p. 44.

13. Vaugelas recommande en effet d'éviter la répétition du « mot spécieux ». Il est plus large pour les particules. Cf. *Rém.*, p. 415.

Plus loin, ayant écrit :

« tout ce qu'elle leur commandera ou desirera... sont autant... d'ordonnances qui leur viennent du ciel...; elles devront les écouter *comme telles* et les recevoir et accomplir *comme telles* avec un grand respect » (O.V., 63),

il fait habilement disparaître le deuxième « *comme telles* », grâce au remaniement suivant :

« elles doivent les recevoir comme telles *en les écoutant* avec un grand respect ».

Toutefois, saint Pierre Fourier ne traite pas de même façon l'« *ou* disjonctif », dont la nature, au dire de Vaugelas, « est d'estre répétée¹⁴ ». Il écrit :

« Tout aussy tost que l'on verra clairement *ou bien probablement*, *ou* qu'il y a en la postulante quelqu'un des empeschements cy-devant declairez, *ou bien* que pour quelque autre raison particuliere ce n'est pas le bien de la Congregation... qu'elle soit exaucée, il faut... luy faire entendre... que ce n'est pas la volonté de Dieu » (O.V., 39).

« *Ou bien probablement* » a sans doute amené par association d'idées : « *ou bien* que pour quelque autre raison ». Saint Pierre Fourier se hâte de biffer l'adverbe inutile, mettant ainsi plus en relief la disjonction « *ou* qu'il y a... quelqu'un des empeschements..., *ou* que pour... ».

Il s'efforce ainsi de faire disparaître tout ce qui peut alourdir la phrase ou entraver son rythme. Il lui suffit parfois de l'alléger d'une préposition pour qu'elle change complètement d'aspect. Ex. :

« Aussy *pour* des choses legeres et devotes, comme *pour* aller quelquefois au chœur... elles en pourront demander permission »,

devient :

« Aussy *en* des choses legeres et de devotion *comme seroit* d'aller quelquefois au chœur... » (O.V., 65).

Par cette simple modification, la répétition de « *pour* » est non seulement évitée, mais le pénible accouplement de « *aussi pour* » et de « *comme pour* » se trouve éliminé. La phrase prend

14. Cf. *Remarques*, p. 416,

alors un mouvement très souple qu'empêchait ce lourd balancement.

Saint Pierre Fourier n'est, en effet, pas moins attentif à l'équilibre de la phrase qu'au choix des termes. Aussi le voit-on, à la page 50, substituer une proposition relative à un participe passé :

« La Supérieure en informera aussy ses conseilleres; et elles toutes ensemble, si elles jugent que les choses soient suffisamment disposées a cela, en feront leur rapport ample et fidel a la communauté *expressément assemblée* a ce subject, et qui, *après* quelques brèves prières, prendra jour pour donner là dessus ses suffrages. »

Saint Pierre Fourier corrige d'abord : « la communauté *assemblée expres* », mais l'expression ne lui paraissant pas encore satisfaisante, il supprime tout à fait le participe et le remplace par « *qui s'assemblera expres* », plus en harmonie avec « *et qui, après* ». Il détache d'ailleurs ce deuxième relatif par l'adjonction d'un adverbe : « et qui, *lors*, après quelques brèves prières... ».

Un besoin d'allègement et de symétrie encore plus apparent se fait sentir à la page 52 :

« Elles considereront.. la grandeur... de leur vocation..., *lascheront* de faire paroistre a Nostre Seigneur que leur contentement et repos est de faire en toutes choses sa sainte volonté, et *s'estudieront* a le servir en esprit et verité..., elles... »

Saint Pierre Fourier s'arrête et reprend :

« On les instruira a *considerer...*, a *faire paroistre...*, a le servir..., a *s'imaginer* que leurs tentations sont comme des examinateurs qui viennent les juger.... »

Les terminaisons infinitives sont évidemment moins lourdes que cette suite de futurs en *ont*. D'autre part, la répétition de la copule accentue le mouvement de la phrase.

Cependant, malgré tout le soin que saint Pierre Fourier peut apporter à polir son style, il manie une phrase qui n'échappe pas complètement à l'influence de la syntaxe latine. Entre 1600 et 1640, elle n'a pas définitivement acquis le parfait équilibre auquel elle parviendra dans la langue classique. La symétrie de ses membres est loin d'être, dans la pratique, aussi rigoureuse que le souhaiterait Malherbe. On retrouve chez saint Pierre Fourier un certain

nombre de CONSTRUCTIONS QUI SONT LE PROPRE DE L'ÉPOQUE¹⁵. Telles sont :

1° un infinitif accouplé à un nom :

« luy apprendre *a former les mots et la pieté* » (0.1) — « montrez-leur *à se confesser...*, dire le Benedicite et les grâces en la maison, l'obéissance et le respect aux pères et mères » (I,4).

2° un nom coordonné à une proposition complétive :

« nous craignons tant *les dettes et que* peut-être vous ne trouverez plus de bienfaiteurs insignes » (I,113).

3° une proposition complétive suivie d'une proposition infinitive :

« Seroit-ce point bien fait *que vous recourussiez* derechef a vos prieres de quarante heures *et les commencer* desja dès maintenant » (0.50),

4° ou inversement une proposition infinitive suivie d'une proposition complétive :

« le tort que les... Bourgeois feraient aux Villageois... *de vouloir les contraindre* d'attendre jusques à dix heures autant que bon leur semblerait, *et que*, durant ce temps, *ceux de la ville achetassent leurs grains* et remplissent leurs sacs » (I,221).

5° Une même proposition peut aussi servir de complément à deux verbes entrant dans des constructions différentes :

« il y a si long temps que vous scavez comme *je desire et vous ay tant de fois prié* qu'en toutes les lettres que vous m'escrivez vous mettiez un mot du portement de nostre bon Monsieur » (0.28).

On peut encore trouver divers autres assemblages de compléments :

« gardez-vous bien de faire *semblant, ny mention* quelconque qu'il se soit présenté de soy-mesme a cela » (0.29).

Un complément déterminatif unique peut même servir à deux locutions verbales différentes :

« Vous demanderez à Notre Seigneur qu'il lui plaise *inspirer les*

15. Cf. F. BRUNOT, *Histoire de la langue*, t. III, pp. 701 et suiv.

moyens et leur faire à tous la grâce de terminer l'affaire amiablement » (I, 209).

En outre, les MULTIPLES PROPOSITIONS QUI S'ENCHAINENT LOURDEMENT ENTRE ELLES restent d'un usage fréquent dans le style de saint Pierre Fourier :

« Je proposay a une personne *qui* a de l'accès tout plein auprès d'elle, *que* s'il luy plaict vous excuser en cela, *que* tous les jours de sa vie et de celle de Son Altesse on dira en vostre Congregation... une messe a leur intention » (0.24),

ou encore :

« On luy dira *qu'il* est question de scavoir où il a mis tant d'argent *que* les Receveurs de M. de Toul rapportent en leurs comptes *qu'ils* luy ont delivré *et que* ce n'est pas cestui-là *qui* a esté employé en ces meubles, *et que...* » (0.26).

Vaugelas lui-même ne rejette pas tout à fait l'emploi abusif du relatif et de la conjonction à l'intérieur de la phrase. Il condamne seulement deux *qui* de suite se rapportant à un même nom sans être unis par *et*¹⁶, comme dans :

« Le R. P. Terrel et moi, jugeons... que ne devons nous trop hâter à recevoir ce nouveau postulant *qui* a la tête et le visage assez petit et pâle, *qui* est ...de Metz et sans retraite *qui* soit sienne » (II, 242).

Mais le cas ne se présente que très rarement chez saint Pierre Fourier. D'autre part, si Vaugelas constate, très timidement, qu'« il n'y a rien qui gaste tant la beauté du style et des périodes que de mettre plusieurs *et* en tous leurs membres¹⁷ », il ne peut se montrer trop sévère, l'usage persiste. A plus forte raison le langage familier abuse-t-il de cette ligature facile :

« J'avais désigné¹⁸ d'envoyer l'écrit par toutes vos maisons, afin d'en avoir l'avis de toutes nos sœurs professes *et* entendre leurs volontés..., *et* leur préparais à toutes une grande lettre missive pour leur exposer mon intention *et* rendre plus clairs *et* plus amples quelques points qui ne sont pas si bien déclarés là-dedans » (II, 334).

Autrement dit, l'élimination de toutes les copules de reprise

16. Cf. F. BRUNOT, *Histoire de la langue*, t. III, pp. 698-699 et VAUGELAS, p. 49.

17. *Remarques*, p. 400.

18. Résolu.

encombrant la période est encore à faire. Vaugelas aura beau dire : « nous sommes plus exacts en nostre langue, et en nostre style, que les latins ny que toutes les nations dont nous lisons les escrits¹⁹ », on conçoit encore malaisément l'« oraison » sans phrases ou propositions liées entre elles à la manière latine.

Bien que le relatif *qui* soit « incapable de commencer une période, ny d'avoir jamais un point devant luy²⁰ », saint Pierre Fourier l'emploie encore souvent à cette place dans la plupart de ses suppliques et même de ses lettres. Il ne se fait pas plus de scrupule pour commencer une phrase par *lequel* ou par *dont* :

« le charestier ne voulut... prendre son chemin par Sainct Nicolas ...a raison... du peu de temps qui nous restoit de ce jour là. *Dont je fus bien marri*, parce que nos Sœurs de Mirécourt m'avoient donné commission de vous parler... » (0.21).

Il se sert d'ailleurs, après le point, de toutes sortes de locutions conjonctives qui rappellent la prose latine : « *Si bien que* », « *Que si* »,... etc.

Enfin, saint Pierre Fourier use largement de la liberté, recon nue cette fois par Vaugelas, de commencer une période par la conjonction « *et*²¹ » :

« A l'effect de quoy ils supplient Vostre Excellence qu'il luy plaise aggreer le tout et y donner... les permissions... nécessaires. *Et ils continueront* à prier Dieu pour vostre santé et prosperité » (0.38).

En résumé, vue dans ses différents aspects, la phrase non affective, chez saint Pierre Fourier, repose encore, d'une manière générale, et comme toute « phrase Louis XIII », sur l'emploi très étendu du pronom relatif. Ex. :

« le voyage *que* vous demandez de moi, *qui* m'est présentement impossible, *dont* je suis très marri » (IV, 42),

et la *construction conjonctive héritée du moyen-âge*, construction bien connue, telle que :

« ainsy *que* je crois qu'il fera » (0.29) — « ainsy *que* vous scavez qu'il nous en arriva a Sainte Marie au Pont » (0.26).

19. *Remarques*, pp. 86-87.

20. *Remarques*, p. 86.

21. Cf. *Remarques*, p. 400.

Les deux systèmes s'entremêlent et peuvent allonger la phrase à l'infini :

« Cette autre fille... *qui* est avec elle et *qui* a si peu d'esprit *que* vous dites » (IV, 121),

ou encore :

« Si ce garçon-là n'est... plus posé... que ne se montre celui *que* vous dites, *qui* lui a été compagnon et au témoignage duquel vous nous renvoyez, à grande peine le recevront nos Pères » (II, 356). »

En outre, de nombreux membres coordonnés se surajoutent encore à ces deux types principaux de construction. Les séries de synonymes et de qualificatifs si chers à l'époque ne contribuent pas peu non plus à encombrer la phrase de notre auteur. Il est, en effet, dans la mentalité des écrivains du siècle de s'exprimer « comme les Peintres, qui ne se contentent pas souvent d'un coup de pinceau pour faire la ressemblance d'un trait de visage, mais en donnent encore un second... qui fortifie le premier²² ». Cette fâcheuse tournure d'esprit continue à faire vivre dans la prose familière une sorte de PHRASE A TIROIRS. Les « *qui* », les « *que* », les « *et* », semblent s'y appeler les uns les autres et de nouvelles propositions s'y emboîtent indéfiniment. La phrase offre ainsi un véhicule commode à la pensée, qui se déroule sans effort. Il n'est pas nécessaire de troubler profondément sa syntaxe pour qu'elle suive paresseusement l'ordre des représentations mentales. Grâce à ses nombreuses copules, elle permet à l'esprit de passer d'un événement à un autre sans que l'attention se fixe sur aucun sujet. Tel est du moins son aspect dans la langue parlée, lorsqu'aucune émotion ne vient agiter sa surface. Dans sa correspondance quotidienne, saint Pierre Fourier peut donc l'allonger ainsi, de détail en détail, avec les circonstances qu'il relate :

« J'espere qu'en retournant, j'iray veoir nos pauvres Sœurs de Metz qui me demandent y a ja si long temps, et encor celles de Dieuze qui ont quelque affliction que je desire vous estre aussy recommandée, et comme je suis oultrément hardy a vous importuner a toutes sortes de bonnes occasions (et je m'en trouve bien, Dieu merci) je vous supplie que depuis le vingtiesme du mois present jusques au septiesme de Mars prochain... vous faictes quelques prieres et aultres devotions,

22. *Remarques*, p. 494*.

pour et a l'intention de la plus jeune des filles de Madame de Maillane, mariée en France a Monsieur le Comte de Suze, niece a feu Monsieur de Toul et a feue *Madame* d'Aspremont... » (0.29).

Quand la phrase du Père de Mattaincourt est plus solidement pensée, elle rentre avec aisance dans le moule de la CONSTRUCTION LATINE. Sans parler des actes strictement juridiques, au style consacré, la plupart des lettres suppliques adressées par saint Pierre Fourier aux évêques ou aux Grands, présentent plus d'un calque latin du type suivant :

« Que si du temps des Apostres lors qu'il y avoit au monde des ouvriers si fidels... pour vacquer au salut du prochain, il estoit neantmoins requis que des femmes ou filles s'en meslassent aussy, et si les saints ont jugé l'instruction des filles si importante et necessaire que St. Basile mesme en bastissant ses regles ait... permis a ses Religieux d'admettre pour escholieres en leurs cloistres et escholes les filles pour les instruire a part en un lieu separé des garçons que ces Religieux là enseignoient aussy, maintenant lors que la saison de ces temps plus corrompus et dangereux que jamais requerroit que lon cherchast par tout gens de mesme sexe pour entreprendre a cest exercice, si quelques unes se presentent d'elles-mesmes, il semble que l'œupvre et merite sera grand de les seconder... en leur entreprise » (0.1).

Même dans les lettres de ton plus familier, c'est dans ce cadre tout fait que la phrase s'organise. Elle retrouve alors une charpente de ligatures plus résistantes et les propositions s'ensерrent les unes les autres avec plus de rigueur logique, produisant parfois des coupes assez nettes qui lui donnent de l'équilibre :

« Je crois fermément que l'intention de la Mère Angelique est tresbonne, et que comme elle a entendu que M. de Sitie apres ses visites de *vostre* monastere et de celui de nos *Sœurs* d'Espinal a heu dict que ces deux maisons estoient bien pauvres et bien chargées du grand nombre de personnes qui sont en l'une et en l'autre, elle desire pour le soulagement de toutes deux que lon en tire de temps en temps quelques-unes faict-a-faict que lon commencera des nouveaux monasteres, suivant ce que je luy en ay remonstré, esmeu a ce faire par compassion que je prends de vous toutes en vos petites necessitez ou mesaises, et par les prières que je pense en avoir reccu de chez vous, et dudict Espinal » (0.42).

Plus la contrainte sociale oblige saint Pierre Fourier à ordonner ses pensées et à les exposer clairement, plus ce mouvement de la phrase s'accroît et plus elle est vigoureusement construite.

Mais loin de rester rivée à la syntaxe latine, elle s'en dégage, au contraire, à mesure qu'elle se perfectionne. Sans abandonner tous ses termes de liaison, elle détend cependant le lien qui unissait les propositions entre elles et ne contraint plus l'esprit du lecteur à faire l'effort continu de synthèse auquel l'obligeait le calque latin. En donnant plus d'indépendance à ses différents membres, elle leur communique en même temps un rythme moins dur. En voici une qui marque déjà un progrès sur l'exemple précédent. Nous la prenons dans une lettre à Madame de Couvonge, « Dame d'Eglise²³ » :

« Jé me tiendray a Mataincourt quelque temps apres Pasques, durant lequel, et desja d'icy a là, je procureray que des bonnes ames prient *Nostre* Seigneur que vous, et Madame de Bagron, et a *vostre* exemple toutes les Reverendes Dames de *vostre* Eglise, pour monstrier que vous estes des gens de Dieu, (suivant la marque qu'il nous en donne en l'Evangile du jourd'huy,) vous escoutiez devotement, et avec effect, sa divine parole, laquelle il vous presche exterieurement par la docte et diserte bouche de ce saint Pere de sa devote Compagnie, et interieurement au dedans de vos ames par soy-mesme, ou par son bon Ange, et qu'en chantant en vos Matines de Vendredy prochain le psalme 84*, vous prononciez de cœur et d'affection, et veritablement le verset 8° Audiam..., etc. » (0.8).

Les virgules correspondent exactement ici aux arrêts du sens. Elles marquent les « reposoirs²⁴ », dont parle Vaugelas. Les propositions se mettent avec plus d'aisance au rythme de la pensée. Il n'y a plus entre elles de ces enchaînements, logiques sans doute, mais rigides et peu harmonieux, dont la phrase précédente nous offrait encore un exemple par le dur assemblage d'une causale enclavée dans une complétive : « que comme elle a entendu que... ». On entrevoit que la phrase du dix-septième siècle s'organise. Dans les écrits les plus soignés de saint Pierre Fourier, elle transforme déjà l'ancien cadre latin pour se l'assimiler. On pressent qu'une période plus purement française en sortira trente ans plus tard avec Bossuet.

Dans la catégorie de lettres dont nous voulons parler, la phrase de saint Pierre Fourier peut, ainsi que nous l'avons montré, aller jusqu'à prendre l'allure d'une véritable PÉRIODE ORA-

23. Il s'agit d'une Dame chanoinesse de Remiremont.

24. Cf. *Remarques*, p. 592.

TOIRE. Dans ce cas, elle tend à rejeter les lourdes charnières qui l'embarrassent. Elle libère un certain nombre de ses propositions subordonnées, groupe ses séries de synonymes ou de termes semblables avec plus d'ordre et de cadence et rapproche, quand elle peut, ses divers compléments par de vigoureuses asyndètes :

« Or Monseigneur, rien de semblable ne se lit dans l'histoire d'aucun prince. Votre Altesse Sérénissime a fait tout ceci sans exemple, et elle sera désormais l'exemple, le modèle et le miroir aux plus grands princes qui seront disposés et contents de monter à ce haut degré de perfection et sainteté princière, de prendre pitié de leurs pauvres serviteurs et sujets, de leur donner, de leur écrire, et de s'offrir à vendre des meubles de leur Cour si la nécessité presse d'en venir à ces termes » (VI, 549).

Une phrase indépendante qui, dans le style ordinaire, ne manquerait pas d'être rattachée à la suivante dont elle complète le sens, un triptique de synonymes qui souligne et développe le mot « exemple », cinq infinitives reliées seulement à la dernière par « et », voilà, en effet, ce que nous offre ce passage d'une lettre de remerciement au duc Charles IV.

Cet autre exemple de style périodique sur lequel nous finissons, n'est pas moins instructif. Il est en tous points semblable aux beaux textes que nous avons étudiés au chapitre précédent :

« Entrez bénite de Dieu, vous dis-je de la part et au nom des Religieuses et filles de la congrégation de la B. V. Marie... Entrez-y donc, Madame; sitôt qu'il vous plaira, vous y serez la très-bien venue...; dès la première et seule fois que je vous vis..., considérant lors votre esprit, votre âge, votre qualité..., je commençai à douter si vous étiez point celle que j'attends et désire pour cette congrégation dès si longtemps, et sentis tout sur le champ, naître dans mon âme, je ne sais quelle affection, qui me fit ressouvenir de celle si grande et si sincère que saint Bernard témoigne... avoir été écrite en son cœur par le doigt de Dieu envers Ermengarde, pauvre et simple religieuse qui, pour se rendre telle, avait quitté le titre de Madame et de Comtesse de Bretagne, son père, son fils, sa patrie. Je vous affectionnai sur votre dessein qui symbolisait²⁵ avec celui-ci; je vous souhaitai des nôtres; je vous y espérai; vous fûtes ja dès lors reçue par désirs et souhaits en tant qu'il se pouvait... » (I, 264).

On peut dire désormais que saint Pierre Fourier s'est rendu

25. Qui s'accordait avec.

maître de la longue phrase aux membres multiples. Il jongle avec les propositions, les allonge ou les raccourcit à son gré, les dispose habilement en séries croissantes ou décroissantes, ou leur enlève toute symétrie, selon le mouvement qu'il veut communiquer à la phrase. Tantôt il rejette de celle-ci toutes les ligatures et en juxtapose les membres pour lui donner plus de vigueur, tantôt, au contraire, il les y maintient sans s'y asservir pour la laisser s'étaler avec ampleur. Il règle ainsi avec la plus grande liberté le débit de la période, tour à tour la contraignant ou la laissant prendre largement son élan. La phrase est alors conçue dans toute sa perfection écrite et le rythme qui la guide est devenu un art. Mais avec la période, nous touchons au procédé littéraire. Il ne nous appartient pas d'aller plus loin. Ce procédé rejoint, comme nous le verrons, celui de la phrase animée par le sentiment où il trouve sa source.

Tel est l'aspect général de la phrase chez saint Pierre Fourier. Banalement et inorganisée dans le langage familier, elle suit mécaniquement les contours de la pensée ou rentre sans peine dans le cadre latin dont elle est issue dès qu'intervient un travail de réflexion. Elle se discipline ainsi sous l'influence de la raison et se range sous une norme de correction nouvelle dans la langue écrite où, sans parvenir à se dégager totalement de la phrase latine, elle la domine et déjà la transforme. Nous verrons, au chapitre suivant, comment la poussée expressive viendra bouleverser et, en apparence, désorganiser, pour l'enrichir, cette phrase linéaire.

CHAPITRE II

LA PHRASE ANIMÉE PAR LE SENTIMENT

RÔLE DU TERME DANS LA PHRASE — STYLE DESCRIPTIF ET STYLE EXCLAMATIF

I. L'EXPRESSIVITÉ JOUE SUR UN TERME DE LA PHRASE.

A) La mise en relief du terme trouble le cours normal de la phrase : *valeur prédicative du terme dans les constructions affectives*.

B) L'insistance sur le terme modifie le rythme normal de la phrase : *les procédés de répétition*.

II. L'EXPRESSIVITÉ MODIFIE L'ENSEMBLE DE LA PHRASE.

A) Action synthétique. Simplification expressive : *le style coupé*. Condensation expressive. Conséquences de la condensation expressive : trait final et procédé naturel de description. *Le style descriptif*.

B) Désorganisation de la phrase par le sentiment. Conséquences de la dislocation expressive : constructions affectives qui finissent par entrer dans la syntaxe régulière et ponctuation affective de la phrase. *Le style exclamatif*.

III. EFFETS DIVERS DU LANGAGE AFFECTIF. — L'emploi subjectif des temps. Le style direct et ses formes intermédiaires : *le style indirect expressif*.

Complexité de la phrase affective chez saint P. Fourier.

« Le langage a-t-on dit, est une réaction... de l'organisme et de la sensibilité autant que de l'esprit et de l'entendement¹ ». Cette définition donne la note dominante du style des lettres « vosgiennes ». La langue parlée dont saint Pierre Fourier use généralement dans ces textes y traduit une pensée plus subjective et plus concrète que nulle part ailleurs, et la phrase, dégagée de la contrainte sociale, s'y plie librement à toutes les fluctuations de la vie émotive. L'étude de cette phrase affective a donc l'avantage appréciable de nous mettre directement en contact avec l'intéressante personnalité de saint Pierre Fourier. Mais, en même temps,

1. J. MAROUZEAU, *Traité de stylistique appliquée au latin*, introduction, p. XIII.

un style aussi spontané que le sien offre un terrain merveilleusement propre à déceler l'action du sentiment sur les moyens d'expression, et c'est ce à quoi nous nous attacherons dans ce chapitre.

Le langage, en effet, plonge ses racines au plus profond de la psychologie humaine. Aussi, quand Claudel déclare : « La voix a ses lois, l'âme a ses exigences, qui ne sont pas celles de la logique » et : « ce qu'on appelle une faute de français, est le plus souvent le mouvement instinctif du langage qui cherche un chemin de traverse pour éviter le détour, l'obstacle ou la cacophonie que les pédants opposent à sa marche² », il ne fait qu'exprimer, de son point de vue d'artiste, la conclusion que M. Bally tire de ses recherches scientifiques. Pour celui-ci, la phrase parlée doit être la base de la syntaxe », et c'est l'expression « jaillissant de la vie réelle » qui seule peut nous faire connaître « les ressorts cachés de l'expression littéraire³ ». Nous pouvons donc espérer que le parler familier du Père de Mattaincourt nous permettra de découvrir quelques-uns de ces éléments dont la langue littéraire peut habilement tirer parti.

Mais, tout d'abord, une distinction s'impose. Quand nous parlons de style spontané, nous n'entendons traiter que de la phrase expressive. Nous laissons délibérément de côté ce que nous appellerions volontiers la phrase « informelle ». Bien qu'également très spontanée, celle-ci ne reçoit aucune impulsion émotive. La pensée s'y exprime à bâtons rompus et laisse plutôt la construction inorganisée qu'elle ne la désorganise⁴.

Nous étudierons donc la phrase telle qu'elle répond au mécanisme de l'expressivité, soit que le sentiment y exerce son action sur certains termes seulement et en modifie relativement peu la structure, soit qu'il en désorganise la syntaxe et arrive même à

2. *Positions et propositions*, t. I, p. 83.

3. *Le langage et la vie*, p. 106. Cf. également *Stylistique et linguistique générale*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1912, p. 117. Dans ce même article, M. BALLY dit encore : « La langue littéraire se contente de transposer à son usage les thèmes qu'elle trouve dans le langage de tout le monde et de les faire servir à ses fins qui sont esthétiques et individuelles... La tâche de la stylistique interne est précisément... de mettre à nu les germes de l'expression littéraire, de montrer que les ressorts qui la mettent en mouvement se trouvent cachés dans les formes les plus banales du langage » (p. 97).

4. Cette phrase est à la source des anacoluthes, des équivoques et des redondances que nous avons signalées au chapitre précédent.

en bouleverser tout à fait l'agencement. Le terme, toutefois, ne retiendra notre attention qu'en tant qu'il y occupe une place.

I. — L'EXPRESSIVITÉ JOUE SUR UN TERME DE LA PHRASE

Il peut arriver que l'expressivité s'attaquant à un seul terme de la phrase vienne soit à troubler le cours régulier de celle-ci, soit à modifier plus ou moins son rythme. C'est généralement ce qui se produit quand saint Pierre Fourier souligne un mot auquel il veut donner une importance particulière. Ou bien il le met en relief jusqu'à le détacher complètement de la phrase pour lui faire acquérir une valeur indépendante, ou bien il insiste sur ce mot par des procédés de répétition.

A) LA MISE EN RELIEF DU TERME TROUBLE LE COURS NORMAL DE LA PHRASE.

Saint Pierre Fourier connaît maintes façons de mettre un terme en lumière. Il lui suffit parfois d'une simple copule qui soulève la phrase et rompt son uniformité. Cette sorte de reprise caractéristique donne au mot son maximum de sens. Exemple :

« On ne saurait seulement demander avis et moins encore présenter des suppliques... qu'il ne faille toujours que la pièce marche la première, *et grosse pièce*, autrement rien » (III, 63).

ou encore :

« Si vous m'en croiez prenez du loisir, *et suffisant*, pour y penser et pour répondre » (O.43).

Que le nom soit répété ou qu'il ne le soit qu'implicitement, l'effet de relief est le même. L'adjectif n'a ici qu'un rôle intensif. Il n'est pas tant employé pour lui-même que pour souligner le nom auquel il se rapporte. Ce sont les mots « pièce » et « loisir » que saint Pierre Fourier tient à faire ressortir. Il se produit ainsi une sorte de déplacement du terme de caractérisation au profit du nom,

puisque ce rejet implique nécessairement la reprise du nom : « *et une pièce qui soit une grosse pièce* », « *et du loisir qui soit suffisant* ».

La place qu'occupe le mot dans la phrase est, en effet, à elle seule, un moyen d'expression du sentiment. EN S'ISOLANT DU RESTE DE L'ÉNONCÉ, LE MOT PREND UNE VALEUR QUI PEUT ÊTRE PLUS OU MOINS FORTEMENT PRÉDICATIVE⁵. Quelquefois, même, il équivaut à toute une proposition, comme dans le tour bien connu : « La pièce de drap... contient 38 aulnes et coûte 88 francs *blanche*⁶ » (II, 336). « Blanche » doit s'interpréter « quand elle est blanche ».

Dans ce cas, c'est le qualificatif qui acquiert sa pleine force d'expression. Témoin cet exemple :

« La maladie contagieuse espouvante et menace la plupart de vos monasteres...; plusieurs ont quitté leur closture pour un temps, et se sont retirez en divers aultres lieux. Les aultres ont tenu bon, *constants, hardis, entierement appuyez* sur la Providence de celui qui les avoit fondé » (O.46).

Cette valeur prédicative du terme est particulièrement sensible quand celui-ci est un adverbe ou un complément circonstanciel :

« deux [postulants] se sont présentés..., un jeune garçon... qui avait doucement commencé sa Théologie après avoir ouï sa Philosophie à Besançon, *paisiblement*, ce crois-je, et tout ainsi comme il faut pour la recommencer » (III, 403).

ou encore :

« Tantôt la Mère a la fièvre la moitié du temps, tantôt Sœur Philippe, assez doucement et *sans drogues*, ...mais quasi continuellement » (VI, 217).

Ainsi détaché, le terme n'est pas loin d'acquérir la valeur d'une proposition nominale. « Sans drogues » suppose, en effet, un verbe comme « elle se soigne ». On ne peut dire « elle a la fièvre sans drogues ». Quant à l'adverbe « paisiblement », il ne

5. Cet isolement du terme est, dit F. BRUNOT, « un besoin du langage affectif plus que du langage logique » (*La pensée et la langue*, « Modifications à l'ordre des mots », p. 542). Nous renvoyons au chapitre tout entier. Cf. également, Livre XVI, ch. IX, « Mise en lumière de la caractérisation », p. 674.

6. Avant d'avoir été teinte.

peut reprendre sa place normale auprès du verbe « ouïr » sans que « ce crois-je » ne doive obligatoirement disparaître.

De toute façon, la valeur expressive attribuée au mot produit une sorte de déséquilibre dans le débit normal de la phrase.

Ce déséquilibre est marqué de façon plus apparente encore, quand au lieu d'une copule, toute une proposition vient à souligner le terme, soit pour intensifier sa valeur :

« Les esprits qui ont été une fois troublés sont bien dangereux et doit-on faire grande, *je dis grande difficulté* de les recevoir en Religion. Vous m'entendez bien. » (II, 122),

soit pour la préciser :

« Quel repos, quelle consolation, saurait trouver un pauvre homme d'Eglise (*je dis pauvre, touchant le temporel*) en un lieu maintenant si stérile et si désert » (VI, 309).

Le terme peut enfin être mis en lumière par une construction ou un procédé affectifs :

« pourriez-vous jamais me conseiller, *curé que je suis*, d'abandonner mon peuple » (IV, 305),

ou :

« Je ne sais encore si nous ferons poursuite ou non, mais si vous voulez que l'on n'en fasse point, envoyez en toute diligence Jean de Velotte... Entendez-vous bien? *C'est* si vous ne voulez pas que l'on fasse poursuite, *qu'il* faut me l'envoyer dire » (I, 263).

B) L'INSISTANCE SUR LE TERME MODIFIE LE RYTHME NORMAL DE LA PHRASE.

Le langage expressif fait un appel plus direct aux sens. Il n'est donc pas étonnant qu'il exploite, en quelque sorte, les impressions auditives et notamment lorsqu'il s'agit de marquer une insistance quelconque sur un terme. Nous allons voir, à cet égard, que saint Pierre Fourier fait un très large emploi de PROCÉDÉS DE RÉPÉTITION qui martèlent la phrase ou, au contraire, la rythment avec élégance.

« Les signes de la langue, dit M. Bally, étant arbitraires dans leur forme — leur *signifiant* — et dans leur valeur — leur

signifié —, les associations s'attachent soit au signifiant de manière à en faire jaillir une *impression sensorielle*, soit au signifié, de manière à transformer le concept en *représentation imaginative*⁷. » Les associations qui s'attachent au « signifiant » nous ramènent donc aux multiples combinaisons du son dont l'affectivité s'empare pour atteindre les sens. Innombrables dans la poésie, elles sont moins variées dans la prose, où il est plus souvent question d'impressionner fortement l'esprit de l'interlocuteur que de produire un effet d'esthétique. Chez saint Pierre Fourier, elles consistent surtout en des répétitions de syllabes ou de mots. Si simples que soient ces divers procédés, il les manie avec la plus grande habileté.

Parfois, en effet, la répétition ne porte que sur une syllabe :

« Je me tiendroie *ingrat, infidel, et indigne* de plus vivre, si en toutes les messes que je dis... je ne faisoie particuliere mention de toutes les filles... de *vostre Congregation* » (O.28).

L'allitération peut d'ailleurs être soulignée par un synonyme sémantique du préfixe répété, ce qui produit un double phénomène d'association :

« Si... je suis cause que la plaie se *renouvelle* et que le feu se *ralume de nouveau* » (I, 262).

Mais le plus souvent, saint Pierre Fourier répète le terme tout entier. Quand LA RÉPÉTITION EST IMMÉDIATE, elle donne au mot une certaine force émotive :

« Ce n'est *rien, rien, rien* pour tout de l'affaire des religieux, ni de pas une autre de celles qui nous pourraient toucher, en comparaison de cette seule ici » (III, 145).

La répétition suppose, bien entendu, des intonations variées, adaptées aux circonstances, et que l'écriture ne rend qu'imparfaitement, car saint Pierre Fourier va souvent jusqu'à répéter le mot sept fois, huit fois, dix fois et plus, soit qu'il supplie avec affection :

« Priez *bien, bien, bien, bien, bien, bien, bien, bien*, pour les pauvres habitants de Mattaincourt » (I, 241),

7. *Le langage et la vie*, p. 125. Pour tout ceci nous renvoyons au *Traité de stylistique appliquée au latin*, de J. MAROUZEAU, 1^{re} partie, « Les sons ».

geste, il s'arrête à l'impression visuelle. C'est une preuve de plus que tout ce qui est expressif est essentiellement affectif.

En position finale, la répétition prend une vigueur particulière. Plus, en outre, elle devient sobre, plus sa force de concision s'accroît, témoin cet exemple :

« On n'a *plus* d'argent, *plus, plus, plus.* » (III, 10),

ou bien :

« Les nouvelles de Rome, toujours pires, *toujours pires!* » (III, 146).

Cette répétition finale peut aller jusqu'à traduire une émotion intense, comme dans ce court billet :

« Messieurs et Révérends Pères,

« Depuis lundi dernier, Monseigneur de Saint-Mihiel s'est toujours abaissé, si bien que l'on n'en espère plus rien, *plus rien, plus rien, mon Dieu!* A Nancy, ce 12 de novembre 1626. » (II, 399).

Mais là encore, nous touchons au domaine très délicat de l'INTONATION.

La répétition immédiate du terme peut, d'autre part, être mise en relief par des moyens assez analogues à ceux dont nous avons parlé plus haut. Ou bien une copule détache le mot sur lequel saint Pierre Fourier insiste :

« ne reste que de s'acquitter *et tôt, tôt, tôt...* à contenter leurs créditeurs » (I, 213),

« Je dirai la messe que vous demandez, mais ce sera après que j'aurai servi au saint Autel des personnes qui en ont million, *et million, et million, et million...* de fois plus affaire que vous » (V, 275).

Ou bien le mot simple est repris par son composé :

« le défendeur... *brouille et rebrouille* sur ces fins déclinatoires... et tourmente son acteur (VI, 237)

La répétition peut même annoncer une rupture de syntaxe dans la phrase en provoquant une inversion du terme déterminant :

« Vous me déférez trop, trop, trop, trop, trop, *million de fois* » (II, 186)

Quelquefois aussi, elle laisse en suspens le terme déterminé.

Le mot répété arrive alors à prendre une valeur exclamative tout à fait synthétique :

« O maintenant le beau monastère que celui d'Epinal! *O le beau! le beau!* C'est un vrai paradis » (IV, 225).

D'une manière générale, quand la répétition est immédiate, elle se met surtout au service de l'impression. Aussi, en dehors des cas où elle exprime une émotion profonde, devient-elle surtout pour saint Pierre Fourier un *moyen de cadencer la phrase de façon comique ou pittoresque*, comme dans l'exemple suivant :

« [J'entendis] je ne sais quoi dans mon esprit, (peut-être [était-ce] un bon ange) qui me [répétait] coup sur coup, *et dru, dru, dru, comment! comment! comment!* contre celles de Bar! ingrat que tu es, *ingrat!, ingrat! ingrat! ingrat! ingrat!*... Tous ces mots... remplis de ce reproche étaient autant de grands coups de marteau que cet ange de Dieu ruait sur ma pauvre colère pour lui rompre la tête.. » (VI, 23).

Pareil procédé donne bien au lecteur l'impression d'une volée de coups de bâton vigoureusement assénés sur la tête de quelqu'un.

Quand, au contraire, LA RÉPÉTITION N'EST PAS IMMÉDIATE, elle se met davantage au service de l'idée ou de la pensée¹⁰. Le jeu des associations implicites portant à la fois sur la forme et sur la valeur du mot, elle suppose une intention beaucoup plus consciente de l'écrivain. Elle fournit alors à saint Pierre Fourier des moyens d'expression plus recherchés, soit qu'elle lui serve à amplifier une idée :

« le mérite qui vous reviendra d'aider à loger des *pauvres*, et des *pauvres* volontaires, et *pauvres* de *Nostre Seigneur* » (0.1),

à produire un effet de vague :

« Votre Révérence *fait mention* de *certaines* lettres d'avril *faisant mention* d'un *certain* avis de deux de nos Pères, touchant *certaine* forme d'érection... » (III, 591),

ou à marquer une gradation :

« votre appétit insatiable... qui croît de *jour en jour*, d'*heure en heure*, de *moment en moment* » (IV, 162)

10. Cf. *Le langage et la vie*, pp. 132 et suiv. Voyez également J. MAROUZEAU, *Traité de stylistique appliquée au latin*, IV^e partie, ch. II : « Rencontres et répétitions », pp. 241 et suiv.

Dès qu'une recherche de symétrie ou de dissymétrie moins mécanique apparaît, la répétition rythme la phrase de façon élégante :

« si luy ay-je respondu qu'une *telle Mere*, et *Mere* d'une *telle* fille, n'a nullement besoin des avances d'autrui pour une solennité *telle* que celle-là (O.39),

ou mieux encore :

« Vos lettres... ont derechef tiré *des larmes* de mes yeux et du fond de mon cœur; *des larmes*, dis-je, non de regret ou de tristesse..., mais *des larmes* de joie, de contentement, de consolation » (IV, 134).

Plus, en effet, la répétition s'organise par un acte intellectuel, plus elle dénote une intention esthétique. Elle est le principe même de l'ANAPHORE et sert d'appui à l'ANTITHÈSE :

« Et puis, en fuyant les *dangers*, on se met en *danger*; *danger* de fuir le *danger* et *danger* de l'attendre, *danger* de faim, *danger* de mauvaises rencontres, *danger* de n'être pas reçues... Semble que l'on ne peut autre chose pour elles que faire l'échange d'un *danger* à un autre *danger* » (V, 498).

Elle devient enfin le support très délicat du TERME MULTIPLE¹¹ et va, chez saint Pierre Fourier, jusqu'à constituer un procédé littéraire extrêmement riche, comme dans ce joli passage :

« s'il y a quelques petites *plaintelettes* ou sujet de *plaintelettes* alentour de votre chez vous..., elles sont si menues et si délicates qu'à peine les aperçoit-on. Je les vois dès ici, comme des petits atomes ou grains de poussière qui voltigent dans une chambre parmi les rayons du soleil...

« Ces petites *sottelettes* de *plaintelettes* et d'afflictionnettes n'osant seulement vous regarder fermement au visage, se vont tapir sur une vieille grange voisine, se prennent à des pierres, à du bois, à un cheval, à un carrosse qu'elles écrasent...; elles s'en vont, comme avec un demi-dépît, s'asseoir *sur* du blé, *sur* de l'avoine, *sur* des terres, *sur* des cens, *sur* des dettes actives pour empêcher les *moitriers*, les *banqueroutiers*, les mauvais ménagers de vous payer ce qui vous est justement... dû » (V, 132).

La répétition de deux particules insignifiantes telles que « à »

11. « Il arrive aussi, dit M. MAROUZEAU, que le mot répété soit en lui-même insignifiant et prenne, du fait de la répétition, une valeur qu'il appartient au lecteur de déceler » (*Traité de stylistique appliquée au latin*, p. 251). Sur le terme multiple, cf. également *La pensée et la langue*, pp. 11 et 12.

et « *sur* » souligne et accentue le battement produit dans la phrase par la double série de compléments de même nature. Cet ensemble donne une impression de sautaillement et de légèreté, déjà préparée par les diminutifs en « *ette* ». L'effet rythmique se prolonge encore grâce à l'accumulation des mots en « *iers* » et en « *ers* ». Le tout rend admirablement ce que veut suggérer saint Pierre Fourier en nous dépeignant ces menues « *plaintelettes* » dansant dans un rayon de soleil. La répétition n'a plus ici cet aspect mécanique qu'elle avait dans l'exemple cité plus haut¹². Moins apparente et plus variée d'abord, elle va ensuite jusqu'à échapper à l'analyse. Elle devient ainsi délicatement suggestive et joue dans la phrase un rôle éminemment esthétique.

II. — L'EXPRESSIVITÉ MODIFIE L'ENSEMBLE DE LA PHRASE

L'affectivité attaque l'ensemble de la phrase de deux manières. Ou bien le sentiment exerce sur elle une action synthétique qui, opérant une sorte de condensation expressive, peut aller de la simple concision jusqu'à l'exclamation pure; ou bien il tend à briser tous ses ressorts, bouleverse l'ordre de ses termes et disloque ses membres pour aboutir également au langage exclamatif, dernier degré de l'expressivité. C'est du moins ce que nous révèle la phrase de saint Pierre Fourier¹³.

A) ACTION SYNTHÉTIQUE

SIMPLIFICATION EXPRESSIVE.

Quant au style qui nous intéresse, nous appellerons « simplification expressive » la première étape de cette réduction synthétique.

12. « [J'entendis] je ne sais quoi dans mon esprit... », p. 80.

13. « Plus l'expression est affective, remarque M. BALLY, plus elle tend vers une forme ou synthétique ou disloquée » (*Le langage et la vie*, p. 101).

Le sentiment, dans ses premières manifestations, débarrasse d'abord la phrase de tout ce qui entrave une prompte expression de la pensée. Il ne veut que des mots à sens plein, rien d'encombrant ou d'inutile. C'est le propre de l'énumération rapide :

« Tout ce que j'ai su résoudre cette nuit est de demeurer à Nancy demain et après, parler tantôt à notre conseil, lui montrer derechef la requête, écouter ce qu'il me dira et suivre son avis » (I, 262).

La phrase tend ainsi à se couper en membres brefs et précis.

Vient ensuite l'ÉLIMINATION DES MOTS-OUTILS. On a vu, en effet, que la non-expression des articles peut n'être pas toujours chez saint Pierre Fourier le fait de la syntaxe usuelle¹⁴. Son style en devient plus nerveux et plus énergique :

« Vous ne pouvez point recevoir de novices... si premierement *votre Communauté* n'est erigée en Monastere... Et si jamais vous avez *maison, rentes et lettres d'erection*, ne recevez point de filles qui aient esté renvoïées de quelque autre monastere » (O.30).

Puis c'est le tour du verbe qui n'est pas repris là où le sens de la phrase peut non seulement se passer de lui, mais même se trouver renforcé par son absence :

« Vos pensionnaires s'en vont, vous pleurez un peu, il n'en revient point d'autres, vous pleurez encore un peu, il ne se présente point de novices, *encore un peu* » (I, 312).

Souvent, aussi, LE VERBE COPULE DISPARAÎT :

« Le R. P. Lemulier est à Saint-Pierremont où l'on se porte bien. Le R. P. Philippe toujours malade à Domèvre et le R. P. Dombrot presque accablé de ses infirmités ordinaires. Bertrand, novice au diu lieu, tourmenté d'une fièvre. M. le Coadjuteur, gaillard et tout joyeux, passe son temps... à se récréer et prendre du bon air » (III, 558).

De ces premières réductions, saint Pierre Fourier tire déjà un important procédé descriptif :

« Or sus, de ces pauvres sœurs qui n'attendent que des maladies, deux sont journellement auprès de leurs pensionnaires, nonobstant qu'elles ne sont que cinq, six ou sept; deux auprès des écolières externes qui commencent à venir et se multiplier un peu, par la grâce de Dieu; une à la cuisine, pour les marmites et les plats de 24 ou 25 personnes

14. Voyez plus haut, pp. 55 et 56, les corrections de l'original de Vught.

d'ordinaire; une à la lingerie, pour le service de tous ces gens-là...; une à l'infirmerie, je dis une saine pour en servir des autres, quelquefois cinq ou six tout d'un coup; une à la porte, qui ne fait que monter et descendre un bien haut escalier... » (VI, 298).

La longueur de la phrase se trouve ainsi allégée par des coupes bien marquées, auxquelles correspond chaque fois un nouveau tableau de la description générale. Le verbe « être » est non seulement exprimé une fois pour toutes, sans qu'il soit besoin de le répéter devant chacun des termes de l'énumération, mais les différents membres de la phrase sont eux-mêmes d'une concision qui donne de la vigueur aux images évoquées. Certains, comme : « *pour les marmites et les plats de 24 ou 25 personnes...* », ou : « *pour le service de tous ces gens-là* » se passent avantageusement de verbes explicatifs tels que « *pour s'occuper des marmites...* » ou « *pour faire le service...* ». Remarquons enfin la forte apposition : « *quelquefois cinq ou six tout d'un coup* » qui reprend **non** seulement l'idée de « *servir* », mais qui, par son complément « *tout d'un coup* », implique plus ou moins l'idée de « *se présenter* ».

Tout naturellement la simplification expressive entraîne la rupture de coordination, ou, pour mieux dire, la COORDINATION IMPLICITE¹⁵.

Celle-ci équivaut à un renforcement, soit que les signes de liaison disparaissent entre les termes :

« On n'ose sortir des villes, *les chemins, les bois, les champs*, sont pleins de *voleries, d'assassinats, de meurtres* partout » (VI, 391),

soit que les propositions se juxtaposent sans lien conjonctionnel :

« Otez toute rigueur de vos paroles et déportements, *modérez vos passions, traitez ces pauvres filles en toute charité.* » (I, 199),

ou bien :

15. La rupture est, en effet, plus apparente que réelle, il s'agit plutôt, si l'on peut dire, d'une élimination des copules de liaison. Celle-ci opérant sur l'agencement des membres de la phrase, marque une action plus synthétique que l'élimination d'un simple article ou d'une préposition. Voyez à ce sujet le passage sur la « parataxe », *Traité de stylistique appliquée au latin*, pp. 215 et suiv. Cf. également A. SÉCHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*, pp. 173 et suiv.

« *Je vous entendis en mon imagination faire tous ces discours, je vous crus* » (I, 281).

Elle permet de rendre dans toute sa rapidité une succession de gestes ou d'attitudes :

« *Il vient, il va, il marchande, il commence, il cesse, il coupe, il recoupe, il se présente, il se recule, comme vous diriez... un généreux coursier d'Espagne... qui va sauter au-delà d'un large... fossé* » (V, 19).

L'usage du point ou de la virgule est secondaire. Ce qui importe, c'est que malgré l'absence de copules un lien subsiste dans la pensée. Les actions exprimées ont, pour le moins, entre elles un rapport de convenance ou de succession. Or c'est ce rapport que saint Pierre Fourier laisse à son lecteur le soin d'établir, d'où le renforcement.

Celui-ci prend une force particulière quand la conjonction apparemment éliminée aurait un sens adversatif :

« *faites... tout ce que vous voudrez..., je ne vous enverrai pas ce petit mot de bonne espérance* » (IV, 123).

La coordination implicite voile, dans ce cas, un rapport d'opposition, que saint Pierre Fourier ne manque pas d'exploiter au besoin :

« *Je ne puis assez admirer la patience... de Madame de la Nouë en mon endroit... Elle m'écrit, je ne lui réponds point. Elle me donne, elle prie pour mes paroissiens, elle conseille, elle instruit, elle favorise, elle aide en je ne sais combien de manières tous ceux des nôtres qui voyagent en ces quartiers de Rheims; je ne lui écris pas un seul mot de remerciement. Il me semble que j'ai entrepris d'en laisser le payement tout entier à Notre Seigneur* » (I, 354).

Pareille juxtaposition peut aller jusqu'à la SUBORDINATION IMPLICITE. Tout dépend du lien qui existe entre les propositions. Une phrase comme :

« *Ce n'est pas la saison de demander... des sauvegardes ou des exemptions, on n'en accorde point* » (VI, 373),

suppose un « *puisque* ». La suivante appelle de même un « *car* » ou un « *parce que* » :

« *je ne vous enverrai pas ce petit mot de bonne espérance que la*

pauvre Sœur Marie... attend... *Je ne saurais travailler en ces affaires-là* » (IV, 123).

On pourrait en dire autant de :

« Ils se passeront bien pour quelque temps d'entendre la messe et de se confesser. *Ce sont des innocents* » (IV, 106).

Toutefois, dans cet exemple :

« C'est pitié de nos pauvres Pères. *Il y a tantôt un mois qu'ils n'avaient que dix pistoles* » (III, 63),

le lien est plus lâche. La richesse de la subordination implicite est, en effet, de laisser dans le domaine de l'intuition toute une gamme de rapports délicats que les signes matériels du langage ne rendraient qu'imparfaitement. Si l'on peut définir, en gros, des rapports de causalité ou de conséquence, ils supposent néanmoins certaines nuances que nos conjonctions ne suffisent pas toujours à traduire exactement. Aussi, quand de tels rapports unissent deux faits successifs ou concomitants, saint Pierre Fourier a-t-il tout avantage, pour impressionner plus vivement l'esprit de son lecteur, à les présenter sous leur aspect de succession ou de concomitance¹⁶.

Il faut ajouter, d'autre part, que la subordination implicite peut, bien entendu, se doubler d'un autre procédé expressif. L'effet de style qui en résulte est particulièrement heureux quand il s'agit d'un procédé de répétition. Tel est le cas dans la phrase que nous avons déjà partiellement citée, un peu plus haut :

« Vos pensionnaires s'en vont, *vous pleurez un peu*. Il n'en revient point d'autres, *vous pleurez encore un peu*... Le bon Père Thiéry est tenté de vous quitter, ce dites-vous, *vous pleurez beaucoup*... M. le Doyen n'est pas content, *vous pleurez encore*.. Voilà bien des maux » (I, 312).

Mais en provoquant un certain nombre de pauses qui laissent l'attention en suspens et ne correspondent pas à de véritables arrêts de la pensée, la coordination implicite ainsi que la subordination implicite donnent elles-mêmes à la phrase un rythme qui peut varier selon la longueur des propositions. On en jugera en comparant l'exemple précédent à cet élégant passage :

16. Cf. *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 185.

« En sortant de la salle, tous ces Messieurs admirent ces nouveaux champions... pleins de l'esprit de Dieu... et proprement ressemblants à des anges... Chacun les veut voir, chacun demande qui ils sont, d'où ils viennent, de quelle nation, et quelle terre bénite a produit de si rares et si excellents fruits. Tandis que notre Saint Père prend la réfection, on lui raconte ce qui s'est passé, il écoute, il admire... (III, 149).

Elimination des copules, rupture de coordination et subordination implicite, sont à la base même du *STYLE COUPÉ*. Ce style, qui, dans le langage expressif, marque déjà un premier degré de synthèse, laisse un certain jeu aux associations implicites. Il permet à saint Pierre Fourier de faire un appel plus direct à la sensibilité de ses correspondants afin de leur communiquer une plus intense vision des scènes qui se sont déroulées à ses yeux. C'est par là qu'il constitue un moyen d'expression essentiellement descriptif.

Ce que le sentiment opère sans effort peut, en outre, servir un grand nombre de besoins littéraires, puisque nous avons vu saint Pierre Fourier utiliser la coordination implicite dans la phrase oratoire. C'est donc le lieu de rappeler ce que nous avons dit plus haut : l'expression littéraire s'explique par « l'expression jaillissant de la vie réelle¹⁷ ». L'abandon « du style périodique pour un style qui ne comporte que de courtes phrases souvent incomplètes » ramène en effet « le sujet parlant aux conditions où les valeurs psychologiques des agencements grammaticaux sont le plus sensibles¹⁸ ». C'est à ces valeurs psychologiques que l'expression littéraire doit sans cesse revenir comme à la source même du langage. Il n'est donc pas étonnant qu'un écrivain aussi spontané que saint Pierre Fourier, mais qui pense toujours correctement, atteigne du premier coup aux plus beaux effets littéraires dans une simple lettre familière. Nous ne saurions en donner une meilleure preuve qu'en citant ce texte aussi vif et primesautier qu'un récit de Madame de Sévigné :

« Hier après-midi, Monseigneur de Toul tint... l'assemblée dont je vous écrivais dimanche passé... En suite de quoi, tout sur le champ, M. le Doyen me pria d'en faire venir deux de Saint-Mihiel, jour après autre, au dit Saint-Nicolas....

« Au même instant que nous fûmes sortis de ce conclave, je cherche un homme, je marchande avec lui, il soupe, il part sur les sept heures

17. Cf. plus haut, p. 75.

18. *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 134.

du soir, il porte mes lettres à Saint-Mihiel, où je prie et conjure nos sœurs d'illecques de faire partir demain, jour de la sainte Ascension, deux religieuses bien accompagnées pour tirer droit à Mirecourt et demeurer un an tout entier avec vous. Si on observe tout ce que j'ai mandé, elles pourront arriver vendredi prochain, moyennant la grâce de Dieu » (I, 281).

CONDENSATION EXPRESSIVE.

Un degré plus profond de synthèse comporte déjà une certaine CONDENSATION DES VALEURS DE LA PHRASE. Dans ce cas, il ne s'agit plus, pour saint Pierre Fourier, d'être clair et précis, mais de faire jaillir des mots un maximum d'impressions. Il s'ensuit que les formes grammaticales et logiques s'échangent fréquemment entre elles¹⁹. Quand, en effet, saint Pierre Fourier veut exprimer sa pensée de façon vive et rapide, il préfère comme on l'a vu plus haut, un substantif à une subordonnée infinitive²⁰. Il écrira par exemple :

« Je ne peux lire et répéter tout ce ménage-là sans *abondance de larmes* » (III, 63),

plutôt que : « sans *verser d'abondantes larmes* ».

Mais ceci comporte encore un choix entre deux expressions usuelles. Quand il déclare :

« [Husson arriva] chargé de quatorze ou quinze francs de dettes et d'une *demande tacite* d'être habillé tout à neuf » (VI, 288),

un choix n'est plus même possible, le substantif verbal est employé pour lui-même. On ne saurait lui substituer une autre forme sans concevoir la phrase autrement. Les échanges entre les formes grammaticales, si simples soient-ils, s'accompagnent toujours, d'ailleurs, de nuances irremplaçables. C'est pourquoi l'on ne peut guère parler de « substitution » que par manière de dire.

Lorsque saint Pierre Fourier préfère, dans l'exemple qui suit,

19. Le rôle syntaxique d'un terme, dit M. MAROUZEAU, n'est qu'imparfaitement déterminé par la catégorie grammaticale dans laquelle on le range » (*Traité de stylistique appliquée au latin*, p. 205).

20. Voyez dans l'exemple cité p. 84 : « pour le service », plutôt que « pour faire le service ».

un infinitif à un subjonctif présent, c'est assurément pour être plus bref :

« Et si d'aventure on achète des étoffes, qu'on ne les prenne à la volée, mais qu'on les choisisse bien, qu'on les examine bien et qu'on paye comptant..., *et plutôt emprunter* de l'argent à intérêt... que d'acheter à la hurte et dire au marchand : Ecrivez! » (VI, 174).

« Emprunter » évite l'emploi de deux mots-outils, il est beaucoup plus incisif que « qu'on emprunte ». Cependant l'impératif proprement dit : « empruntez », qui serait aussi court, n'aurait pas cette force expressive. C'est que l'infinitif n'a pas seulement l'avantage d'être plus bref, il est aussi plus synthétique. D'une part, il rend plus simplement la troisième personne déjà exprimée, et, d'autre part, il y ajoute une nuance d'impersonnalité de plus. Ne se suffisant jamais à lui-même dans l'usage normal, l'infinitif n'est pas, à proprement parler, une forme verbale. Employé ici comme telle, il implique un « mieux vaut », « il faut » ou une idée analogue. Or, là où il y a implication, il y a nécessairement synthèse.

Ainsi, entre les trois formes d'impératif qui peuvent se présenter à l'esprit, l'affectivité va spontanément à celle qui condense le maximum de puissance évocatrice. Tandis que dans la simplification expressive, elle faisait choix des mots à sens plein, c'est-à-dire des formes les moins usées, dans la condensation expressive, elle fait choix des plus synthétiques.

L'affectivité transforme bien davantage encore l'aspect de la phrase quand elle jette le trouble dans ses valcurs logiques. Nous avons vu déjà quelle force prédicative une épithète ou un complément circonstanciel pouvaient acquérir du fait de leur place dans la phrase. Le sentiment suscite des transformations encore plus profondes. Il peut arriver, en effet, qu'un verbe principal fasse défaut. Dans ce cas, le sujet retient sur lui toute l'attention. On peut dire, en quelque sorte, qu'il absorbe l'idée verbale. Ex. :

« C'est une grande... pitié... de la maison de Viviers...; le P. Darquevaux, tout parmi la charge qu'il a de leurs pensionnaires..., fait office de cuisinier..., lave la chair à mettre au pot, écume la marmite²¹, rompt

21. ROGIE écrit « la, marte ».

les choux, découpe les navaux, etc., *et tout cela en présence de ses disciples* » (V, 449).

Si saint Pierre Fourier avait écrit : « *et fait tout cela* » ou même « *tout cela se fait, tout cela se passe* », la forte impression qui se dégage de ce court membre de phrase aurait été perdue. L'idée verbale exprimée dans la première proposition et développée dans les suivantes est tout entière reprise par un sujet prédicatif.

Par un même effet de synthèse, celle-ci peut se résorber dans un terme de caractérisation. Une proposition relative concentre alors sur elle toute la force de l'énoncé. Le contenu du verbe passe, pour ainsi dire, dans le complément déterminatif et, par suite, l'idée qui devrait constituer une proposition principale se trouve présentée sous forme de subordonnée²² :

« Le ménage de Lunéville va très mal... Point de beurre, point de bois, point d'argent... *Et le vin qui s'en val* » (III, 546)

ou bien :

« Cette fille... est si lente et si pesante, *et ces gens là qui ont si peu d'esprit!* » (IV, 384).

Là encore, il y a déplacement des valeurs logiques au profit de la condensation du sens.

Mais la condensation expressive proprement dite ne se borne pas à opérer de semblables transpositions. Elle se manifeste surtout, dans l'ensemble, par une ÉCONOMIE DES TERMES plus poussée que dans le style coupé. Elle ne se contente pas d'éliminer simplement les copules et les mots-outils, elle va jusqu'à distendre à l'excès les termes de liaison implicites par la construction elliptique :

« Je vous supplie que... vous m'écriviez 1° Quel inconvénient vous remarqueriez... que l'on logeât les classes... au quartier que Jean Vautrin tenait de votre bâtiment? 2° Item, *quel que l'on les mit* au bas du corps de logis qu'avez eu de M. Vigneron...? » (I, 245),

ou encore :

« Où pourrez-vous prendre... des religieuses qui soient prêtes d'avoir

22. Cf. A. SÉCHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 122 et *Les deux types de la phrase*, dans les *Mélanges Bernard Bouvier*, p. 225.

faim et demeurer sans pain; *soif et se passer de boire; malades et alitées, sans médecines...* » (III, 22).

Dans le dernier cas, il faut encore un plus grand effort de pensée pour rattacher les termes entre eux : « soif », renvoie bien à « avoir », mais « malades et alitées » ne peut se rattacher qu'au verbe « être », qu'il faut abstraire d'une expression composée : « qui *soient* prêtes ».

De même dans :

« Je me promets que nos bonnes Sœurs... m'auront excusé *du refus et renvoi de leur semonce*²³, *de leur messenger exprès et de leur carriole à vide* qui était arrivée de leur part... pour me porter à Verdun » (II, 192),

il y a un raccourcissement de l'expression qui n'est plus tout à fait logique. En général, on « refuse » une invitation, mais on ne la « renvoie » pas. Au contraire, on peut « renvoyer » une carriole « à vide », mais non la « refuser à vide ».

En fait, la condensation expressive nous amène à la limite extrême de l'ellipse et du fait de langage individuel « d'un caractère plus ou moins pathologique²⁴ ».

Cette économie des termes est particulièrement fréquente dans les formes interrogatives. Celles-ci, la plupart du temps, sont autant de « propositions à forme réduite²⁵ ». Ex. :

« Avez-vous des lettres d'establisement du Roy, de Monseigneur de Chaalons, des Messieurs de Ville? *Des intimes amis? Combien? Qui et Quels? Des filles qui se presentent? Combien? qui? quelles? et comment?* (O.35).

Ici, la reprise du verbe reste implicite : « Des intimes amis » et « Des filles » appellent une répétition du verbe « avoir ». Mais le lien apparaît encore plus distendu dans l'exemple suivant, où, d'après le contexte, les derniers termes interrogatifs pourraient bien constituer à eux seuls des énoncés complets :

« Comment vous portez-vous, toutes depuis vos lettres du 17 de Juin? Vous disiez là-dedans que Sœur Augustine était fort incommodée d'une fièvre lente et Sœur Ignace d'un grand mal de tête... Sont-elles

23. Invitation.

24. CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, p. 279, § 267.

25. Cf. *La pensée et la langue*, p. 17.

maintenant guéries?... Est-on à repos des tailles? Les Révérends Pères continuent-ils leur charité? *Mr. le Gruyer? Mademoiselle? Mr. des Voultons? Mademoiselle?* » (II, 285).

La concision des derniers membres de phrase est telle qu'on peut hésiter sur leur sens. Saint Pierre Fourier demande-t-il si les derniers personnages cités « continuent » eux aussi « leur charité », ou bien veut-il seulement s'informer de leur santé? Pratiquement, l'interrogation n'est claire que pour les religieuses au courant de la situation.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'expression se raccourcit de plus en plus à mesure que l'action synthétique se fait plus intense. LES TERMES IMPLICITES EN VIENNENT A N'ÊTRE PLUS DIRECTEMENT SUGGÉRÉS PAR CEUX QUI PRÉCÈDENT :

« saint Remy a maintenant extrêmement... affaire du secours de saint Pierre²⁶. *Mais de combien? de qui? et quand?* Tout cela demeure à votre charitable prudence, mais nos bons Pères désireraient bien qu'il vous plût leur renvoyer un père et un frère » (II, 183).

Un terme pour le moins est dans la pensée : « de combien de personnes ».

La construction de la phrase peut même éprouver une plus sérieuse entorse :

« Toutes choses sont extrêmement chères à Rome; un œuf s'y vend un gros, la pinte de vin bien petit 8 gros et plus, tout le reste à l'équipollent; *30 francs d'une chambre par mois et par avance* pour être logé et bien mal accommodé » (III, 63).

Tandis que « un œuf *s'y vend...* » suggère : « la pinte de vin *s'y vend* », il faut entièrement supposer une construction comme : « *il faut donner 30 francs d'une chambre...* ». Nous ne sommes plus en présence d'ellipses, mais d'expressions tronquées de la pensée. On conçoit dès lors comment se forment des *constructions affectives* telles que celles-ci :

« Sauront si, par fondation, il y a nombre limité de personnes... A quel âge... et du consentement de qui on y reçoit les novices; sous quelles conditions; *si avec dot limité et quel* » (I, 114)

26. Saint P. Fourier joue sur les mots. Il s'agit du monastère de Saint-Remy, de Lunéville, et de celui de Saint-Pierremont, tous deux éprouvés par les malheurs de la Lorraine.

(Cette tournure est si fréquente chez saint Pierre Fourier qu'elle prend un aspect quelque peu grammaticalisé.)

Ou encore :

« On n'a sceu contrarier ladicte Dâmoiselle *sinon qu'elle n'aura pour maintenant audict Vezelise pas-une de ses sœurs* » (O.42).

Et de même :

« si on le refuse, chacun criera qu'il lui faut rendre son argent... *C'est un procès* » (IV, 77).

Plus l'expression se raccourcit sous la poussée expressive, moins l'esprit cherche à ordonner les termes entre eux. La phrase de saint Pierre Fourier prend alors un aspect tout à fait condensé :

« je serais bien aise de savoir si vous m'attendez encore, et, en ce cas, pour quel jour vous désireriez que je me trouvasse, si pour dimanche prochain ou pour le jour de la Nativité Notre-Dame. *Un mot de vos nouvelles là-dessus, je vous supplie* » (I, 297).

La rapidité avec laquelle saint Pierre Fourier s'efforce de transmettre ses impressions en arrive à réduire peu à peu l'énoncé à la PHRASE NOMINALE²⁷. Témoin ce début de lettre ex abrupto :

« *Encore une aumône, au nom de Dieu, laquelle sera très-bien employée. C'est que vous donniez à ces trois hommes... chacun un œuf et une écuelle de potage* » (II, 39),

ou bien :

« *Le ménage... va très mal... Point de beurre, point de bois, point d'argent et tantôt point de blé, et force dettes passives.* » (III, 546),

ou même simplement :

« *il faut toujours que la pièce marche la première..., autrement rien* » (III, 63).

On remarquera quelle force expressive peuvent prendre des propositions nominales se rattachant entre elles par subordination implicite :

« Faut déclarer au Sieur detteur et à Monsieur son frère... qu'ils

27. Cf. *La pensée et la langue*, « Les prétendues ellipses », p. 18. Voyez également comment la phrase-pensée passe à la phrase-idée, dans *Les deux types de la phrase*, pp. 223 et 224.

nous mettent promptement le titre en mains... *point de titre, point de transport qui vaille* » (IV, 280).

L'action synthétique se poursuivant, la condensation expressive aboutit à la PHRASE EXCLAMATIVE²⁸ :

« Mon Dieu! mon très-cher Père, prenons pitié d'eux, cherchons-leur partout vitelement quelque argent... », puis à la fin de la lettre : « *Argent, argent, argent pour Rome, si possible est, mon bon Père!* » (III, 64),

ou bien :

« Au reste, c'est grand'pitié des misères qui courent et de celles qui les suivront si le Bon Dieu ne prend pitié de nous; *prières, prières, prières!* » (V, 211),

ou encore :

« il me fait bien mal de voir échapper cette belle commodité qui ne nous eût rien coûté et qui s'offrait parmi du si beau temps. *Mais, patience!* » (I, 150).

La phrase exclamative arrive elle-même à se résorber en une SIMPLE EXCLAMATION. Elle se réduit alors au cri pur et simple. Quand, en effet, saint Pierre Fourier écrit : « *prières, prières, prières!* » ou : « *Mais, patience!* », cela signifie encore : « *faites des prières* », ou : « *prenons patience malgré tout* », mais quand il écrit :

« il nous faut nous accommoder par force à la corruption pour sauver plus aisément quelques planches de ce déplorable naufrage et ne pas gâter tout. *Misères! misères! misères!* » (II, 406),

l'exclamation n'implique plus rien du tout; elle n'a pas plus de valeur que « *quelle misère!* » ou « *mon Dieu!* ». Si le jeu des associations d'idées n'est pas absolument réduit à néant à cause du lien très ténu qui subsiste entre le cri et l'objet qui le provoque, il est en tout cas aussi réduit qu'il peut l'être. L'expression sort tout à fait du langage organisé.

²⁸ 28. Voyez comment le sentiment tend à substituer le cri à la phrase, dans *La pensée et la langue*, « Les exclamations », p. 541.

CONSÉQUENCES DE LA CONDENSATION EXPRESSIVE.

La condensation expressive, très fréquente dans le style de saint Pierre Fourier, trouve une utilisation particulière dans la CHUTE EXPRESSIVE ou le TRAIT FINAL, qu'elle renforce admirablement. Ex. :

« La conséquence que je crains, au cas que vous la receviez, est que... vous aurez bientôt un hôpital en lieu d'un monastère...; on vous objectera que vous avez bien reçu une telle — Oui, mais, direz-vous, ce n'est qu'une épaule qui se trouve un peu plus haute que sa voisine... Ils vous répliqueront que la leur est toute semblable à celle-là... Au reste, c'est la plus sage fille, la plus dévote... Ce sera merveille, il la faut recevoir : Et deux!... » (III, 355)

« Et deux! » voile tout un jeu d'associations aussi riches que rapides, car cette expression tronquée gardé encore valeur de phrase.

Toutefois, le trait final peut être encore plus réduit. Dans l'exemple suivant, il ne repose plus, comme on va le voir, que sur une exclamation pure :

« il faut modérer notre prudence et ne pas toujours serrer de si près les affaires..., avisez ce qui est pour l'assurance et profit de votre monastère, sans prendre en cela pitié de personne que de vous-mêmes. Il me semble que dès ici je vous vois et vous entends dire : O la pauvre fille! Mon Dieu! elle est si bonne, si patiente!... la pauvre-fille! Il y a quatre mois qu'elle languit! Mon Dieu, la pauvre fille! — *Bonjour!*

A Mattaincourt, ce jour de Saint Antoine, 17 janvier 1630 » (IV, 628).

Ce « Bonjour! » en manière de conclusion s'accompagne indubitablement d'un sourire plein d'ironie. Il laisse entendre que saint Pierre Fourier aime mieux se taire que d'exprimer tout ce qu'il voudrait dire. De sorte que, si paradoxal que cela puisse paraître, ce petit mot vide trouve, en marquant l'arrêt de toute expression, un maximum d'expressivité. En sous-entendant une quantité de choses, il équivaut à un geste et traduit toute une attitude psychologique.

Le renforcement du trait final n'est pas le seul effet de la condensation expressive. Saint Pierre Fourier doit aussi à cette impulsion du sentiment de rendre dans toute son intensité la vision

du concret. L'émotion, en effet, ordonne non seulement les termes de la phrase d'une manière « qui réponde exactement au mouvement spontané des idées²⁹ », elle les ordonne aussi de façon à répondre au mouvement spontané des impressions. C'est à cette fin qu'elle élimine de la phrase tout ce qui empêcherait l'impression de se traduire dans le langage de façon immédiate. Il en résulte, pour le style de saint Pierre Fourier, un PROCÉDÉ NATUREL DE DESCRIPTION encore plus évocateur que celui que nous avons étudié précédemment, et qui n'est pas non plus inconnu de la langue littéraire. Ex. :

« Avant-hier, jour de Conception Notre-Dame³⁰, ils entrèrent en ce lieu bien dévotement avec l'indulgence publiée aux églises par les curés et prédicateurs les dimanche et lundi précédents; messe solennelle du P. Manceau, diacre P. Terrel, sous-diacre Maître Tacon, chantres Bedel et Dominique, prédicateur le P. Chambley (qui fait la Logique); très beaux calices prêtés très-volontiers et très-dévotement par les Révérends Pères de la très Sainte Compagnie de Jésus et plusieurs autres choses précieuses de chez eux...; grand concours de peuple et de tous les plus signalés de la ville à notre messe, à nos Vêpres et Complies, nonobstant les grands vents et la pluie qui semblaient avoir conjuré contre nous durant tout ce jour-là... Le lendemain, une belle messe du Saint Esprit, et chacun bien content et bien édifié à ce que l'on nous dit » (III, 314).

Le procédé, qui repose tout entier sur la phrase nominale, est d'une incontestable valeur descriptive. En voici un autre exemple non moins évocateur :

« Nos sœurs qui sont en ce lieu³¹ ont continuellement des malades chez elles. Tantôt la Mère a la fièvre presque la moitié du temps..., tantôt Sœur Claire, des fièvres continues qui font apprêter les derniers Sacrements et assurer des personnes pour la porter en terre; tantôt Sœur Augustine, d'une fièvre légère³², tantôt Marguerite, d'une double fièvre de cinq ou six semaines; tantôt le bras de la Mère, tantôt celui de Sœur Bernard, tantôt celui de Sœur Gabrielle, tantôt celui de toutes, pour le dire en un mot, entre les mains du chirurgien pour leur tirer du sang; tantôt le pied de Sœur Agnès entre les mêmes mains, et à tout bout de champ des médecins dans la clôture, mais des gros médecins.

29. *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 134.

30. Il s'agit de l'inauguration du séminaire de Pont-à-Mousson dont le projet avait été longtemps caressé par saint P. Fourier.

31. Les sœurs de Mirécourt s'étaient réfugiées à Gray pendant la guerre.

32. Remarquons ici le changement de construction.

Je n'y ai point vu d'apothicaires, mais elles ne laissent pas d'en avoir un ici qu'elles appellent leur apothicaire, comme faisaient nos plus grandes Dames jadis en leur pays, et se servent souvent des viandes qui viennent de chez eux, qui sont extrêmement et doublement amères : une fois en les humant, et l'autre en entendant le prix exorbitant, car elles disent qu'ils vendent trois fois autant toutes les drogues qu'elles se vendent ailleurs. Une troisième amertume bien plus fâcheuse s'y trouvera quand il faudra payer. » (VI, 217.)

Remarquons toutefois que ce dernier texte, extrêmement vivant, est beaucoup plus complexe. Il semble bien résumer tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. Si l'on est, en effet, obligé de séparer les faits pour les analyser, il n'en va pas ainsi dans la langue où ils ne cessent de se compénétrer. Le sentiment, encore plus mobile que la pensée, n'influe jamais sur le style de façon constante. Il est rare qu'il se maintienne longtemps à un même degré d'intensité. Aussi, voyons-nous s'unir dans ce joli passage toutes les manifestations de l'action synthétique, procédés de répétition : « *tantôt... tantôt..., etc.* », mise en relief du terme : « *mais des gros médecins* », élimination des copules et économie des termes, comme : « *Sœur Claire, des fièvres continues* », ou : « *celui de toutes pour le dire en un mot* », phrases nominales : « *le bras de la Mère..., entre les mains du chirurgien..., le pied de Sœur Agnès entre les mêmes mains..., etc.* », et, pour conclure, un trait final qui s'appuie cette fois sur une rupture de coordination.

Simplification et condensation expressives, qui ne font que marquer les degrés d'intensité d'une même action du sentiment sur la phrase, expliquent donc, chez saint Pierre Fourier, un style que l'on pourrait appeler, d'une manière tout à fait générale, le **STYLE DESCRIPTIF**. Cependant on a pu constater que la condensation expressive intervenait aussi dans le style exclamatif. Celui-ci, on va le voir, est beaucoup plus chargé d'affectivité.

B) DÉSORGANISATION DE LA PHRASE PAR LE SENTIMENT

L'expressivité, avons-nous dit, n'a pas seulement pour effet d'exercer une action synthétique sur le langage, elle le désorganise. Là où la pensée est chargée d'un potentiel affectif intense, la

phrase se désagrège. Plus l'émotion est violente, plus elle en bouleverse l'agencement logique. « Quand la passion domine, dit M. Sécheyave, elle n'a que faire d'arranger des formes et des particules, elle exprime les idées toutes nues et les jette au hasard dans l'ordre où elles se présentent sans aucun souci de la syntagmatique... Si l'émotion est plus forte encore, c'est la capacité de concevoir les idées claires, et par conséquent de trouver des mots, qui est atteinte; l'homme n'émet plus rien que des interjections inarticulées³³. »

Il est facile de déceler, chez un écrivain aussi passionné que saint Pierre Fourier, la rupture progressive des articulations de la phrase par le sentiment. Dans certains cas, elle peut s'expliquer par le débordement de la pensée sur les moyens d'expression, successifs et limités. L'enchaînement des idées est d'abord coupé par une SIMPLE RÉFLEXION SUBJECTIVE. L'ordre des représentations de l'esprit n'attend pas celui des mots pour se communiquer au dehors. Une nouvelle idée, d'ordre affectif, jaillit d'un premier énoncé et empiète sur la phrase commencée. C'est ce qu'on pourrait appeler une « pré-rupture ».

Soit une simple appréciation personnelle :

« La pauvre sœur Etiennette... se trouve si lasse et si recrue... qu'elle ne peut presque faire autre chose, après ses patenôtres dites, *mais elle les dit bien*, que d'aider à... remettre ensemble... [les] hail-lons de nos sœurs » (VI, 299),

soit une réflexion de plus en plus subjective et passionnée :

« Je pense avoir retenu de leurs dépositions que le dit P. Darquevaux, tout parmi la charge qu'il a de leurs pensionnaires (*pauvres bons enfants mal entretenus, aussi commencent-ils à se retirer les uns après les autres*), fait office de cuisinier (*pensez un peu quelle cuisine!*), lave la chair à mettre au pot, écume la marmite... etc. » (V, 449).

En s'intensifiant, cette sorte de réflexion subjective peut devenir **POUSSÉE EXPRESSIVE**. Elle tend à rejoindre le langage exclamatif :

« Il importe merveilleusement de bien commencer un ouvrage de si

33. *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 133.

grande conséquence comme celui-là. Gagner une seule âme, (*Hé Jésus! combien en gagnerez-vous moyennant Dieu*) dans une de vos écoles, est plus que de créer un monde » (I, 200),

ou encore :

« Je trouve selon mon petit avis que (*gare! gare! je vais vous donner un grand coup!*) vous avez tort, ne vous déplaîse³⁴ » (IV; 273).

Elle se résout enfin à une simple exclamation qui traverse rapidement l'énoncé :

« Je suis bien aise que vos lettres tombèrent en nos mains, car *Jésus!* il n'était pas saison de les envoyer » (II, 122).

Il arrive aussi, chez saint Pierre Fourier, que la recherche du terme expressif provoque un arrêt dans la phrase. Quand celui-ci se prolonge, il donne lieu à une reprise des éléments déterminants :

« il conviendrait... ne faire mention de ce mot de Récréation (qui me semble tout étranger et tout odieux pour des religieuses parmi des temps si comblés de misères) et de vous comporter si doucement... *en ces* (que veux-je dire? débauches de langue autrement saintes? de causeries? de babils? pertes de temps? séminaires de distractions?) *en ces conférences, dirai-je puisque les appelez ainsi*, que ces gens-là n'en entendent le bruit » (VI, 126).

Mais le plus souvent cette recherche du terme ne fait pas qu'arrêter momentanément la construction de la phrase, elle la laisse en suspens :

[Votre Révérence est la seule personne] qui puisse être utilement employée... pour la conduite... de la maison de Lunéville et de tout le reste de notre pauvre, *je ne sais presque si je veux dire déconfiture ou Congrégation* » (VI, 108).

Il ne s'agit plus d'une pause plus ou moins longue, mais d'une véritable anacoluthie.

Le moyen paraît d'ailleurs excellent à saint Pierre Fourier pour faire accepter une épithète trop forte :

34. Nous corrigeons ROGIE qui omet « *que* » et écrit : « Vous avez tort de vous *dépêcher*. » Le recueil de Nancy, p. 25, et celui du P. FRIANT, p. 184, donnent tous deux « *ne vous déplaîse* ». Cette version nous paraît plus conforme au sens du contexte. De toute façon, cela ne change rien au fait de dislocation que nous étudions.

« l'une d'icelles est un peu trop douce... et trop condescendante, l'autre est un peu trop rude en apparence, et trop prompte parfois, et... hola! ho! j'ai presque dit à demi-violente! » (VI, 281).

On sent combien ces moyens indirects d'expression peuvent facilement devenir tours de style. La reprise oratoire, dont saint Pierre Fourier ne manque pas de se servir dans les textes d'un ton plus relevé, est de même nature. Ex. :

« Pour l'honneur de Dieu, ne [mettez votre sainte personne]... aux champs que bien à point et bien montée ou bien encarrossée... comme serait celle d'un prince ou grand prélat, *mais que dis-je? c'est peu; que n'ajouté-je* comme celle d'un ange de Dieu ou de Jésus-Christ même? » (III, 662).

Chez saint Pierre Fourier toutefois, il subsiste entre le procédé littéraire et le moyen d'expression spontané une différence importante. La recherche du terme expressif, dans le premier, ne va, pour ainsi dire, jamais jusqu'à la rupture de syntaxe. Un tour comme « mais que dis-je », qui n'est d'ailleurs qu'un élégant cliché, ne désorganise pas la phrase. Cela s'explique, puisque, dans ce cas, il n'y a pas de réel arrêt de la pensée. Saint Pierre Fourier sait très bien le qualificatif qu'il veut mettre en valeur, la recherche du terme est factice. Elle n'est qu'une façon raffinée de mieux le présenter.

Plus le langage est affectif, moins il s'efforce d'ordonner la pensée de façon logique. Il cherche surtout à traduire des impressions selon qu'elles se présentent à l'esprit et suivant l'intensité avec laquelle elles sont ressenties. L'ordre logique n'est plus celui qui convient au sentiment. « La cohésion strictement logique des membres de phrase, qui, au point de vue intellectuel, peut paraître une aide pour la compréhension, est en réalité une entrave pour l'expression parlée, parce qu'elle gêne les mouvements de la sensibilité et de la volonté³⁵. »

L'expressivité ne trouble donc pas seulement l'ordre des mots dans la phrase. Elle ne se limite pas non plus à en échanger les formes syntaxiques. Elle jette aussi le désordre entre les propositions et produit en quelque sorte un RENVERSEMENT DES VALEURS LOGIQUES. Elle va jusqu'à changer « le rapport psychologique qui

35. CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, p. 312.

devrait exister selon les normes de la grammaire³⁶ » entre les différentes parties de la phrase. Le fait, analysé par M. Séchehayé, trouve de multiples exemples dans le style si vif de saint Pierre Fourier :

« Si c'est tout maintenant ou bien à quelque autre meilleure occasion que la poursuite s'en puisse faire plus avantageusement..., personne ne le peut dire au vrai. Mais bien me semble-t-il... » (I, 262).

L'ordre logique dans cette simple phrase serait évidemment « personne ne peut dire... si c'est maintenant..., etc. ».

A un degré d'expressivité plus intense, ce renversement des valeurs prend une forme exclamative :

« Si, sans y penser, elles vous envoyaient tant peu que ce fût de cet air malin dans quelque linge ou papier..., quel regret et à elles et à toute leur congrégation! » (II, 252),

ou bien :

« Le pis qui vous scauroit arriver... est de vous rendre à vostre Chaalons. Eh bien, quel mal? Je n'y en voids point » (0.30).

Dans la phrase organisée, ce style télégraphique se traduirait : « or je ne vois pas quel mal il y aurait à cela ».

Pareille dislocation peut aussi renforcer un fait de condensation expressive. La subordination implicite elle-même s'accompagne souvent de semblables inversions :

« Vraiment, ce n'est pas pitié de vous d'avoir une si belle et si devote eglise et un parloir admirable qui passe ceux... du reste de nostre petit monde. O, je ne vous plains plus, ne vous plaignez plus désormais » (O. 37).

Il faut, bien entendu, comprendre : « Je ne vous plains plus *puisque*... »

La subordination implicite présente donc, dans le style exclamatif, un aspect un peu différent de celui qu'elle offrait, à un moindre degré d'affectivité, dans le style descriptif. C'est pourquoi nous l'appellerons plus volontiers ici : RUPTURE DE SUBORDINATION. Ou bien elle s'accompagne, comme on vient de le voir, d'un renversement des valeurs logiques de la phrase, ou bien elle repose

36. Essai sur la structure logique de la phrase, p. 127.

sur un rapport plus étroit entre les propositions. Le lien très intime qui existe entre ces dernières fait sentir davantage l'absence du signe explicite et donne à la phrase quelque chose de saccadé. Tel est le cas dans l'exemple suivant où la seconde proposition est l'objet direct de la première :

« *Je vous assure mes bonnes Sœurs, je ne suis pas capable pour juger nettement de tous ces faits icy* » (O.51).

Il est rare d'ailleurs que cette rupture de subordination ne s'accompagne pas de quelque autre procédé expressif. Ex. :

« Monsieur l'Official de Toul a demandé... entrée pour une sienne nièce en la congrégation, mais la pauvre fille est bossue et pour la faire passer plus doucement, il s'offre d'être fondateur ou la fille fondatrice... *C'est-à-dire tout cela : il nous charge de cette fille avec son défaut* et prend de nous le mérite et le titre, et les privilèges de fondation » (I, 310).

La coupe produite dans la phrase par l'absence d'un « que » s'accompagne d'un déplacement du sujet principal « tout cela ». L'expression logique demanderait « tout cela veut dire, tout cela signifie que... ».

La subordination implicite, qui équivaut toujours, ainsi que l'a très judicieusement remarqué M. Marouzeau³⁷, à un renforcement de subordination, se manifeste aussi avec violence quand elle prend la forme interrogative :

« si on le refuse, chacun criera qu'il lui faut rendre son argent... *Qui lui rendra? les anciens n'en veulent rien ouïr. Les nouveaux? qui n'ont point d'argent et qui par aventure scront demain ou après chassés de là-dedans?* » (IV, 77).

On peut concevoir l'affaiblissement de valeur expressive qu'apporterait un « *puisque* les anciens n'en veulent rien ouïr ». Quant à la deuxième interrogation, elle se double d'un autre fait expressif que nous avons déjà étudié³⁸.

Dans un autre texte où saint Pierre Fourier écrivait :

« Eh bien! Est-il maintenant question de vous défaire ainsi de

37. Cf. *Traité de stylistique appliquée au latin*, p. 218.

38. Voyez plus haut la construction « et le vin qui s'en va! », p. 90

voire blé de si bonne heure? Cela s'est-il résolu par nous autres en quelque assemblée ou consulte, ainsi que le fait le mérite? » (V, 224),

le prieur qui, en temps de disette, avait maladroitement promis du blé à un apothicaire pour quelques services dérisoires, dut certainement comprendre : « pourquoi vous défaites-vous de voire blé *puisque* vous n'en aviez reçu aucune autorisation? ».

Mais, il n'y a plus, à proprement parler, de « rupture », l'expression se disloque. Sous la poussée toujours plus forte du sentiment, LA PHRASE SE DÉSARTICULE DE TOUTES FAÇONS³⁹.

Soit cet exemple où il y a encore quelque nuance de subordination implicite :

« Jésus! Monsieur et très-parfait... et très-intime ami! que j'ai jamais songé que votre très-digne... Révérence ait dit ou conseillé, ou procuré, quelques mauvais offices contre la congrégation..., je serais bien, je ne sais ce que je veux dire, mon esprit serait bien renversé; pour mieux dire, je n'en aurais plus du tout de l'esprit, ni du droit, ni du renversé » (IV, 302),

soit cet autre exemple où il n'y en a plus trace :

« il nous est impossible de rien trouver [à vous envoyer ... Et pour mes prières, mes prières! que dis-je? En sais-je faire? puisque je n'ai pas encore obtenu de Dieu que j'aïlle parmi la ville sans m'appuyer sur un bâton » (VI, 379).

Plus la dislocation est profonde, plus la phrase tend vers la forme exclamative :

« Comment? mon Révérend Père, Comment? me demander pardon! me demander pardon! Oh je ne donne point de pardon à celui qui n'a pas offensé » (VI, 569).

LA PHRASE FINIT PAR ÊTRE TOUT A FAIT HACHÉE PAR L'ÉMOTION. Elle risque de voir chacun de ses membres se transformer en autant de phrases exclamatives :

« vous me reprochez... que je vous ai effacées de ma mémoire et ne veux plus penser à vous ni à votre maison. Plus penser à vous! à vous! à vous! à votre maison de Saint-Mihiel! de Saint-Mihiel! de Saint-Mihiel! à laquelle je suis si obligé depuis si longues années et en tant

39. Cf. *La pensée et la langue*, p. 542. § 7, et CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, « Dislocation des membres de la phrase », p. 311.

de manières!... Et comment serait-il possible que de ma vie, j'oublie une telle maison...? (VI, 642).

Comme dans la condensation expressive, LA PHRASE TEND VERS L'EXCLAMATION PURE. Mais ici, tout en exerçant une action synthétique sur le langage, l'émotion procède par saccades. D'une manière générale, l'expression à valeur de phrase ou de proposition vient couper brusquement le discours, quand elle ne le disloque pas totalement. L'effet de synthèse s'unit en quelque sorte à ce que l'on pourrait appeler le choc émotif pour paralyser la syntaxe régulière. Cette action complexe se manifeste de façon tout à fait apparente quand la phrase exclamative s'introduit dans le discours logique. Elle est alors beaucoup plus suggestive :

« Il ne fallait nullement vendre ce précieux bronze, ce me semble, ni pour or, ni pour argent, et beaucoup moins le changer contre du vin! *changer contre du vin!*... *changer contre du vin!*⁴⁰... Avait-on peur de sentir trop de soif en un lieu où nous avons, par la grâce de Dieu, de si belles et de si bonnes fontaines? Fallait-il se prendre à ces choses sacrées, si chèrement et si dévotement bâties... par nos pieux ancêtres, qui pleureraient de regret... s'ils voyaient maintenant leurs vénérables... ouvrages ainsi profanés et maltraités et vendus (*et pour du vin!*) » (VI, 500).

Dans ce dernier cas, saint Pierre Fourier ne trouve plus assez de mots pour manifester son indignation; au plus fort de l'émotion, la phrase reste en suspens. L'expressivité a de nouveau atteint son maximum d'intensité dans l'arrêt même de toute expression.

CONSÉQUENCES DE LA DISLOCATION EXPRESSIVE.

1° CONSTRUCTIONS AFFECTIVES QUI FINISSENT PAR ENTRER DANS LA SYNTAXE RÉGULIÈRE.

Tout fait de langage risque de s'user avec le temps. Une des conséquences de la dislocation est que l'expression, une fois créée, tend à se grammaticaliser. Elle est amputée de sa partie disloquée

40. Ici tous les points de suspension appartiennent au texte même de saint P. Fourier.

ci devient peu à peu un tour figé qui finit, tôt ou tard, par entrer dans la syntaxe normale⁴¹. On trouve bien des traces de ce passage incessant dans le style de saint Pierre Fourier. Le verbe objectif employé subjectivement peut en marquer une étape :

« *Devinez, mais devinez bien*, je vous prie. Voilà que... » (I, 276).

Ici l'expression est encore vivante. Un autre tour, comme le suivant, ne l'est plus autant :

« Monseigneur le Primat m'a proposé... de faire eschange... de quelques filles du Monastere de Nancy... *Mais quel moyen* de persuader a des filles de France de venir volontiers pardeça » (O.13).

Il en est de même de la proposition conditionnelle dépouillée de toute idée de condition et définitivement entrée dans la syntaxe affective pour exprimer un simple souhait, comme dans :

« Oh! le beau bonjour qu'on vous présente tous les matins à la messe quand on vous dit : Sursum corda. *Si vous l'entendiez bien!* » (V, 382),

ou :

« *Si vous pouviez savoir* que le temps m'est cher..., occasion que je ne puis arrêter par deçà si je n'ai quelque chose à faire » (I, 19).

Ces différents moyens d'expression qui se sont plus ou moins intellectualisés avec le temps ne font que mieux ressortir la valeur de la dislocation vivante.

Remarquons, d'autre part, que l'affectivité, en jouant constamment sur le mot, comme sur la phrase, arrive à créer des homonymes sémantiques et même des homonymes simplement affectifs. Le cas de « bien » est particulièrement frappant chez saint Pierre Fourier. Ex. :

« vous avez créé chez vous une nouvelle Mère, et cependant vous ne m'en dites rien... *Bien! Bien!* je m'en ressouviendrai! » (VI, 197).

« *Bien* », qui n'a plus ici aucun sens adverbial, est cependant

41. Cf. CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, « Conséquence de la dislocation », p. 315, § 289 et « La phraséologie exclamative », p. 273, § 262, ainsi que A. SÉCHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*, pp. 134 et suiv.

un mot tout chargé d'affectivité. Au contraire, c'est à peine s'il garde quelque nuance affective dans :

« Hé! mon Dieu! disais-je en moi-même que font-elles maintenant nos pauvres sœurs de Lunéville?... Sont-elles point malades de pauvreté, d'ennui et de tristesse? Mais *bien* aussi, bien voirement, seraient-elles point mortes dans les contagions... qui ont si furieusement régné? » (VI, 196).

Dans cette dernière phrase, enfin, il est absolument réduit à l'état de copule vide, de conjonction tout à fait inexpressive et désuète que Vaugelas proscriit du langage à cette époque⁴² :

« Pour la décharge de ce petit homme... je vous dirai que *bien* comme je sortais de l'église..., je le trouvai avec un autre messager » (IV, 71).

2° PONCTUATION AFFECTIVE DE LA PHRASE.

L'usure même du langage oblige donc la langue parlée à se refaire continuellement une syntaxe et un vocabulaire particuliers. Elle a, en outre, ses ligatures affectives, termes de liaison ou expressions adversatives telles que le « *bien* », dont nous venons de parler, ou le « *non-point* » de la phrase suivante :

« Vous êtes chargées de grandes dettes et de grosses censives... Voilà bien des maux ce me semble, *non point*, cela n'est rien de mal si vous êtes... bien unies par ensemble du saint lien de charité » (I, 312).

Toutes ces « formules d'accrochage » ou de « renforcement⁴³ » ont pour effet de traduire les rapports entre les idées de façon plus immédiate, en faisant appel à la sensibilité et non à l'intelligence⁴⁴. La phrase animée par le sentiment est ainsi marquée chez saint Pierre Fourier d'abondants termes exclamatifs qui se glissent partout et ponctuent l'énoncé. Ce sont parfois de simples cris comme : *Hola! ho! ah!...*, des mots usés comme *de!*

42. Cf. *La langue de saint P. Fourier*, pp. 349 et 350.

43. Cf. J. MAROUZEAU, *Le rôle de l'interlocuteur dans l'expression de la pensée*, dans le *Journal de psychologie*, 1923, p. 12.

44. Cf. CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, p. 316, § 290.

deal!... etc. et, plus souvent encore, des mots à sens plein détournés de leur signification usuelle, tels que : *Jésus! mon Dieu! vraiment! est-ce possible!... etc.* Le langage expressif arrive ainsi à se faire une ponctuation affective, extrêmement vivante, et qui soutient sans cesse l'attention de l'auditeur. Elle caractérise ce que nous avons appelé d'une manière assez générale chez saint Pierre Fourier, le **STYLE EXCLAMATIF**. Ex. :

« Vous me parlez de vous traduire des épîtres de saint Jérôme. *Ah! mon Dieu!* je n'ai pas le temps... et puis je n'entends rien à ce métier-là de traduire des auteurs. Il semble, en lisant ce que vous m'écrivez sur les Psaumes, que vous estimez que je les aie traduits et les veuille faire imprimer de ma façon. *Vraiment! c'est pour rire.* Je vous écrivais... qu'au cas que l'on trouverait bon partout que les petites filles apprissent à les chanter... ce serait bien fait d'en mettre sous la presse..., mais je n'entendais pas que ce fût de ma version. *Jésus-Maria!* j'en suis bien éloigné! mais c'est de celle du Sieur Desportes, laquelle j'ai vu louer de plusieurs grands esprits » (II, 308).

Le texte ne pourrait être plus « parié ». Il prouve toutefois que le style exclamatif de la conversation peut fournir une véritable richesse à l'écrivain soucieux de rendre la vie.

III. — EFFETS DIVERS DU LANGAGE EXPRESSIF

L'EMPLOI SUBJECTIF DES TEMPS.

Le langage expressif ne cherche pas seulement à rendre dans sa force l'émotion personnelle, il cherche également à traduire les diverses manifestations de la vie. La tendance, d'ordre affectif, qui consiste à donner sans cesse au récit une apparence d'actualité contribue aussi, chez saint Pierre Fourier, à modifier l'aspect de la phrase. Elle nous explique un certain emploi subjectif des temps.

Ex. : « le tort que les dits Bourgeois feraient aux Villageois... de vouloir les contraindre d'attendre jusques à dix heures... et que, durant ce temps, ceux de la ville achetassent leurs grains et remplissent leurs

sacs... et que leurs boulangers et pâtisseries en amassassent trop bien pour leur faire de la tarte, des pâtés et du pain blanc... pendant que le pauvre manouvrier de village *perd son temps* à épier ce misérable pannonneau » (I, 221).

La brusque apparition du présent dans une phrase hypothétique donne un tour très vif au discours indirect. Ce présent est plus qu'un temps d'énoncé général, il prend une valeur actuelle⁴⁵.

Voici d'autres exemples dans lesquels saint Pierre Fourier utilise très finement les nuances du présent et du futur :

« Au nom de Dieu, que tous trois vous avisiez un peu ce qui se pourrait faire pour... empêcher que tout notre peu de fabrique s'en aille par terre. Je pense m'imaginer qu'elle *tremble*, qu'elle *croule*, qu'elle *penche* et nous *menace* fort. Jésus! Jésus Maria! Elle s'en va *tomber*, si vilement vous n'y mettez la main » (VI, 169).

A un présent actuel renforcé par une série de synonymes, succède un futur immédiat qu'on pourrait appeler ici un « présent imminent ».

Ailleurs, le futur et le futur antérieur sont rendus plus prochains par la forme du présent :

« Vous me parlez de dispenses... Vous *ruinez* vos Monasteres si une fois vous *commencez* à donner entrée et crédit à ces dispenses-là » (IV, 95).

Le rapport d'antériorité subsiste grâce à un lien très délicat, l'expression familière « *si une fois* », qui produit en même temps un « effet par évocation⁴⁶ ».

Ailleurs encore, c'est un présent accompli⁴⁷ qui est substitué au futur :

« *notre simple parole d'une donation pretendue...*, mesme quand elle seroit veritable, ne se scauroit tenir sur ses jambes, elle est si malade, et si debile qu'au moindre choc de justice, *la voilà perdue*. » (O.26).

Dans tous ces cas, il y a échange des valeurs normales en vue de donner à la phrase un aspect plus concret.

45. Cf. *La langue de saint P. Fourier*, p. 284.

46. Cf. CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, V^e partie, « Effets par évocation », pp. 203 et suiv.

47. Cf. *La pensée et la langue*, p. 458.

LE STYLE DIRECT ET SES FORMES INTERMÉDIAIRES.

C'est encore pour donner l'impression du réel que le langage expressif tend à substituer continuellement le style direct au style indirect. Plus un récit s'anime, plus ces deux modes de reproduction de la parole s'entremêlent. Saint Pierre Fourier, ainsi qu'on va le voir, s'en sert avec grande habileté. Ses textes nous offrent, en outre, d'intéressantes formes de transition qui procèdent à la fois d'un emploi subjectif des temps analogue à celui dont nous venons de parler, de la condensation expressive et de la dislocation de la phrase sous l'action du sentiment. Certaines même constituent une sorte de style indirect libre spontané. Nous l'appellerons : « style indirect expressif ».

Il convient de rappeler, à ce propos, que c'est M. Bally, le premier, qui a attiré l'attention sur le style indirect libre⁴⁸. Plus récemment M^{lle} Lips⁴⁹ s'est efforcée de le définir. Depuis lors, on distingue trois façons de rapporter les paroles ou les pensées de quelqu'un. Le *style direct* les reproduit textuellement. Le *style indirect* les rapporte de façon plus abstraite, au moyen de propositions subordonnées. Le *style indirect libre* présente enfin sous forme de récit ce qui a été dit ou pensé, mais, bien qu'il se passe de lien de subordination, il conserve l'emploi des temps propres au style indirect. Il en résulte pour ceux-ci une valeur particulière. Tel est l'exemple cité par M. Bally :

« Alors il donna des détails..., au fond sa situation ne l'obligeait nullement à travailler, mais que voulez-vous! il fallait bien faire l'apprentissage de la vie⁵⁰. »

Le style indirect libre connaît, bien entendu, toutes sortes de nuances, mais ce qui le caractérise, c'est qu'il maintient toujours, au moyen de quelque indice de langue ou de vocabulaire, la distinction entre le narrateur et le sujet dont celui-ci rapporte les paroles ou les pensées. Il opère, en quelque sorte, la liaison entre

48. Cf. les articles parus dans la revue *Germanisch Romanische Monatschrift* : « Le style indirect libre en français moderne », année 1912, 1^{re} partie, pp. 549-557 et 2^e partie, pp. 597-607, et « Figures de pensée et formes linguistiques », année 1914, 1^{re} partie, pp. 405-423 et 2^e partie, pp. 456-470.

49. M. LIPS, *Le style indirect libre*, Paris, 1926.

50. *Figures de pensée et formes linguistiques*, I, p. 417.

ce que nous avons appelé le style descriptif et le style exclamatif. D'une part, en effet, il reproduit un énoncé sous forme de faits relatifs à la personne qui parle et, d'autre part, en laissant la possibilité de faire appel à un certain nombre de termes exclamationnels, il facilite de continuelles échappées dans le style direct.

Selon M^{me} Lips, le style indirect libre, connu de l'ancien français⁵¹, disparut à la Renaissance, non toutefois sans laisser quelques traces dans la syntaxe de Rabelais. A l'époque classique, un écrivain de génie, La Fontaine, fit un emploi souple et varié de cette forme littéraire. Après lui, il fallut attendre les écrivains du dix-neuvième siècle pour la voir reparaitre. Elle s'épanouit depuis dans la langue moderne. Le style de saint Pierre Fourier pose donc un problème nouveau, puisqu'il nous oblige à distinguer un **STYLE INDIRECT EXPRESSIF** qui, selon toute apparence, en représente la forme embryonnaire.

M. Bally, qui a si souvent montré l'origine des formes littéraires dans le langage spontané, fait allusion, dans son premier article sur ce sujet, à un « style indirect libre de la conversation⁵² ». M^{me} Lips, dans son important ouvrage, reconnaît que le style indirect subit parfois d'assez fortes transpositions et que, sans aller jusqu'à la forme libre, il peut ressentir les effets de ce que nous avons appelé la condensation et la dislocation expressives⁵³. On connaît enfin les pages pleines d'intérêt que F. Brunot a données, dans « La pensée et la langue », sur la dislocation du style indirect⁵⁴. Tout cela paraît bien prouver l'existence d'une forme spontanée qui marquerait le point de départ du style indirect libre et qui en posséderait déjà les qualités essentielles.

Il ne nous appartient pas de traiter cette question plus à fond, mais nous pensons, du moins, que les textes de saint Pierre Fou-

51. MM. BAYET et JURET en ont signalé des exemples en latin. Cf. :

A. JURET, *Système de la syntaxe latine*, pp. 419-425; *Le style indirect libre en latin*, dans les *Mélanges Vendryès*, 1925, pp. 199-202, et *Réflexions sur le style indirect libre*, dans la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 1938, pp. 163-168;

J. BAYET, *Le style indirect libre en latin*, *Ibid.*, 1^{re} partie, année 1931, pp. 327-343 et 2^e partie, année 1932, pp. 5-24.

52. Cf. *Le style indirect libre en français moderne*, 1^{re} partie.

53. Cf. *Le style indirect libre*, pp. 44 et 45. Voyez également p. 33 et pp. 81 et suiv.

54. Livre IX, ch. XVI, « Décomposition de la phrase conjonctionnelle », p. 342.

rier pourront apporter quelque lumière aux linguistes désireux d'en poursuivre l'étude. Nous nous contenterons, pour nous, d'examiner les modes de reproduction de la parole ou de la pensée employés par notre auteur.

Le passage du style indirect au style direct se trouve souvent facilité, chez lui, par l'emploi d'un terme propre à ce dernier. Quand, par exemple, saint Pierre Fourier écrit :

« vous prierez Dieu..., mais ce ne sera pas pour reconnaître si elle est appelée. *Il est à mon avis trop évident que non.* » (IV, 238),

il ne s'agit là, sans doute, que d'une construction indirecte aussi bien que dans les expressions courantes : « il a dit que oui », « il a affirmé que non ». Mais les adverbes « oui » et « non », qui sont plus proprement des termes de réponse directe, sont extrêmement mobiles du fait qu'ils condensent en eux un énoncé complet. Ils peuvent facilement désorganiser la phrase. Lorsqu'en effet saint Pierre Fourier écrit ailleurs :

« J'ai pris enfin l'assurance de lui demander si nous oserions bien recourir à l'emprunt de quelques deniers chez lui... *Il a répondu, oui, qu'il nous en prêterait* » (II, 348),

le terme de langue parlée s'introduit, cette fois, dans la reproduction indirecte pour en troubler la syntaxe. Il produit ce que nous avons appelé une « pré-rupture », que l'on peut qualifier ici de « style indirect expressif ».

La désarticulation de la phrase indirecte peut se produire de différentes façons. Soit un exemple comme le suivant :

« Nos pères disent que c'est bien fait de recevoir Mr. Nicolas... à Lunéville pour en faire l'essai, mais le garçon qui a mal aux yeux, *non. Il ne nous est pas propre.* » (III, 227.)

L'adverbe « non » subit, si l'on peut dire, un déplacement affectif qui en change la valeur. De simple particule négative qu'il aurait pu être dans : « mais *non* le garçon qui a mal aux yeux... », il prend la force d'un énoncé complet et acquiert par suite pleine valeur de réponse directe. Il reprend et résume l'idée précédemment exprimée et équivaut à lui seul à toute une proposition, voire même à toute une phrase : « Il ne faut pas le recevoir », ou : « Nos pères disent qu'il ne faut pas le recevoir ». L'emploi expres-

sif de ce terme entraîne ainsi une rupture de syntaxe. C'est encore pour la même raison que la proposition qui suit : « Il ne nous est pas propre », se trouve libérée de tout lien conjonctionnel. Celle-ci peut être en effet considérée, au même titre que « non », comme un membre disloqué de la phrase indirecte dont l'aspect normal serait : « Nos pères disent que c'est bien fait..., mais non le garçon qui a mal aux yeux *parce que...* ». Bien que cette dernière assertion se présente sous forme d'indépendante, il va de soi qu'elle appartient encore à la réponse des Révérends Pères. Elle explique et développe l'adverbe « non ». Ainsi, par la place même que cet adverbe occupe dans la phrase, on peut aussi bien le rattacher à « Nos Pères disent » qu'en faire un résumé total de l'énoncé qui précède, de sorte que : « non. Il ne nous est pas propre » peut aussi bien constituer une reproduction textuelle de paroles prononcées qu'une conclusion ou une opinion rapportée par saint Pierre Fourier. Nous serions presque autorisée à mettre deux points et à ouvrir les guillemets après : « mais le garçon qui a mal aux yeux ».

Par la dislocation qu'entraîne l'adverbe négatif, la phrase commencée au mode indirect paraît donc bien avoir tendance à s'achever au mode direct. En retrouvant sa pleine indépendance, « non » marque, en tout cas, un acheminement vers le style direct. Le passage de l'un à l'autre style s'opère ainsi par rupture profonde de subordination en provoquant une totale désarticulation de la deuxième subordonnée.

On entrevoit, d'autre part, les affinités de tous ces degrés intermédiaires avec ce que nous avons appelé le style exclamatif. Les exemples suivants aideront encore à les mettre en lumière :

« [il serait bon] de procurer que saint Jean Chrysostome... leur dise... ce qu'il écrit en sa docte Homélie..., que je vous envoie, *tenez*, nonobstant que bien pressé » (III, 150),

ou :

« Comment! disais-je en moi-même, y a-t-il déjà trois ans...? Si on m'eût surpris et demandé sans me donner loisir de... compter sur mes doigts, *un, deux, trois*, je n'eus pas répondu plus d'un an » (II, 275).

Les termes de langue parlée : « un, deux, trois » et « tenez », sont autant d'échappées dans le style direct au même titre que

« oui » et « non⁵⁵ ». Il faut remarquer, dans le dernier cas, que saint Pierre Fourier parle de lui objectivement, comme il parlerait de toute autre personne, mais lorsqu'il compte : « un, deux, trois » il entre en scène. Il rapporte, en quelque sorte, ses propres paroles.

En résumé, on peut dire que les phrases de style indirect dans lesquelles entre simplement un terme de style direct comme « oui » ou « non », sont à la limite extrême entre les deux modes d'expression. Lorsqu'elles s'accompagnent d'une rupture de syntaxe, une nouvelle étape est franchie. On entre dans le style indirect expressif et de là, par suite, dans le style direct.

Toutefois le style indirect expressif n'apparaît pas seulement dans ce cas. Il peut se présenter sous des aspects très divers. Parfois il se manifeste par un simple procédé affectif de transposition des valeurs, sans qu'il y ait aucune dislocation de la phrase. Ex. :

« nos bons Princes... s'abaissent jusque là que de... s'accommoder... à nos volontés et désirs... et s'ils nous demandent avec humilité de tenir entre nous, pour quelque peu de temps, une pauvre âme..., nous n'y voulons entendre... Ça, il faut vite ment employer les prieurs, les généraux des Ordres, les curés, les Dames de Gallian et toutes autres que nous pourrions trouver de nos amies pour la chasser bien loin et prendre loisir de nettoyer *nos* habits, *nos* meubles, *nos* chambres, *nos* oratoires, *nos* réfectoires, qui sont infectés de la hantise ou de l'approche de cette âme mondaine. *Ce vous serait un reproche ou une indignité trop grande de la tenir chez vous.* O mes bonnes Sœurs, plutôt à Dieu que vous sussiez quel... respect les Apôtres... ont porté aux princes de leur âge » (IV, 153).

Après un énoncé qui peut paraître d'ordre général, saint Pierre Fourier arrive insensiblement, et très finement, à faire parler les religieuses qui refusent l'entrée de leurs cloîtres à une dame du monde. Non seulement la personnalité de la « pauvre âme » en question se précise par les allusions qu'il fait à des circonstances d'actualité, mais quand il écrit « *nos chambres,.... nos réfectoires* », il est bien certain qu'il s'exclut du possessif au pluriel. Celui-ci ne peut s'appliquer qu'aux religieuses. Il n'y a plus de doute sur le sujet, qui finit par se distinguer nettement du narrateur par le changement de personne : « *Ce vous serait un repro-*

55. Cf. *Figures de pensée et formes linguistiques*, 1^{re} partie.

che... ». Cette fois saint Pierre Fourier rapporte et résume si bien l'opinion des religieuses, et non la sienne, qu'un « vous dites que » est implicite. La simple reproduction indirecte se trouve dépassée sans qu'il y ait, ici, rupture de syntaxe.

Le caractère essentiel du style indirect expressif est donc de reposer, comme la forme littéraire dont il marque une étape, sur des associations implicites. Il ne consiste pas dans le simple effacement d'une particule de liaison, mais bien plutôt dans une « subordination implicite » au sens très large du mot, puisqu'une partie de l'énoncé reste dans l'esprit. Il n'est donc pas étonnant que ce mode d'expression comporte un emploi subjectif des temps. Cet emploi, tout à fait net quand il s'agit de l'imparfait de l'indicatif ou du conditionnel, l'est beaucoup moins quand il s'agit du présent ou du futur de l'indicatif⁵⁶. Ceux-ci néanmoins s'accompagnent, dans ce cas, d'une autre marque de subordination. Elle consiste, ainsi que l'a fait observer M. Bayet, en une « dépersonnalisation » voulue des paroles prononcées⁵⁷. Un exemple comme le suivant se rattache donc encore au style indirect expressif :

« En sortant de la salle, tous ces Messieurs admirent ces nouveaux champions... Tandis que notre Saint Père prend la réfection, on lui raconte ce qui s'est passé, il écoute, il admire, *il les faut voir*, il les voit, les affectionne, les bénit *et se disposera désormais à leur être favorable* » (III, 149).

La proposition : « *il les faut voir* », traduit non la pensée propre de saint Pierre Fourier, mais celle du Pape. Il y a donc ici, de même que dans le cas précédent, plus qu'une rupture de subordination, puisqu'il y a absence de verbe introducteur. Celui-ci est implicitement contenu dans le verbe intransitif « il admire ». Il en résulte pour le présent impersonnel « il faut », une valeur inattendue grâce à laquelle saint Pierre Fourier laisse entendre que ce qu'il exprime a pour le moins passé par l'esprit du sujet

56. Le style indirect libre peut se rencontrer aussi au présent ou au futur. M. BAYET, qui est d'accord sur ce point avec M. JURET, cite l'exemple suivant de LA FONTAINE : « Il met bas son fagot, il songe à son malheur. *Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?* » (*Le style indirect libre en latin, Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 1931, p. 328). Cf. A. JURET, *Réflexions sur le style indirect libre*, *Ibid*, 1938, p. 164.

57. J. BAYET, *Le style indirect libre en latin, Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 1932, p. 6.

mis en scène. Peut-être même cet emploi subjectif entraîne-t-il le futur : « *il se disposera* », car il semble qu'on attendrait plutôt : « *il se dispose* » ou mieux encore « *il est disposé* ». Quoi qu'il en soit, l'emploi même du verbe « *se disposer* » et de l'adverbe « *désormais* » sont l'indice d'une considération subjective. Sous cette forme, en tout cas, le style indirect expressif s'insère aisément dans un passage descriptif. Il est très voisin de la forme littéraire dont il marque une étape et permet de rendre très délicatement les réflexions intimes d'un personnage dont on observe les gestes.

Toutefois il faut reconnaître qu'un exemple de ce genre n'est pas très éloigné des phrases de style direct dont le verbe introducteur est en incidente, car on peut se demander si saint Pierre Fourier ne rapporte pas textuellement la réflexion du Saint Père. Il suffirait d'un : « *dit-il* » ou d'un : « *se dit-il* » pour que le style direct apparaisse. Qu'on compare en effet, la phrase suivante à l'exemple qui précède :

« Touchant celle qui semble trop petite, il est bien temps de me demander avis quand le mal est déjà fait. *Elle est reçue, dites-vous, les conseils en sont pris.* Vous devez avoir la dextérité de détourner doucement celles qui ne vous sont propres » (III, 14).

Dans ce cas, il ne manque que des guillemets et un tiret. Il y a reproduction pure et simple d'un dialogue. Or en supprimant « *dites-vous* », on retrouverait une forme assez voisine de « *il les faut voir* ». Malgré tout, une légère différence paraît subsister à cause de l'imprécision dans laquelle le mode impersonnel maintient la dernière phrase. Celle-ci rentre aussi facilement dans le récit qu'une phrase de style indirect libre et laisse place à des nuances extrêmement fines, puisqu'on ne peut pas même savoir de façon rigoureuse si elle a été dite ou pensée. Son interprétation est laissée au lecteur et ressort du contexte. De plus, la forme originale dans laquelle elle a été émise reste incertaine. En parlant des deux chanoines qui avaient si brillamment soutenu leur thèse, le Pape a pu déclarer aussi bien : « *je veux les voir* » que : « *il les faut voir* ». La présence du mode impersonnel dans une forme intermédiaire de ce genre produit donc un effet assez analogue à un changement de personne. C'est pourquoi une telle

phrase doit être considérée comme une forme de style indirect expressif.

Il en est de même de certaines répétitions affectives des termes de l'interlocuteur⁵⁸. Elles supposent d'assez fortes ellipses et s'accompagnent encore d'un rapport de subordination qui les met à mi-chemin entre les deux modes d'expression. De semblables reprises impliquent toujours un : « vous dites que », « vous pensez que ». Ex. :

« Mon Révérend Père, vous êtes obligé à la congrégation... Nous ne savons en quoi votre Révérence peut servir à ce peuple. Oui, mais, nous direz-vous, plusieurs demandent à se confesser et entendre la messe chez nous. — *Ceux-là demandent*; votre Congrégation demande. Auquel des deux êtes-vous redevable? » (IV, 103).

En reprenant ce que vient de dire son interlocuteur fictif, saint Pierre Fourier laisse subsister la distinction entre ses propres paroles : « *Votre congrégation demande* », et celles du Révérend Père : « *plusieurs demandent* », mais ne les mettant plus dans la bouche de ce dernier, la reproduction devient indirecte. Remarquons d'ailleurs que saint Pierre Fourier ne les reprend pas exactement dans les mêmes termes. Il emploie un démonstratif qui indique déjà une sorte de « dépersonnalisation ». La reprise implique un verbe introducteur tel que : « vous prétendez, vous alléguiez que⁵⁹ ».

Toutefois ce lien implicite est fragile. Il peut aisément se relâcher. Soit ce dialogue imaginaire auquel saint Pierre Fourier ne laisse pas même le temps de s'organiser :

« Faut déclarer au sieur débiteur et à Monsieur son frère que nous ne nous tenons nullement satisfaits et qu'ils nous mettent promptement le titre en mains, et le fassent confirmer par Son Altesse. C'est autre chose d'agréer le transport seulement, et autre chose de confirmer le titre et la pension, et consentir au transport qui s'en est fait. Et qu'est-ce que le Prince a agréé? *Le transport?* quel transport? de quoi? de

58. Cf. *Le style indirect libre en français moderne*, 1^{re} partie.

59. On peut comparer cet exemple à la phrase suivante dans laquelle la répétition des termes reste purement objective : « votre Révérence eût beaucoup mieux fait... de ne point parler en ses dernières lettres, comme ferait quelque Abbé séculier faisant son bon à part, car, *où aurai-je recours*, dit votre Révérence, qu'à ceux qui ont de quoi remédier à mes maux? — *Où aurons-nous recours* (fallait-il dire) qu'à ceux... » (V, 272).

rien, puisque l'on ne montre le titre. Point de titre, point de transport qui vaille, point d'agrément qui puisse de rien servir » (IV, 280).

Saint Pierre Fourier, si l'on peut dire, ne permet pas même à son interlocuteur d'ouvrir la bouche. Il fait lui-même les demandes et les réponses. De sorte qu'on ne peut même plus parler de répétition. On rentre simplement dans le langage exclamatif et, par là, dans le style direct.

Il en va bien autrement dans un tour ironique, tel que le suivant :

« Je ne peux rien promettre d'assuré du retour; mais vous ne laisserez... de faire vos dévotions à ces deux jours de fêtes prochaines sans vous arrêter... à ces... songes de gens abusés. *Vraiment! ces pauvres Pères en vaudraient bien mieux quand j'y serais présent! Oh! ils en vaudraient bien mieux, non point? Jusques à quand serez-vous ainsi aveuglés en cet endroit-là?* » (II, 347).

Saint Pierre Fourier reprend et résume la pensée de ses confrères et la présence même du conditionnel dans la phrase nous ramène dans le mode de la reproduction indirecte.

On voit, du moins, par tout ce qui précède, les rapports très étroits qui existent entre les formes intermédiaires du style direct et les faits que nous avons étudiés au sujet de la phrase affective. On peut conclure, en outre, que le style indirect expressif, comme la forme littéraire dont il est le germe, est, pour ainsi dire, centré sur une très large subordination implicite. De même que le style indirect libre, il entraîne généralement, soit un changement de temps, soit une « dépersonnalisation » des paroles prononcées. A mi-chemin entre le style descriptif et le style exclamatif, il incline tantôt vers le discours direct, tantôt vers le discours indirect, selon que la phrase est plus ou moins chargée d'affectivité.

Les différents modes de reproduction de la parole qu'on rencontre chez saint Pierre Fourier correspondent ainsi à des degrés expressifs entre lesquels il ne peut y avoir de brusque solution de continuité, et les formes multiples qu'ils lui offrent sont une des richesses de son style. Elles lui fournissent de fines nuances dont il se sert avec le plus grand art.

Le style direct proprement dit trouve, chez lui, une très grande variété de formes et d'emplois. Parfois, en effet, il appa-

rait brusquement là où le contexte faisait plutôt attendre une construction indirecte :

« Longtemps y a que je vous dis que je ne vaux plus rien que pour vous coutanger. Je vous en donnerai de bonnes expériences tous les jours et ne cesserai jusques à ce que vous me direz : *n'y reviens plus* » (II, 153).

Ordinairement, le style direct est introduit par un verbe tel que : « dire, objecter... etc. », mais parfois aussi, le verbe introducteur n'a qu'un sens très éloigné d'un verbe d'expression. Il en résulte de très beaux effets de style. Le discours direct suscite, en effet, des représentations d'autant plus rapides que son signe introducteur tend à s'effacer. Saint Pierre Fourier tire de ce moyen des scènes d'une vivacité sans égale. Pouvant ainsi passer sans effort du récit à l'énonciation, il donne très adroitement l'impression de gestes et de paroles qui se succèdent aussi vite que dans la réalité. Ex. :

« Je vous assure, mon très-Révérend Père, je me fâche bien fort... contre ces économes, quand j'entends le cuisinier (posez le cas que ce soit le vôtre) qui s'en va tout échauffé sur la boutique d'un marchand : Ho! Monsieur M***, donnez-moi vite un cent de harengs et une main de morue et deux cents de marrons, et écrivez..., six livres de chandelles, et écrivez..., une paire de souliers de 9 points, et écrivez..., cinq aunes de serge qui soit bonne, et écrivez..., un gros fromage de Suisse pour le dessert de nos Pères, et écrivez toujours. Quel ménage est-ce là? » (VI, 174).

On peut remarquer que cette façon d'introduire le style direct ramène l'ensemble du récit à une tonalité affective extrêmement riche de moyens d'expression. Dans ce passage relativement court, on retrouve immédiatement, pour commencer, une rupture de subordination directe : « *je vous assure..., je me fâche* » ainsi qu'une phrase exclamative à la fin : « *Quel ménage est-ce là?* » Enfin un procédé de répétition s'ajoute encore à tout cet ensemble d'interpellations et d'ordres lancés à la hâte, pour donner l'impression de courses rapides et fréquentes à la boutique de l'épicier. On ne pouvait mieux faire sentir l'attitude insouciant et désinvolte de l'économe infidèle.

Il arrive aussi que le verbe introducteur du style direct fasse

totallement défaut. Un dialogue peut alors s'engager ex abrupto, comme dans ce début de lettre :

« Mon Révérend Père, *gavisi sunt gaudio magno valde, valde, valde* — Qui? Qui? — Le R. Père élu de Saint-Pierremont et tous nos Pères et frères de ce lieu et avec eux celui qui écrit les présentes — Et quand? — Jeudi dernier jour de la grande Fête-Dieu... » (V, 317).

Le style direct jaillit de même au cours d'un exposé des plus sérieux :

« [Vous] ne debvez, ny pouvez donner vostre habit regulier aux postulantes... que vous n'ayez 1°) Une Maison qui soit vostre, 2°) *Lettres* authentiques de Monseigneur... Voilà ma petite opinion, saulf toutesfois meilleure, si on la peult trouver. Ouy mais, on n'a pas faict ainsy a Chaalons, peult-estre que non, mais si avoit-on une maison... Jesu Maria! nous demeurerons doncques long temps abbaissées, pauvres, mesprisées, languissantes... Peult-estre que si, peult-estre que non, mais quoy qu'il arrive, patience. Laissez faire nostre bon Seigneur » (O.33).

Il y a chez saint Pierre Fourier, comme nous l'avons dit, un besoin irrésistible de faire parler ses personnages et de les mettre en action. Aussi n'a-t-il pas de peine à tirer des différents modes de reproduction de la parole d'incroyables ressources de style. Sachant se servir avec une aisance toute spontanée des multiples nuances que lui offre non seulement le style direct, mais encore le style indirect et ses formes intermédiaires, il donne à de simples textes de langue parlée une perfection qui rejoint celle de l'art littéraire le plus consommé. Il passe, en effet, constamment d'un style à l'autre, tantôt quittant le style direct pour le style indirect, tantôt, au contraire, revenant avec souplesse du second au premier. Cette sorte de va-et-vient lui permet de ménager des effets de scène appréciables. Témoin ce passage dans lequel le style indirect vient peu à peu diminuer la lumière très vive qu'avait jeté le style direct sur le débat mouvementé de ses chanoines avec les émissaires de Richelieu :

« Vendredi dernier, sur les sept heures du matin, entra, dans le chœur de l'église d'ici, un capitaine français accompagné d'un nombre de soldats feignant de vouloir y entendre la messe, et rencontrant le P. Thomassin le premier, lui demanda après le P. Thomassin — Ce suis-je, Monsieur — Faites- moi parler au P. Perpète — Il n'est pas ici, Monsieur — Si est, car on m'a dit à la porte qu'il y était arrivé hier

au soir; et puis je viens de rencontrer deux de vos religieux qui me l'ont témoigné — Et après plusieurs contestes de part et d'autre et de menaces de... tout renverser parmi la maison afin de trouver où il était caché, il fut force de... faire venir le Père qui s'était retiré au premier bruit qu'il avait entendu, et parmi toutes ces disputes, il répéta plusieurs fois qu'il s'en allait, qu'on l'envoyait aussi à Mirecourt » (V, 265).

L'apparition du style direct dans le récit rend assez bien l'entrée inattendue des soldats au monastère de Belchamps. Au contraire, après ces vives contestations, les dernières propositions de style indirect : « *et parmi toutes ces disputes il répéta... qu'il s'en allait, qu'on l'envoyait aussi à Mirecourt* », donnent l'impression de bruits confus qui s'éloignent.

Tout l'art de saint Pierre Fourier est dans le maniement très souple de ces divers moyens d'expression. Mais nulle part ailleurs, peut-être, n'en apparaît mieux la beauté que lorsqu'il y entremêle quelques-unes de ces formes intermédiaires dont nous avons parlé. Celles-ci, comme on l'a vu, permettent aussi bien de reproduire une attitude subjective que de rapporter des paroles et facilitent le passage entre le style descriptif et le style exclamatif. Elles demandent un talent supérieur parce qu'elles ramènent l'écrivain à un degré moyen d'affectivité, auquel il est plus difficile de se maintenir. Dans le langage, plus qu'ailleurs, la loi du moindre effort entraîne toujours vers les formes extrêmes, soit vers une phrase paresseuse et inorganisée, soit vers une phrase purement exclamative. Les degrés intermédiaires, au contraire, comportent toujours une plus grande diversité de moyens d'expression. En suggérant en outre plus qu'il n'exprime, le style indirect expressif fait continuellement appel à l'intelligence et à la sensibilité de celui qui lit ou qui écoute. Peut-être même est-ce par là qu'il est souvent très près de devenir une forme littéraire. On en jugera par ce récit tout à fait spirituel et délicat dans lequel on retrouvera bon nombre de formes propres à la condensation expressive :

« La conséquence que je craignais, au cas que vous la receviez, est que dorénavant, à l'imitation de ce premier exemple, plusieurs personnes de qualité et de moyens vous présenteront de leurs filles qui auront les épaules bossues et des épines du dos mal faites...

« Que si vous les refusez, ou toutes ou quelques-unes, tout aussitôt on vous objectera que vous avez bien reçu une telle. — Oui, mais, direz-vous, ce n'est qu'une épaule qui se trouve un peu plus haute que sa voisine et une petite difformité en l'épine du dos, cela ne paraît comme rien, il n'y a point de douleur ni d'incommodité pour tout. Ils vous répliqueront que la leur est toute semblable à celle-là, point de douleur, point d'incommodité et même point de difformité en l'épine, seulement ses épaules sont un peu plus hautes que celles des autres gens, ce semble, mais c'est si peu que rien, et si on veut la mesurer et confronter avec celle-ci que vous avez ja reçue, vous ne trouverez qu'un peu, qu'un tout peu davantage de bosse, mais encore est-ce que son corps de robe n'est pas bien fait; le tailleur d'habits est un pauvre ignorant qui n'y connaissait rien. Au reste, c'est la plus sage fille, la plus dévote, la plus saine, le meilleur esprit, la mieux appareillée. Ce sera merveille. Il la faut recevoir. » (III, 355.)

Une seule phrase de style direct, dont le verbe introducteur est en incidente, suffit à saint Pierre Fourier pour éveiller l'attention du lecteur. Elle donne l'impression qu'un dialogue s'engage et les phrases de style indirect qui l'entourent ne font, comme précédemment, que ménager des effets de relief ou de lumière. Elles permettent à saint Pierre Fourier de passer insensiblement, et par rupture de subordination, à la forme expressive. Qu'on remarque, en effet, la façon très adroite dont s'introduit l'expression de langue parlée : « *seulement ses épaules sont un peu plus hautes que celles des autres gens* », après cette suite de propositions nominales : « *point de douleur, point d'incommodité... etc.* ». On entre ainsi à nouveau, et sans presque s'en apercevoir, dans le discours direct, mais cependant celui-ci reste assez voilé pour qu'il puisse se confondre avec la simple description d'une attitude subjective. Bien qu'un dialogue soit vivement senti, aucune forme n'indique le retour au mode direct, et, notons-le, toutes les objections du second interlocuteur restent impersonnelles. Il en résulte qu'on a tout autant l'impression de suivre ses pensées intimes que d'écouter ses réponses.

Le style indirect expressif fait donc toute la finesse du récit en y ajoutant ce que les deux autres formes de reproduction de la parole ne peuvent donner : le sentiment d'une attitude morale. Pareille alliance des trois styles ne pouvait être mieux utilisée, puisqu'en ajoutant à la vivacité d'une scène qui s'ébauche, elle

donne à saint Pierre Fourier le moyen de nous faire entrevoir les secrètes pensées de son personnage. Il n'est pas besoin d'en dire plus pour comprendre tout ce que le style même de l'écrivain doit d'animation et de délicatesse à l'emploi très habile de ces différentes formes.

COMPLEXITÉ DE LA PHRASE AFFECTIVE CHEZ SAINT PIERRE FOURIER.

Par suite du phénomène bien connu de l'association des idées, une sorte de « cristallisation des procédés⁶⁰ » se produit tout naturellement dans le style. Ce fait, qui a été signalé par M. Marouzeau au sujet des formes littéraires, est encore plus vrai quand il s'agit du langage spontané. On a vu avec quelle facilité les procédés de répétition se superposent à quantité d'autres faits expressifs. La rupture de subordination elle-même n'est, le plus souvent, qu'une manifestation de l'action synthétique à laquelle s'ajoute un fait de dislocation. L'exclamation pure, quand elle n'est pas le point d'aboutissement de la phrase nominale, entraîne presque toujours quelque déséquilibre syntaxique. Ce que nous avons enfin appelé le « style indirect expressif » comprend, à lui seul, tout un ensemble de procédés affectifs. Pour tout dire, ceux-ci, s'appellent les uns les autres, et la phrase animée par le sentiment n'est, chez saint Pierre Fourier, qu'une très riche synthèse de leurs nombreuses variétés.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que les deux principales formes de style qui caractérisent les lettres vosgiennes » soient rigoureusement séparées. Elles donnent seulement la note dominante de l'aspect qu'y prennent la description et le récit, mais elles se compénètrent fréquemment. C'est là d'ailleurs ce qui fait la beauté de ce style spontané. Aussi, pour replacer dans leur ensemble les faits étudiés au cours de ce chapitre, et pour donner une idée plus nette de la richesse de cette « cristallisation des procédés » chez notre auteur, citerons-nous pour terminer deux lettres particulièrement significatives.

60. Cf. *Traité de stylistique appliquée au latin*, pp. 305 et 306.

La première est adressée aux sœurs de Mirecourt. Saint Pierre Fourier y laisse aller son imagination sur les carreaux de dentelle que ces religieuses sont laborieusement occupées à confectionner pour gagner leur vie. On verra que le style descriptif n'y exclut pas certains procédés exclamatifs :

« Il me serait impossible de vous exprimer la joie et consolation toute grande que le frétilis de vos fuseaux m'apporte quand je me trouve en esprit sur le seuil de votre saint ouvroir et que je vous écoute...

« Ai-je pas bien dit (pensais-je en moi-même) ces jours passés, que leurs carreaux étaient des petits champs miraculeusement fertiles. Voici double miracle. Une vingtaine de petits champs tout courts et tout étroits, ils n'ont pas chacun une omée, que dis-je, une omée? (car une omée contient 25 verges) ils n'ont pas seulement une verge chacun; c'est pour le plus s'ils ont un pied, ou deux, ou trois, et ils nous produisent durant ces temps, du grain plus que la plus grande saison des champs d'un village bien gros. Miracle! mais, quoi plus? tout au plus fort temps d'un hiver rigoureux, c'est à savoir : depuis la fête de saint Martin en Novembre, jusques à celle de saint Mathias en février, on laboure ces petits champs sans chevaux et sans bœufs, et sans se tourmenter, on sème, on moissonne, on porte le blé au grenier, et jà dès le lendemain de saint Mathias, on recommence à labourer de nouveau, semer et moissonner. Miracle! Que veut-on dire à tout cela? *Benedictus Deus!* » (VI, 388).

La deuxième est un étourdissant monologue dans lequel saint Pierre Fourier demande aux religieuses de Verdun une aide pécuniaire en faveur de ses chanoines. Bien que ce texte soit presque entièrement fait de style exclamatif, il laisse place à une certaine part de style coupé :

« O plût à Dieu! mes très-bonnes et très-chères Sœurs... que vous me supportassiez en mon insipience (dirai-je après saint Paul en sa deuxième épître à ses bien-aimés Corinthiens), en ma témérité, en mon outrecuidance..., mais supportez-moi dit saint Paul à toutes ces gens-là; mais supportez-moi mes bonnes Sœurs, je vous supplie au nom de Dieu, endurez-moi, excusez-moi, pardonnez-moi. — Mais en quoi donc, me répondrez-vous, ce me semble, en quoi? — Je ne l'ose dire qu'en rougissant bien fort. C'est en l'humble prière que je fais présentement chez vous... qu'il vous plaise prendre pitié des pauvres pères et frères de la congrégation du Sauveur de nos âmes, et de tirer des profonds trésors de votre piété quelque petite gouttelette de miséricorde qui les mette à repos, les récrée et les console.

« Mais quelle miséricorde, me direz-vous? Oh! c'est ici que je

tremble. Je n'ose développer mes conceptions. Le grand saint Paul en sa susdite épître, voulant par nécessité dire quelque chose d'un certain sujet auquel il avait quelque appréhension, il ne se peut mettre à en entamer le discours. Il vient, il va, il marchande, il commence, il cesse, il coupe, il recoupe, il se présente, il se recule, comme vous diriez... un généreux coursier d'Espagne ou de Tartarie qui veut sauter au-delà d'un large et profond... fossé, qui s'approche du bord et puis tout-à-coup se retire et prend enfin courage et résolution de franchir ce saut-là. Je vais sauter de Mattaincourt à Verdun, et au-delà de toutes les plus grandes, les plus admirables, les plus plausibles, les plus profitables, les plus opportunes miséricordes qui se soient jamais peut-être rencontrées dans cette sainte cité ni en pas un lieu d'ici à là.

« Mais ne me dites encore rien, mes saintes Sœurs, ne m'épouvantez pas, ne récriez pas : hola! hola! ne vous fâchez pas, et ne me montrez pas mauvaise mine, car si je vous apercevais mal contentes tant peu que ce pût⁶¹ être, je commencerais tout aussitôt à trembler et perdrais tout courage et le peu de forces que j'ai, et tombant dans le fossé, j'y demeurerais embourbé et tout transi de froid. Laissez-moi faire je vais sauter. O Dieu! O Vierge sainte!... secourez-moi, inspirez-moi, portez-moi vite ment au delà de ce bief... sans offenser personne. Mes chères Sœurs, se saurait-il faire que pour l'égard des grandes sommes de deniers que vous doivent nos Pères, il fût possible que vous pussiez et voulussiez par pitié... prendre d'eux sur le principal 6000 francs dans neuf mois, à savoir : 3000 tout comptant et les autres 3000 au bout du dit terme, qui écherrait à Noël prochain, et puis de là tous les ans, 3000 fs à pareil jour, jusques à fin de paye. Jésus! quel coup est-ce là! Jesu-Maria! où suis-je? je n'en peux plus, je suis tout ébloui, tout étonné, tout troublé, tout épouvanté! Suis-je dans le bief? suis-je dehors? suis-je deçà? suis-je delà? qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? suis-je pas renversé?... »

.....

« O Seigneur Dieu! O sainte Mère! je suis accablé, je n'en peux plus, je n'ai plus de force..., je ne respire plus, ce crois-je. Avant que plus rien faire et plus rien dire, ni que me résoudre ou à rebrousser chemin ou à passer plus outre, il faut par nécessité que je respire un peu, que je reprenne mes esprits et que je demeure en transe ici, jusques à ce que je sache... en quel lieu je me mets aujourd'hui, si dans le bief, si deçà, si delà... »

.....

« Mes bonnes et bien-aimées Sœurs... j'avais commencé à vous écrire, mais ma plume, presque à même instant, s'est égarée de son chemin et quant et quant de son devoir... Je vous supplie, au nom de

61. ROGIE écrit « peut ».

Dieu, prendre le tout en bonne part et ne vous point offenser de tant et tant et tant de manquements de devoirs et écrits » (V, 18-22).

On voit par là, comme par tout ce qui précède, quelles incontestables ressources stylistiques possède la phrase livrée à l'action du sentiment. Mais on voit surtout comment saint Pierre Fourier se charge de lui faire rendre son maximum de richesse au point que ces procédés tout spontanés en arrivent souvent à se confondre avec les plus belles formes littéraires. L'infinie variété avec laquelle ils se présentent sous sa plume et l'emploi très harmonieux qu'il en fait dénotent un talent inné. C'est le cas de répéter le mot fameux de Buffon : « Le style est de l'homme même ».

CHAPITRE III

MOYENS D'EXPRESSION ET FIGURES DE PENSÉE

Les procédés de caractérisation — L'intensification du terme — L'atténuation — Les oppositions — Les renforcements d'insistance — Valeur du terme et alliances de mots — La métaphore et le renouvellement du groupe — Figures diverses — L'exagération — La personnification.

Un grand nombre de moyens expressifs employés par saint Pierre Fourier n'intéressent plus directement la phrase. Certains même n'intéressent plus la stylistique proprement dite, parce qu'ils n'ont pas de répercussion sur les signes du langage. Bien qu'ils échappent à l'analyse grammaticale, on ne peut nier, cependant, que ce ne soient encore autant de manifestations originales du mécanisme de l'expressivité. Il n'est pas permis de les négliger tout à fait quand on examine un style particulier.

C'est pourquoi nous étudierons en même temps, en les désignant du terme très général de « procédés expressifs », certaines transformations syntaxiques ordinairement nommées *hypostases*¹ par les linguistes, et ce qu'on est convenu d'appeler des figures de pensée. Les unes et les autres ont cela de commun entre elles, qu'elles se ramènent toujours plus ou moins à des transpositions logiques. Le propre de l'expressivité n'est-il pas d'être en perpétuel conflit avec la logique? Il est rare, en effet, dans le langage affectif, qu'une transformation grammaticale ne se double pas de quelque échange de cette nature. Si une figure de pensée n'influe pas nécessairement sur le moyen d'expression, une hypostase, par

1. Cf. BALLY, *Le langage et la vie*, p. 129.

contre, voile toujours, en dernière analyse, quelque figure de pensée².

Nous chercherons donc moins à établir un classement rigoureux entre les deux sortes de moyens expressifs qu'à examiner les modes de pensée de notre auteur et l'enrichissement qui en résulte pour son style. On verra d'ailleurs que les procédés dont il se sert pour mettre en relief une idée simple et limitée, sont généralement ceux qui ont un retentissement sur les signes du langage. Ceux, au contraire, qui ont pour objet la mise en valeur d'un énoncé complet, dépassent rarement des figures de pensée. Celles-ci se présentant sous des formes moins apparentes, ont un caractère plus souple et plus extensif. Elles font parfois sentir leur influence sur un texte tout entier.

LES PROCÉDÉS DE CARACTÉRISATION.

Il n'y a pas de forme qui ne puisse devenir expressive. Tout dépend de la dose d'affectivité que nous y attachons. On sait toutes les nuances péjoratives, admiratives, ou autres, qui peuvent s'attacher aux mots. Celles qui dépendent uniquement de l'intonation nous échappent dans un texte écrit, mais quand saint Pierre Fourier déclare à propos des bourgeois de Mirecourt en procès contre ses paroissiens :

« ceux de Mirecourt s'en allèrent pleins de furie, de mensonges et de rage » (I, 226),

il est certain que le sens du démonstratif n'est guère plus flatteur que dans l'expression suivante :

2. Cf. BALLY, *Le langage et la vie*, pp. 137 et 138 : « Le propre du signe expressif, dit notamment M. Bally, est d'échanger les catégories de telle manière que celle précisément que demande la logique se trouve masquée ou supprimée au profit d'une autre catégorie, à laquelle elle répugne. Les associations implicites par le signifié... sont... des figures et des hypostases : figures si l'on s'attache au côté pensé du phénomène, hypostases, si l'on envisage le retentissement sur la grammaire. Toute figure est l'interversion de deux catégories logiques; toute hypostase transpose d'une catégorie grammaticale dans une autre, et cela revient au même, au moins indirectement... Seulement parmi les interventions observées, les unes paraîtront particulièrement figurées, les autres plus spécialement hypostatiques et grammaticales. »

« Je ne sais qui sont ces filles dont Sœur Alix vous écrit; je crains que *ce* ne soit pas grand'chose » (I, 149).

Toute la valeur du mot est ici dans son emploi affectif, car c'est déjà une façon de caractériser que de se refuser à désigner une personne par le nom ou, tout au moins, par le pronom qui lui conviennent³. Dans le premier cas, le démonstratif est employé en dehors de sa fonction normale de *représentant*, dans le second, il est au neutre alors qu'il devrait renvoyer à un nom féminin.

En jouant ainsi sur les mots, l'affectivité se plaît donc à transposer les « catégories » grammaticales. En apportant un changement inattendu à notre mode d'expression, le sentiment, ainsi qu'on l'a déjà vu en étudiant la phrase, ne cesse de jeter le trouble dans les formes syntaxiques, et cela reste particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de caractériser. De là découlent quantité de procédés expressifs. Tels sont les tours bien connus : « un bijou d'enfant, un coquin de voleur,... etc. ». Saint Pierre Fourier ne les ignore pas.

Le qualificatif est alors présenté sous forme de nom :

« ce que faisait pour nous, en son vivant, feu Madame *votre sainte Monique* de mère » (VI, 570),

ou bien il se présente sous forme d'adjectif substantivé :

« [Saint Jérôme n'hésite pas à] employer une partie de son temps... à balbutier A, B, C, D, Pater noster, avec *une petite mignotte* de demoiselle qui se nomme Paula » (I, 201).

Parfois aussi, il prend l'aspect d'un complément déterminatif :

« [J'] ai prié le R. P. Général qu'il renvoie [son hôte]... avec des paroles toutes *de soie* » (IV, 248).

Saint Pierre Fourier emploie de même toute une expression nominale en fonction d'attribut :

« Madame, ainsi vous appellerai-je encore jusques à votre profession, après laquelle, vous serez tout-à-fait Sœur Françoise, toute simple, toute humble, toute pauvre, toute *servante de Jésus-Christ* » (I, 348).

3. Cf. *La pensée et la langue* : « Emploi d'éléments non spécifiquement caractéristiques », p. 584.

Tantôt l'adverbe lui sert à caractériser le nom⁴ :

« des lettres d'un jadis malade » (O.25).

Tantôt il transpose la caractérisation d'un terme à l'autre :

« Laissez-moi donc vieillir un peu en repos dans *mes grosses et pesantes paresses* » (IV, 275) — « *une vie* d'Epicurien friande et paresseuse » (O.26).

Comme dans ces traditionnelles « figures de rhétorique » qu'on rangeait autrefois parmi les métonymies, la transposition voile ici un rapport de cause à effet.

Saint Pierre Fourier use enfin d'un procédé de caractérisation synthétique extrêmement simple. Plusieurs adjectifs forment avec le nom caractérisé une sorte de terme complexe, assez riche de sens :

« une belle neuve feuille de papier » (III, 472) — « cette pauvre petite morfondue congrégation » (IV, 34) — « leurs vieux décrépités grands-pères » (II, 239).

Mais l'adjectif supplémentaire est souvent l'indice d'un groupe en voie de formation. Exemple :

« une bonne double écuelle de pois » (IV, 276).

Certains paraissent même assez fortement agglutinés :

« ce petit méchant mot de lettres » (III, 9) — « vous ne sauriez croire combien d'incommodités le manquement de cette petite méchante vaisselle apporte à notre communauté » (II, 7).

On peut en dire autant de :

« [je] vous envoie pour demain un petit maigre disné selon le jour » (O.45).

Nous dirions actuellement « un petit dîner maigre », car il s'agit d'un repas envoyé aux pauvres de Mirecourt pour un jour d'abstinence. Il faut, en effet, tenir compte de la place de l'adjectif au XVII^e siècle. Précédant généralement le nom, il entraîne beaucoup plus facilement la formation d'un groupe.

La caractérisation synthétique a donc pour effet d'aboutir au

4. Cf. *La pensée et la langue*, « Adverbes adjectivés », p. 603.

nom composé. Celui-ci enfermant un « maximum de sens concret » dans un « minimum de mécanisme grammatical⁵ », ne doit plus qu'à lui-même et à l'impression familière qu'il éveille en nous, sa valeur expressive.

L'INTENSIFICATION DU TERME⁶.

Pour grossir l'expression ou lui donner du relief, il suffit à saint Pierre Fourier de se servir d'un terme exagéré :

« [il faut s'informer] s'il y a apparence qu'on puisse toujours trouver du pain suffisamment... pour l'étroit entretien des saintes âmes qui iront par delà pour y être *martyres* » (III, 22).

Le mot prend de l'importance parce qu'il ne répond pas à la réalité. Il n'y a là qu'une figure de pensée. Il en est de même quand saint Pierre Fourier se contente de transposer dans l'absolu :

« nos Sœurs de Saint Mihiel... lesquelles ont *toutes les devotions du monde* de vous aider » (O.21).

Mais il lui arrive, par contre, de pousser le terme à l'excès de telle façon que les signes du langage s'en ressentent⁷ :

« O bonté de Dieu! Faudra-il venir a ceste extremité? *extremité des malheurs et des extremitéz* » (O.60).

Le sentiment, qui déforme et retourne les idées à sa guise, fournit ainsi au langage mille façons de les présenter. Tantôt il laisse simplement l'expression en désaccord avec le contenu réel de la pensée, tantôt il traduit ce désaccord par quelque forme particulière. Mais celle-ci n'est pas toujours aussi apparente que dans le cas précédent. Quelquefois saint Pierre Fourier met le

5. Cf. MAROUZEAU, *Traité de stylistique appliquée au latin*, p. 130.

6. Pour tout ce qui suit, nous renvoyons à : BALLY, *Traité de stylistique française*, IV^e partie, « Caractères affectifs naturels », p. 170, § 182 et suiv., pp. 295, § 276 et suiv., ainsi que *Le langage et la vie*, p. 24; à MAROUZEAU, *Traité de stylistique appliquée au latin*, II^e partie, ch. IV, « Intensité et expressivité », pp. 141 et suiv.; et à F. BRUNOT, *La pensée et la langue*, « Les hauts degrés », p. 687.

7. Sur ce tour, « le malin des malins, la ville des villes », cf. *La pensée et la langue*, p. 691.

terme au superlatif simplement par l'emploi d'un adverbe à valeur affective :

« Je vous renvoyai vos deux pistoles, mais... je pourroie bien estre si *desmesurément* hardi... que de vous les redemander » (O. 28),

ou par l'absurde, le terme employé excluant de lui-même la possibilité d'un plus haut degré :

« Ce pauvre malade qui nous aime *très-uniquement* » (II, 243), ou : « c'est bien autre chose..., quand on pratique ce... *suréminent superlatif* : très-bien » (VI, 79).

Il s'ensuit que des modes d'expression se figent, comme « tout maintenant », « tout absolument⁸ », qui sont de véritables déchets de syntaxe affective. Les formes de comparatifs et de superlatifs usés : « si très, très plus; trop mieux,... etc. », qui se rencontrent encore dans la langue de saint Pierre Fourier, peuvent s'expliquer par le même besoin de renchérissement⁹.

Ajoutons, d'autre part, que l'emploi expressif du nombre est aussi un moyen d'intensification du terme. Le singulier a l'avantage de synthétiser :

« que... ceux de la ville achetassent leurs grains et remplissent leurs sacs... pendant que *le pauvre manouvrier de village* perd son temps à épier ce misérable pannonceau » (I, 221).

Le pluriel multiplie :

« [il nous est nécessaire] d'envoyer nos lettres... par Didier..., et non pas par un garçon qui veuille gagner *des huit francs* comme celui-ci » (III, 19).

L'ATTÉNUATION.

En ce qui concerne l'atténuation, nous laisserons de côté des tours indirects tels que :

8. Cf. notamment : « Je vous supplie que dès *tout maintenant*, vous nous aidiez par vos saintes prières » (*Lettres*, I, 139) et : « Elle a voulu *tout absolument* que le reste dépendit entièrement de nos sœurs de Nancy » (*Lettres*, IV, 22). Cet emploi abusif de *tout* est fréquent au XVIII^e siècle.

9. Cf. *La langue de saint Pierre Fourier*, pp. 139 et 140.

« Un pater et un ave Maria de chacune de vos écolières... *n'y seraient pas impertinents* » (I, 209),

ou des circonlocutions comme :

« tant de sinistres rapports... qu'on m'avoit fait *de la conduite de chez vous* » (O.62),
pour ne pas dire « de *votre* conduite ». Nous nous arrêterons seulement aux diminutifs.

Ils se présentent ordinairement sous forme de termes suffixés. Grâce à leur valeur phonique, ceux-ci ont une aptitude particulière à devenir expressifs. Exemple :

« ne soyez pas si *chaudelettes* et si précipitées en des résolutions... si importantes » (II, 28), ou : « ceux qui me voient *boitoyer* par la rue... diraient justement que nous allons... en mascarade » (VI, 379), ou encore : « cette espèce de *tourmentine* qui empêche les pauvres gens de dormir à repos » (V, 32).

Le sens du suffixe n'a pas toujours une importance capitale. Sa valeur expressive est avant tout dans la nuance affective qui s'y attache¹⁰. Ceci est vrai surtout quand il s'agit d'un nom représentant un objet plus petit. Lorsque saint Pierre Fourier demande, par exemple, qu'on mette des « coriettes » de cuir à la couverture d'un livre, ou qu'on lui donne un « signet » pour marquer les pages de son bréviaire¹¹, cela n'éveille aucun sentiment particulier chez ses correspondants. La raison en est que ces noms sont usuels et employés de façon précise. Mais, en général, quand le sentiment intervient, il est rare que le terme suffixé ne s'accompagne pas de quelque adjectif qui a déjà par lui-même une valeur diminutive. L'effet expressif se manifeste alors par excès de signification :

« Il ne faut qu'une *troute petite larmette* de celles... qu'il a versées sur son chapelet... pour... vous enrichir des biens du ciel » (VI, 49)
— « Je ne perds pas *une seule gouttelette* de temps à escient » (V, 481)
— « Cette *pauvre viellotte* de cinquante-cinq ans ne vous est pas propre » (I, 292).

En développant et en exagérant l'idée qui s'attache au suf-

10. Cf. à ce sujet BALLY, *Traité de stylistique française*, pp. 173 et 174, § 184 : « L'atténuation. Les diminutifs. »

11. Cf. *Lettres*, V, 153.

fixe, les mots « une toute petite », « une seule » et « pauvre » en augmentent la puissance d'évocation.

Le terme suffixé peut d'ailleurs s'entourer de tout un ensemble de mots dont la valeur diminutive n'est pas si apparente, mais non moins réelle. L'effet de style n'en est que plus joli :

« plusieurs *petites occupationnettes*, qui viennent *s'entrejeter* parmi tout cela, *presque* journellement, me fourniraient bien des raisons suffisantes pour justifier mon silence de lettres » (VI, 649),

et de même :

« Et puis, quand bien il y aurait quelque *petite chosette* qui vous *poindrait un petit*, cela n'est rien au prix du salaire et de l'éternité qu'en attendez » (I, 313).

« S'entrejeter » et « presque journellement », d'une part, « poindrait » et « un petit », de l'autre, accentuent insensiblement l'effet d'atténuation. Ils dénotent, en outre, une tonalité affective et ne font que mieux ressortir les mots en « *ette* ». La valeur infime de l'obstacle et de la souffrance s'en trouve d'autant exagérée.

Saint Pierre Fourier n'est pas moins habile à se servir de diminutifs non suffixés. Lorsqu'il écrit, par exemple :

« Les lettres des gens *malades*, ou *tenus pour malades*, d'ordinaire sont brièves » (III, 553),

l'atténuation n'est pas seulement dans le sens du mot « *tenus pour malades* », elle s'appuie sur une répétition, sans laquelle elle perdrait beaucoup de sa valeur affective.

De simples métaphores de langue familière, comme : « un pauvre *doigt* de vin » (II, 10) ou « ce *bégayement* de fièvre » (IV, 53) peuvent également servir de diminutifs. L'adjectif dont saint Pierre Fourier les fait parfois précéder ne donne plus alors l'impression d'un excès. Il précise la comparaison, surtout quand le terme figuré s'explicite encore par quelque autre métaphore équivalente :

« que saurais-je faire pour celles... qui m'ont tant assisté et en tant de manières, au temps d'une *toute petite ombre* ou *songe*... de maladie » (IV, 329).

Le procédé qui consiste à élargir l'atténuation par un entourage affectif en devient encore plus délicat :

« [J'ai lu vos lettres] selon que le loisir et un *petit reliquat* de maladie *legere* de vieillesse, qui me *travailloit* ces jours passez ont peu me le permettre » (O.62),

ou encore :

« Tant de bonnes nouvelles... m'ont assurément guéri d'une *petite infirmité de tête* et d'apparence de *fièvre* qui me *chatouillait* déjà dès avant-hier » (IV, 175).

Dans de tels ensembles, où il n'y a plus ni effets de répétition ni exagération flagrante, le sentiment même de la métaphore disparaît. Le procédé atteint sa perfection dans ce choix conscient des mots qui traduit le talent personnel de l'écrivain.

LES OPPOSITIONS.

L'opposition de deux termes est, en quelque sorte, un moyen de renforcement. C'est le fait de l'antithèse. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler¹². Notons cependant que si elle se présente d'habitude sous un aspect phonique très apparent, comme dans :

« un bâton qui me *porte* et que je *porte* » (VI, 379), ou : « nonobstant la *certitude* de cette *incertitude* » (VI, 236),

elle prend aussi, chez saint Pierre Fourier, une forme moins matérielle. Elle n'en est pas moins expressive :

« aucuns d'entre eux n'attendent qu'une *extrémité de faim* pour leur *dernier mets* » (VI, 265), ou mieux encore : « voilà l'échelle de vos monastères parmi laquelle *les uns montent* et en *pleurent* de tristesse et de crainte, et *les autres descendent* et en *rient*, en *chantent*, et *sautent* d'allégresse » (IV, 235).

L'effet d'inattendu est davantage dans le choc des idées, car la rupture des associations de l'esprit est d'autant plus sentie que les sonorités n'absorbent plus l'attention. Le procédé, en devenant

12. Voyez plus haut, p. 81.

plus intellectuel, est aussi plus esthétique. Il trouve, en outre, un certain élargissement à s'étendre sur la phrase tout entière et même, parfois, sur un assez long énoncé :

« Sœur Alix, si vous vous cherchez vous-même, écrivez toujours hardiment, et de tous côtés, votre nom propre en belles grosses lettres au-dessous des missives que vous envoyez çà et là, comme je trouve en celles que je reçois... de vous. Si vous cherchez purement et simplement Notre-Seigneur..., suivez la commune forme de souscrire de vos compagnes... La philautie est dangereuse et subtile et se prend aisément aux doigts de ceux et celles qui se mêlent d'écrire » (I, 102)

Poussé à ce point, le procédé d'opposition ne rentre pas seulement dans la figure de pensée, il appartient à l'art littéraire.

LES RENFORCEMENTS D'INSISTANCE.

D'autres moyens de renforcement sont fournis à saint Pierre Fourier par les tendances mêmes du style à son époque. Nous avons déjà dit comment l'accumulation de toutes sortes de termes répondait à une tournure d'esprit propre au XVIII^e siècle¹³. Il suffit d'en rappeler un exemple :

« Monseigneur le Reverendissime Abbé... [qui] vous a de son vivant tant *honoré, receu, traité, nourri* et comme embrassé si *charitablement, si libéralement, si opportunément, si perseveramment* et si *devotement* » (O.63).

Ces séries d'adjectifs ou d'adverbes ne sont, la plupart du temps, que des formules sans vie et tout au plus un moyen de caractérisation usé. Quels que soient d'ailleurs les termes dont il s'agisse, c'est là, à vrai dire, une habitude syntaxique plutôt qu'un procédé de renforcement. Le détail est un mode de pensée propre aux gens du XVIII^e siècle. L'accumulation n'est donc pour eux qu'une sorte de moule grammatical. Mais il n'y a pas de doute qu'elle ne doive son origine au sentiment cherchant sa plénitude d'expression. Aussi n'est-il pas sans intérêt de voir comment celui-ci peut, à l'occasion, lui rendre la vie. A côté de ces « SÉRIES FIGÉES », il faut tout d'abord relever, dans le style très vif de saint Pierre Fou-

13. Voyez plus haut, p. 67.

rier, des « SÉRIES D'INSISTANCE », dont chaque terme présente déjà une certaine individualité :

« Il est très-vrai... que jusqu'à présent, je n'ai rien pratiqué de tout ceci envers mes très-insignes et mes *anciennes de quarante-trois ans*, et mes très-constantes..., et mes *très-affectionnées selon Dieu*, et mes très-charitables bienfaitrices » (VI, 643).

Les compléments qui accompagnent deux d'entre ces qualificatifs prouvent que ceux-ci retiennent l'attention de l'auteur. Ils ne sont pas exprimés de façon absolument mécanique.

En se chargeant d'affectivité, la série devient donc, ou pour mieux dire, redevient, « SÉRIE EXPRESSIVE¹⁴ ». Exemple :

« Je ne sais pas si nos bons Pères prétendent que je me trouve à l'assemblée. S'ils le désirent..., je ne puis rien dire du jour, car je suis aussi *pesant, paresseux, rienvaut, mal allant, douillet, délicat et coutangeux à traiter, défourni de courage, de force et d'appétit* que j'étais il y a quinze jours » (III, 559).

Tous ces mots familiers, très riches de sens, et qui ne sont pas à proprement parler des synonymes, ont bien pour effet de souligner l'idée de fatigue qui doit servir d'excuse à saint Pierre Fourier. Il n'y a plus ici redondance, mais renforcement.

On peut en dire autant des séries de métaphores telles que :

« Ce n'est pas assez de faire des bonnes œuvres, il les faut faire bien à point. Quand c'est tard ou avec regret, l'œuvre est *tout défigurée, tout mâchuré, noir, hideux, difforme et vu mal volontiers* » (I, 215).

La force expressive de la série repose donc non pas tant sur le procédé d'accumulation lui-même que sur la valeur des mots employés.

Celle-ci peut tenir plus à leur qualité qu'à leur sens. Quelquefois, en effet, saint Pierre Fourier fait appel à des termes toujours plus affectifs, comme dans :

14. Voyez à ce sujet ce que dit M. BALLY sur la répétition par synonymes, dans *Le langage et la vie*, p. 133. Nous faisons, bien entendu, une différence entre ce genre de séries et ce que M. BALLY appelle, dans son *Traité de stylistique française*, les « séries phraséologiques ». Pour éviter toute confusion, nous avons laissé à ces dernières les noms de « groupements usuels » ou de « groupes phraséologiques », qui semblent mieux leur convenir.

« Je vous en loue..., je vous en bénis, je vous en chéris, je vous en adore (par manière de dire) » (IV, 162),

ou bien il les emprunte à un langage de plus en plus familier. De là encore, une force croissante d'expression :

« Je serais bien d'avis... que votre *parloir*, votre *causoir*, votre *caquetoir*, fût en un autre endroit » (I, 165), ou : « que dois-je faire? je *hésite*, je *tremble*, je *sue sang et eau* » (I, 261).

Il en résulte un « effet par évocation » des milieux auxquels appartiennent les différents membres de la série, car, dans d'autres circonstances, au contraire, saint Pierre Fourier les choisit à dessein dans un vocabulaire de plus en plus relevé :

« tâchez d'apaiser ceci tout doucement et comme il est séant... à des *voisines*, à des *bonnes amies*, à des *religieuses*, à des *filles de la B. V. Marie* » (I, 355).

Saint Pierre Fourier dispose ainsi de deux types de séries, l'une dépréciative, l'autre méliorative, qu'une ironie cinglante lui fait parfois combiner de façon très heureuse :

« Nous ne pouvons voir nos titres (lesquels, de toute ancienneté, ont demeuré ès mains des religieux...) sans *la permission*, sans *le congé*, sans *l'assistance* de ce *nouveau Monsieur*, de cette *nouvelle créature*, forgée et établie... contre nous » (III, 563).

Mais il peut se faire aussi que le renforcement porte moins sur la qualité que sur le sens des mots employés. Ceux-ci, par eux-mêmes, peuvent qualifier telle action de façon de plus en plus sévère :

« [Prêtez] sans difficulté... et surtout sans caution..., non pas que les cautions manquent, Dieu merci, on en tient des toutes prêtes et des bonnes, mais parce que ce *mot*, cette *taquinerie*, ce *doute*, cette *méfiance*, ce *trait de rigueur*, ...scandalise vos plus intimes amis » (I, 214).

Le terme multiple, dans ce cas, ne fait que marquer une progression morale. Il n'est d'ailleurs pas nécessairement un moyen de caractérisation. Il arrive qu'il évoque toute une suite de conséquences plus ou moins fâcheuses :

« et ne nous en restera rien pour nous sinon *du repentir*, *des regrets*, *de la disgrâce*, *du scandal* et *du bruit* d'estre des Arabes à qui on ne peut rien gagner... de se mesler de nos affaires » (O.26).

Souvent même, il n'y a aucune progression, les membres de la série ne font qu'insister sur l'idée en la détaillant :

« Quand vous aurez... ouvert la porte à telles gens, vous serez... en danger d'encourir... la perte de vos... bienfaiteurs que les parents des *bossues*, des *boîteuses*, des *rogneuses*, des *contrefaites*, emploieront auprès de vous pour les faire recevoir » (I, 249).

Les « *bossues* », les « *boîteuses* », les « *contrefaites* » ne sont que des variétés d'une même catégorie de personnes : les infirmes, qu'il ne faut pas accepter dans les couvents. Mais en les désignant par un ensemble de traits spécifiques, saint Pierre Fourier paraît en grossir le nombre et donne une impression de gêne et d'encombrement.

Parfois aussi, cette « SÉRIE DÉTAILLÉE » lui sert à exprimer une succession de gestes évocateurs :

« A veoir vos *lettres* et vos *pleurs*, et vos *plainctes*, et vos *souspirs*, il semble que tout soit perdu » (O.28).

Des termes concrets explicitent très habilement des termes abstraits :

« Où pourrez-vous prendre... des religieuses qui soient *prêtes d'avoir faim* et demeurer sans *pain*; soit et se passer de boire; *malades* et *alitées*, sans *médecines*, sans *sucre*, sans *confitures*, sans *poulets*..., sans *vin*, sans *tisane*... » (III, 22).

Comme on le voit, la nature du mot joue aussi son rôle dans la série. Un procédé, d'ailleurs, n'exclut pas l'autre et l'accumulation est d'autant plus riche qu'elle condense un plus grand nombre d'effets expressifs. On peut même dire qu'à sa complexité se mesure l'originalité de l'écrivain. On en jugera par ce dernier exemple dans lequel la progression du sens s'ajoute finement à un effet par évocation, en même temps qu'un terme abstrait vient résumer des métaphores de langue familière :

« d'où vous a pu naître ce si grand *appétit*, cette *démangeaison*, ce *mouvement* si subit, cette *tentation nouvelle*, d'acquêter maintenant sans aucune sorte de nécessité... des maisons de grand prix » (V, 484).

Toutefois il n'est pas rare que des passages entiers de saint Pierre Fourier, comme d'ailleurs on en trouve chez ses contemporains, s'appuient entièrement sur la valeur du terme concret. Fai-

sant jaillir sans effort une multitude d'images colorées, la série devient un moyen descriptif¹⁵. Elle se transforme en un réel procédé littéraire qui, pour garder sa richesse expressive, réclame beaucoup de goût de la part de l'écrivain. Celui-ci risque, en effet, ou de l'affaiblir en l'étendant, ou, s'il veut lui garder sa force, de glisser dans la vulgarité en accumulant des images familières d'une réalité trop brutale, ce qui est parfois le cas de Richeome ou de Binet¹⁶.

Cet usage syntaxique qui arrive à servir le style n'a donc de valeur que pour autant que l'écrivain lui en donne et pour autant qu'il reste un procédé expressif.

VALEUR DU TERME ET ALLIANCES DE MOTS.

Le mot est ainsi, à lui seul, un élément de style qui n'est pas négligeable. Mais, comme on vient de le voir, sa valeur expressive peut être très complexe, puisqu'il possède tout un ensemble de qualités indépendantes de l'idée qu'il exprime. En outre, sans parler de sa fonction syntaxique, il est encore tributaire de son entourage. Sa valeur change selon le groupe dans lequel il s'insère.

Un écrivain personnel, comme l'est saint Pierre Fourier, a le sentiment de toutes ces valeurs qui peuvent s'attacher au mot et les met spontanément en lumière. Il use à cette fin de tous les moyens qui s'offrent à lui.

Il provoque ainsi des effets d'inattendu en employant à dessein, pour des êtres animés, des termes qui ne conviennent qu'à des êtres inanimés :

« notre pauvre village a été tout pillé et repillé..., si bien qu'il n'y a pas un grain de blé, ni aux champs, ni à la ville, et plus qu'un reste

15. Voyez notamment tout le texte indiqué ci-dessus : « Où pourrez-vous prendre... des religieuses qui soient prêtes d'avoir faim... » (*Lettres*, III, 22) et : « la nécessité viendra un de ces jours frapper à nos portes... elle nous ôtera, si bon lui semble, nos mantes, nos lits, notre vin, nos chairs de bœuf et de mouton, notre lard, le fromage, le sel, les linges... etc. » (*Lettres*, VI, 171-172).

16. On comparera les deux passages que nous venons d'indiquer avec les textes de RICHOME et de BINET cités dans la première partie de cet ouvrage.

de pauvres gens qui languissent ou qui meurent de peste et de famine » (VI, 58).

Il rapproche un adjectif et un nom ordinairement séparés par l'usage :

« [les] Vêpres qui sont longues et *pleines de musique* aux premiers dimanches des mois » (IV, 71).

En déplaçant le mot de son emploi, saint Pierre Fourier arrive même, contrairement à ce qui se passe dans la métaphore, à substituer l'abstrait au concret :

« Touchant celle¹⁷ qui semble trop petite, il est bien temps de me demander avis quand le mal est déjà fait.... Dès que l'on parle de visites de médecin, c'est signe qu'il y a du hasard, et vous ne devez rien mettre en hasard ou en danger de ce côté-là... *Pourquoi prenez-vous des hasards?* » (III, 14).

C'est la répétition du terme qui, sous l'influence du sentiment, l'amène à employer ce mot de « hasard » pour désigner une personne.

Souvent aussi, saint Pierre Fourier se plaît à de brusques et pittoresques rapprochements du concret et de l'abstrait :

« Avez-vous bonne provision de *blé*, de *vin*, de *bois*, de *patience*, d'*humilité*..., de *charité*? (III, 690), ou encore : « j'appréhendais tellement ces affaires de France que je ne pouvais avoir *courage*, ni *esprit*, ni *tête*, ni *plume*, ni *encre*, pour y mettre la main » (IV, 30), ou même simplement : « Je n'ai pas *du loisir*, ni *de l'esprit*, ni *du papier* assez pour vous décrire les grands ressentiments que j'ai de vos afflictions » (III, 648).

Cela l'entraîne à faire d'assez fortes transpositions :

« vous *mouillerez* ou *arrosez* de vos larmes un bon *Pater* et *Ave Maria* » (V, 490).

Là où l'on attendrait, en effet, un terme concret, c'est encore le terme abstrait qui apparaît. La nature même du mot s'en trouve fortement mise en relief.

Le même résultat est atteint quand, par besoin d'expressivité, saint Pierre Fourier accouple des termes désignant des catégories d'êtres ou d'objets différents :

17. Il s'agit d'une jeune fille qui se présente au noviciat des Chanoinesses.

« mandez-moi comme se portent *les yeux*, les Sœurs, les Révérends Pères, les pensionnaires, les écolières » (I, 10).

Dans toutes ces alliances de mots, la métaphore joue, bien entendu, un rôle de première importance, soit qu'elle entre dans un groupe étroitement lié, comme :

« Ce petit brin de tranquillité *malade* nous allait être ôté » (VI, 247), soit qu'elle figure dans une énumération :

« il ne semble à le voir, qu'il ait *le suc*, le teint et le visage que devrait porter un jeune homme bien complexionné » (III, 684).

Mais la métaphore, comme on va le voir, mérite à elle seule une étude particulière.

De tout ceci, du moins, nous pouvons déjà conclure que si le groupe usuel vide progressivement le mot de son sens, le groupe non usuel lui rend sa pleine valeur. Ce dernier a pour effet de mettre brusquement en lumière certaines qualités du mot qui ne sont pas senties dans le langage ordinaire.

LA MÉTAPHORE ET LE RENOUVELLEMENT DU GROUPE.

En tant que termes concrets traduisant des idées abstraites, les métaphores possèdent assurément une très grande valeur expressive, et saint Pierre Fourier excelle à en trouver de très vives, voire même de très originales, comme :

« vos lettres... qui *fumaient* de frayeur » (I, 431), ou : « un regret qui *saignera* longtemps » (III, 236).

Toutefois la métaphore qui, à l'origine, était une figure de pensée, devient ensuite un fait de langue. Est-il besoin de rappeler l'apport considérable de mots qu'elle fournit incessamment au vocabulaire? Sans doute, c'est un besoin naturel à l'homme d'exprimer sa pensée par des images, mais, une fois entrées dans le langage, celles-ci s'effacent au profit des idées qu'elles symbolisent. La métaphore se vide progressivement de la réalité qu'elle contenait et, d'expression concrète, devient à son tour expression abstraite. Avant d'en arriver là, elle passe par différents degrés d'usure. Bien que l'image n'y soit plus sentie que de façon confuse,

le fait d'être encore perçue plus ou moins affectivement lui donne une qualité particulière. Sous forme de mot, de groupe de mots ou de locution toute faite, elle garde donc une certaine valeurpressive.

Les métaphores à demi-usées varient, bien entendu, selon l'époque. On relèverait ainsi, chez saint Pierre Fourier, des expressions qui peuvent nous paraître imagées, mais qui étaient devenues tout à fait usuelles au xvii^e siècle. Telles sont :

« Ce sera bien fait de présenter un verre de vin à ce porteur pour le caresser, puisqu'il travaille... pour vous » (I, 224), ou : « le pensant chatouiller là-dessus » (III, 514) ¹⁸.

Si, d'autre part, la métaphore en voie d'usure ne s'intègre pas à la langue, il peut arriver qu'elle soit beaucoup plus sentie pour son aspect littéraire et pour l'emprunt qu'elle révèle que pour l'image qu'elle contient. Exemple :

« Je ne prends point pitié des *Samsons* qui se font mourir eux-mêmes » (IV, 265), ou bien : « cette vertueuse Dame... n'est appelée en votre congrégation... à cause du bâton qu'elle porte pour appui. Une vertu si solide... nous était merveilleusement... propre, mais la disgrâce du *vaisseau* où elle est logée nous privera de ce bien » (I, 43).

Pour qui est habitué à la lecture de la Bible, il est évident qu'on pense immédiatement, dans le dernier cas, au texte de saint Paul¹⁹, et non à l'image, vieille comme le monde.

Ces métaphores décolorées ne gardent plus qu'une valeur esthétique.

En outre, le procédé même de la métaphore appartenant à la fois au langage recherché et au parler familier, les mots métaphoriques en voie d'usure apparaissent tantôt comme termes de langue littéraire :

« mes lettres ne *rougiront* de se trouver si brièves » (I, 123), ou : « il faut continuellement... *envoyer vers le ciel* force œuvres héroïques » (III, 227),

tantôt comme termes de langage familier²⁰ :

18. Cf. H. D. T.

19. Cf. II^e *Épître aux Corinthiens*, IV, 6-7; II^e *Épître à Thimothee*, II, 21. La même figure se retrouve dans les *Actes des Apôtres*, IX, 15.

20. Sur ces effets par évocation, dont nous avons déjà parlé, cf. BALLY, *Traité de stylistique française*, V^e partie, pp. 203 et suiv.

« je devais monter en notre chaire... étant tout *dérômpu* des confessions de Noël » (I, 80), ou : « voilà la minute des patentes..., je vous supplie la revoir et *relimer* » (IV, 250).

Dans ce dernier domaine surtout, elles abondent. Elles fournissent de multiples nuances selon les couches de langage auxquelles on les emprunte. L'expression est généralement d'autant plus forte qu'elle descend l'échelle sociale. Qu'on compare les deux métaphores précédentes avec celles qu'emploie ici saint Pierre Fourier :

« si je pensais qu'il vous fût... avantageux de voir *croupir* à votre feu et trembler en vos chambres mal pavées... une *battelée* de gens de semblable étoffe²¹..., je vous dirais : amassez-en » (I, 17).

Il se permet même d'aller encore plus loin lorsque, parlant des bénéficiers et commendataires hostiles à sa réforme, il déclare :

« nous aurons là-dedans bien affaire de ces *vielles kalendes de mai* » (III, 310).

Hâtons-nous de dire cependant que la plupart des métaphores familières employées par saint Pierre Fourier ont surtout une saveur d'expressions du terroir. Telles sont :

« si c'est [du pain] d'avoine, patience, ils le prendront bien et à *lèche-doigts* » (IV, 289), ou : « les affaires importunes qui arrivent... *file à file* les unes sur les autres » (II, 299).

Elles ont aussi l'attrait de vieilles locutions plus ou moins passées à l'état de dictons populaires :

« [il faut] réprimer tout plein d'impertinences esquelles vous vous laissez quelquefois... éclater *quand vous avez le vent en poupe*²² » (I, 332).

Néanmoins, dans tous ces « effets par évocation », il n'y a encore qu'un emploi très habile du vocabulaire commun. L'originalité de saint Pierre Fourier se manifeste bien davantage dans

21. Expression courante. Cf. *Lettres*, I, 459 : « personnes de la basse étoffe » et II, 157 : « d'autres pauvres de même étoffe ». On la trouve aussi dans SOREL, *Francion*, XII, p. 25 : « personne de pareille étoffe », et p. 114 : « un homme de fort basse étoffe ». NICOT et RICHELET la donnent tous deux dans leurs dictionnaires.

22. RICHELET donne l'expression en renvoyant à un texte de VOITURE : « avoir le vent en poupe, VOITURE, *lettre* 42, être heureux, avoir tout à souhait, réussir dans ce qu'on entreprend ».

l'art de renouveler toutes ces expressions usées. C'est ainsi qu'au cliché attendu, obligatoire, il substitue généralement un terme plus imagé, comme par exemple « charbonner » au lieu de « noircir » :

« Voyez-vous pas, tout en écrivant, que vos... mains ne se peuvent tenir de la défigurer et *charbonner* » (IV, 238).

Ou bien il se contente de raviver le sens propre d'un verbe tout à fait usuel comme « rompre », qui, malgré son emploi concret encore vivant, entre dans quantité d'expressions figurées au ^{xvii}^e siècle. A côté de :

« Ce sera bien fait de *rompre* le chemin... à tant de visites » (I, 5),

il écrit :

« Ce sera un peu mieux fait, ce me semble, de ne point *déchirer* du premier coup... cette ancienne et invétérée... liberté d'ouvrir ces fenêtres-là » (IV, 311).

Nul doute que dans un cas ordinaire, il aurait écrit : « *rompre* cette liberté ».

Quelquefois, il y met un brin de malice. En donnant au verbe un complément inattendu, il en fait revivre le sens propre de façon assez piquante :

« durant la tenue des Etats... les grands personnages auront leurs esprits continuellement attachés à plusieurs matières de très-grande importance..., si bien qu'il sera malaisé de *tirer* les pensées *et les oreilles* d'un grand évêque à des affaires de moindre conséquence » (I, 230).

Il s'amuse de la même façon à réveiller la métaphore d'un groupe encore plus fortement agglutiné en lui opposant un autre groupe :

« sont quelques huit jours que la toiture de l'église de Mont nous *tomba sur la tête* et nous *fit bien mal*, et fait encore, et nous fera de longtemps, car il nous faut plus de 3000 francs [pour la réparer] » (III, 43).

Dans ce cas, l'abus des métaphores ramène l'attention sur le sens réel du groupe, d'où le jeu de mots. La locution « faire mal » est en effet on ne peut plus fréquente chez saint Pierre Fourier.

C'est à chaque instant qu'il l'emploie sans y attacher aucune valeur expressive²³. Elle est donc tout à fait usée. Or c'est en la rapprochant d'une autre locution, dans laquelle l'image n'est plus guère comprise non plus, qu'il rend, à l'une et à l'autre leur pleine valeur concrète.

Un continuel besoin d'expression personnelle pousse d'ailleurs saint Pierre Fourier à briser ces locutions figées et à leur donner un aspect nouveau. Quelquefois, il lui suffit d'en modifier très légèrement la forme pour leur communiquer beaucoup d'originalité. C'est ainsi qu'il écrira :

« ces bons Pères... ne veulent marcher, avancer, reculer, admettre, refuser... si je n'y suis présent, si je ne l'approuve, si je n'y mets *quelques grains de mon sel* » (II, 299),

bien qu'il écrive ailleurs : « mettre *son grain de sel*²⁴ ».

L'expression « tout à plat », qui revient très fréquemment dans ses écrits, se change de même en « tout à plate terre » :

« tant de si bonnes et pieuses personnes... ne permettront jamais que vos bienfaits tombent *tout à platte terre*²⁵ » (V, 135).

Tantôt il insère dans le groupe quelque terme nouveau qui en souligne la valeur affective :

« quand... j'écoute et regarde et épie tout du long *et du grand*, et du large²⁶ de parmi chez vous » (VI, 202).

Tantôt, procédant de la même manière, il lui donne une application pratique :

« Nos Sœurs de Saint-Mihiel ont acquêté tout plein de maisons

23. Cf. « *Il me fait extrêmement mal* de n'avoir su passer jusques à Saint-Mihiel » (II, 34) et « Elle a gouverné cinq ou six ans le ménage... *et fait extrêmement mal* à son maître et sa maîtresse de ce qu'elle les quitte » (I, 129). Voyez également *Lettres*, I, 163 et 407. L'expression « il m'en fait mal » est donnée par Nicor.

24. Cf. *Lettres*, II, 255 (0.32).

25. Cf. « Son tuteur... refuse sa pension *tout à plat* » (*Lettres*, I, 151) et « Je l'ai premièrement refusé *tout à plat* » (*Lettres*, IV, 63).

26. On trouve, bien entendu, dans les textes mêmes de saint Pierre Fourier l'expression usuelle « tout du long et tout du large » : « [Le R. P. Anselme et Madame de la Nouë] auxquels il faudrait bien déployer *et tout du long et tout du large*, les circonstances, les doutes, les conséquences, les tenants, les aboutissants de tout le fait... » (I, 287), ainsi que la forme simplifiée « tout du long » : « il me faudrait déchirer la lettre *tout du long* » (V, 439).

alentour de chez elles, et voudraient aussi, jour après autre, remuer *les pierres* et le ciel, et la terre pour bâtir leur monastère » (I, 121).

Dans ce réveil du sens concret des métaphores familières, saint Pierre Fourier apporte un talent aussi spontané que réel. Témoin la façon dont il transforme l'expression « trouver du miel dans la gueule du lion ». Celle-ci paraît assez usuelle dans :

« le pauvre malotru... se laissa... emporter à cette offre, pensant... qu'il aimait autant perdre ces cinquante écus... que de les avancer pour le conseing²⁷... Mais, comme depuis *il a trouvé du miel en la gueule du lion* (ainsi que faisait jadis Samson)..., il a repris haleine » (I, 147).

Mais elle prend un tout autre aspect dans :

« Ces considérations sont merveilleusement puissantes et... suffiraient pour vous faire trouver du miel *délicieux* dans la gueule *béante* d'un lion *furieux* » (VI, 112).

En ajoutant un simple qualificatif à chacun des termes de la locution, saint Pierre Fourier ne trouve pas seulement moyen de la faire revivre, il l'intensifie²⁸.

Il arrive ainsi à disloquer totalement des locutions familières pour en faire jaillir une image nouvelle. Une expression bien connue du xvii^e siècle, comme « j'aimerais mieux gratter la terre avec les ongles²⁹ », prend sous sa plume une acuité peu ordinaire lorsqu'il déclare aux religieuses de Nancy :

« si ne faut ja toutefois... perdre du tout courage, ni laisser de *gratter la terre tantôt ici, tantôt là*, pour voir si *à force d'ongles et de becs, et de travail, et de sueur...*, on pourrait point trouver enfin ce que nous désirons » (II, 128).

En remaniant à ce point les locutions métaphoriques, saint Pierre Fourier les fait siennes. Il y met, pour tout dire, la marque de son génie personnel. Dans ces deux derniers exemples notamment, il dépasse même le procédé d'expression. Il n'y a plus seulement réveil du sens concret du groupe, mais, comme on le verra plus loin, remaniement d'images. Cela prouve qu'un passage continué peut se faire insensiblement du procédé d'expression à la

27. Somme consignée, cf. HUGUET, *Dict.*

28. L'image est reprise et développée ailleurs. On la trouvera au chapitre suivant à : « Métaphores usuelles et métaphores détaillées », p. 172.

29. Cf. H. D. T.

figure de pensée. Le style de saint Pierre Fourier, à ce point de vue, en offre de multiples exemples.

FIGURES DIVERSES.

Les figures de pensée, on l'a vu, consistent dans le simple désaccord entre « la réalité pensée et la réalité exprimée par les signes³⁰ ». N'étant plus étroitement unies à des formes linguistiques déterminées, elles laissent peut-être une plus grande liberté à l'inspiration individuelle, mais, à les bien examiner, elles ne diffèrent pas de nature des autres procédés expressifs puisqu'elles résultent toujours d'une transposition des catégories logiques. Ces innombrables tours de passe-passe qui charment l'esprit et animent le style sont pour la plupart, comme les hypostases, des moyens indirects d'expression. C'est le doute qui sert à affirmer :

« ce que les Maîtres Maçons estiment devoir monter à six mils francs en coustera plus de sept, ou bien ceux de pardela sont plus veritables prophetes... que ceux de pardeça » (0.46).

Parfois aussi, c'est l'affirmation qui se fait par le contraire :

« il est bien temps de me demander avis quand le mal est déjà fait » (III, 14).

Remarquons, ici, que la figure de pensée peut plus ou moins s'attacher à une forme de vocabulaire. Quand saint Pierre Fourier écrit :

« Voyez un peu le *bel ouvrage* que vous avez fait par votre réponse... Vous m'obligez de consentir que dès demain vous lui meniez du blé à Nancy ou bien perdre son amitié » (V, 224),

ou encore :

« l'autre point *que j'admire* est qu'après que vous avez composé des desseins selon vos fantaisies et presque tout gâté, ...sans y penser néan-

30. Cf. BALLY, *Figures de pensée et formes linguistiques*, II^e partie.

moins, vous m'envoyez des messagers exprès et des lettres pour demander mon avis là-dessus » (V, 485),

l'adjectif « bel » et le verbe « admire » cristallisent, en quelque sorte, l'effet d'illogisme. De là aux expressions consacrées par l'usage telles que « c'est du beau! », « la belle affaire! », il n'y a qu'un pas. On voit combien il suffit de peu de chose pour que la figure de pensée trouve à s'associer un moyen d'expression. Il en est de même de l'interrogation affective, qui est, pour ainsi dire, à mi-chemin entre l'hypostase et la figure de pensée. Elle n'est souvent rien d'autre, pour saint Pierre Fourier, qu'un moyen de prendre son interlocuteur à partie et de le contraindre à reconnaître la justesse de son opinion personnelle. Au supérieur des chanoines, qui s'obstine à maintenir inutilement des Pères dans un lieu contaminé, il écrit ainsi :

« en confessant trois ou quatre femmelettes qui pouvaient aisément aller à leur curé..., vous prendrez la maladie et la donnerez encore [aux autres].... Quelle occasion, quelle nécessité, quelle obligation, quel moyen, en pouvons-nous avoir de tenir maintenant là-dedans des confesseurs ni des Pères à dire messes? » (IV, 103).

Mais dès que l'interlocuteur n'est plus si directement pris à partie, cette interrogation, souvent dite « exclamative », perd de sa force. Elle risque de s'intellectualiser :

« J'admire, de vrai, comme votre Révérence peut... trouver à vivre dans un petit troupeau si maigre et si rongé. Quel pain, quel vin, quelle pitance..., quel repos, quelle consolation, saurait trouver un pauvre homme d'église... en un lieu maintenant si stérile? » (VI, 309).

Elle s'atténue aussi avec la nature du sentiment affectif. Au lieu d'exprimer la colère ou l'inquiétude, elle peut simplement traduire un mouvement d'admiration :

« Quelles vagues, quelles alarmes, quelles tempêtes pourraient jamais nuire à des personnes si pures et si... saintes que vous êtes? » (VI, 100).

Le procédé expressif tend à se figer.

Au contraire, l'emploi illogique de la troisième personne, qui s'est fixé dans une forme de politesse, peut devenir, en dehors de

cet usage, une façon plaisante de parler de soi ou de son interlocuteur.

Quand saint Pierre Fourier écrit au cours d'une supplique : « Votre Excellence est suppliée... », il n'y a aucun désaccord entre sa pensée et la réalité objective du langage. L'emploi de la troisième personne, dans ce cas, est entré dans la langue et compris comme un moyen d'expression du respect. La figure de pensée qui a pu exister à l'origine est morte. Mais quand l'illogisme de cet emploi d'une personne pour une autre est à nouveau senti, une figure de style apparaît. C'est ainsi que saint Pierre Fourier peut malicieusement dire, parlant de lui-même :

« vous vous appuyez trop sur les conseils et les opinions d'un vieil rêveur que vous me nommez en vos dites lettres, et qui vous trompera si vous vous fiez si fort à lui. N'attendez rien de lui; il ne donne point de conseil à personne... Il ne fait que gronder et radoter » (VI, 19).

Indépendante de toute forme linguistique, la figure de pensée prend de l'extension en s'accompagnant d'une peinture du personnage indirectement nommé.

Il en est de même lorsque saint Pierre Fourier demande, en ces termes, au Général des chanoines réguliers, le P. Guinet, de ne pas s'exposer au danger d'une épidémie :

« Que si nonobstant ce que je viens de dire, votre Révérence veut, de son pouvoir absolu et sans autre considération, que quelqu'un de nos Pères meure de cette peste au Pont, au moins que ce ne soit pas le P. Guinet, ni le P. Général, qu'elle l'épargne et le laisse encore vivre quelques années... Que si d'aventure elle le hait si fort..., elle le laisse languir longues années dans ses austérités; la rage et la furie de votre Révérence contre ce pauvre homme sera bien mieux assouvie et vengée... de le voir continuellement tremper dans un si long martyre. A cette intention..., nos bons Pères envoient tout exprès un cheval... à votre digne Révérence avec prières très-instantes... qu'il lui plaise de monter... son très-Révérend Père Guinet et nous l'amener à la gîte à Belchamps pour y être le bienvenu » (IV, 104).

Ici l'emploi régulier de la troisième personne se trouve plaisamment souligné par la figure de style.

Toute figure de pensée provient donc, comme tout procédé expressif, d'un emploi anormal du langage. Mais l'illogisme, au lieu d'être perçu dans des formes syntaxiques, ne ressort plus que de

la situation ou du sens des mots. La figure peut donc persister aussi longtemps qu'une discordance entre la pensée et l'expression se fait sentir. Il en résulte que la dénomination même de « figures de pensée » est assez large et désigne des procédés qui peuvent être variés. A côté des moyens indirects dont nous venons de parler, il existe en effet, dans le style de saint Pierre Fourier, certains procédés qui ne risquent plus de s'intégrer aussi facilement à la langue, et qu'on pourrait appeler « procédés de pure imagination ». L'illusion y joue un rôle de première importance, à condition, toutefois, qu'elle soit sentie comme telle.

L'esprit humain cherche continuellement à dépasser les limites qui lui sont tracées. Autrement dit, nous éprouvons comme un besoin instinctif de créer la vie dans les portions d'espace ou de temps qui nous échappent. L'art de la narration et du discours direct reposent sur cette tendance affective. Toutefois, dans ces formes de style, il n'y a pas de figures de pensée, car ce qu'il y a d'illusoire dans le récit est relégué au second plan de l'attention. Il se fait, comme au théâtre, un accord tacite entre celui qui parle et celui qui écoute pour admettre comme réellement et actuellement vécus les faits racontés ou imaginés. Mais il en est bien autrement quand cet accord ne parvient pas à se faire entre le narrateur et l'auditeur, l'illusion n'est pas complète. On reste dans la figure de style. C'est ce qui a lieu lorsque saint Pierre Fourier s'adresse à ses correspondantes comme si elles étaient véritablement devant lui et qu'il vient à leur présenter comme réel ce que son imagination lui suggère. Exemple :

« Il n'est pas possible que Notre bon Seigneur ne doive prendre pitié de vous et de vos larmes que je vous vois verser présentement... sur ce papier » (I, 246).

En disant « ces larmes que je vous vois verser », il anticipe arbitrairement sur l'avenir, et cela ne peut tromper personne. C'est pour cette seule raison que l'image évoquée devient piquante.

Lorsqu'il écrit semblablement aux sœurs de Mirecourt :

« Je pense voir dès ici quelques unes d'entre vous qui, en lisant ce que je viens de dire, se demandent tacitement à elles-mêmes... Vous en riez, je vous vois » (VI, 211),

il prend le plus sûr moyen de les faire rire. Elles riront non pas seulement parce que saint Pierre Fourier a reproduit leurs pensées avant même qu'elles leur soient venues à l'esprit, mais aussi parce qu'il a adopté la forme de langage qui lui conviendrait s'il était réellement présent dans un autre lieu et en un autre temps. Il y a donc toujours discordance entre la pensée et le langage, conflit entre le réel et l'irréel.

Ce procédé passe tout naturellement dans la fiction :

« me promenant parmi votre dortoir à heure de minuit », écrit saint P. Fourier aux religieuses de Verdun, « et ainsi qu'au même temps je vous... entrevoyais toutes... prendre votre repos..., je me sentis divinement poussé et presque absolument contraint de faire à haute voix et fortement... un deuxième souhait, mais je le prononçais tout bas de crainte que j'avais de vous importuner. Je dis donc ainsi : O! O! O! O! O! plaise à notre bon Seigneur... etc. »

Il continue sur ce ton et achève ainsi sa lettre :

« J'écris tout ceci dans votre dortoir, bien à la hâte, à une heure après minuit » (VI, 199-200).

Ici, l'impossibilité morale, aussi bien que matérielle, devient flagrante et souligne le procédé.

La personnification trouve, bien entendu, son compte dans ce jeu, ainsi que dans cette figure de la Nécessité :

« Je crains cette impitoyable-là, je la sens venir, elle est en chemin. Il me semble que je l'entends gronder tout alentour de chez nous... » (VI, 172).

Remarquons cependant que la personnification, en général, s'attache moins à l'effet d'illusion lui-même qu'aux images qu'elle suscite.

Ainsi, donner l'apparence de la réalité à ce qui est seulement imaginaire, sans toutefois enlever complètement à l'interlocuteur le sentiment de cette irréalité, devient pour saint Pierre Fourier un procédé de style dans lequel il excelle. Il lui donne même une incroyable force expressive quand il en prolonge les effets dans tout l'ensemble d'un récit. On en jugera par la très belle lettre que nous rejetons en appendice, et qu'il adresse aux supérieures de la congrégation Notre-Dame se rendant à Châlons pour y tenir leur

assemblée générale³¹. Il y retrace par avance toutes les péripéties d'un voyage dont il n'a encore aucune nouvelle et qui, probablement, n'est pas même achevé. La description qu'il en fait prend, grâce au procédé, un extraordinaire relief. Non seulement saint Pierre Fourier raconte de façon aussi concrète et aussi vivante qu'il est possible, mais il laisse entendre nettement qu'il invente :

« Mes très-bonnes... Sœurs,

« Depuis que je montai hier au matin dans le carrosse devant chez vous..., j'ai été sans cesse et sans aucun relâche extrêmement en peine..., et y serai presque aussi fort jusques au retour de ce garçon... J'en ai bien enduré, je vous assure.

« Toutes les mal gracieuses pluies du jour d'hier tombaient sur mon esprit et le transperçaient d'outre en outre, si bien qu'il en est encore du présent tout morfondu, tout piteux et mouillé et ne peut pas se ressuyer si ce porteur ne retourne bien en hâte pour y mettre la main... »

Il est manifeste que les incidents du voyage ne se sont encore déroulés que dans son imagination. Ce sentiment d'irréel, qui contraste si fort avec l'intensité de vie du récit, donne à celui qui le lit l'impression d'être le jouet d'une sorte d'hallucination :

« Entrant en l'hôtellerie pour y dîner ou plutôt pour y... pratiquer une nouvelle forme de pénitence, la dame qui me semblait huguenotte, ou demi-huguenotte... nous envoya dans une grande chambre sans feu, si pleine de je ne sais quelle odeur de vin et de reliquaux de viande, que des biberons³² de toute la matinée y avaient laissés en sortant de là-dedans..., qu'à peine pouvais-je respirer ou retenir un peu d'appétit que j'avais rapporté de parmi le chemin... »

Mais en se prolongeant, une description si parfaite pourrait faire oublier qu'elle n'a pas été vécue. Une adaptation risque de se faire dans l'esprit du lecteur. Autrement dit, le procédé s'use. Pour le renforcer, saint Pierre Fourier opère un changement de personne et glisse subtilement du passé au présent :

« Au reste, comme point de souper, aussi point de sommeil qui leur eût été néanmoins si nécessaire...; faute d'horloge, on les fait lever à minuit..., et demeurent là tantôt à genoux, tantôt assises sans scabeaux ni tabourets... »

31. Voyez *Lettres*, V, 377-380.

32. Gens qui aiment à boire.

Bien plus, il ne se contente pas de dire, parlant des Mères supérieures :

« elles ne font que regarder... du côté (je ne dis pas des verrières, car je n'en vois point en ce demi-grenier », et : « je les vois tout en écrivant ceci..., toutes transies... et morles à demi ».

mais il ajoute :

« Appelez-les toutes cinq, l'une après l'autre, chacune par son nom ! »

Or c'est à elles-mêmes qu'il s'adresse. On ne peut être davantage dans la fiction.

En secouant l'attention de ses correspondantes, saint Pierre Fourier leur rend, du même coup, la certitude d'être le jouet d'une illusion. Ce n'est qu'après avoir ranimé cette conviction qu'il met à nouveau la narration au passé. Il maintient, somme toute, la figure de pensée d'un bout à l'autre du récit. Avec une finesse extrême, il parvient donc à donner le plus possible l'impression du réel en maintenant continuellement le sentiment d'un récit imaginaire. Le conflit entre la réalité pensée et la réalité exprimée par les signes du langage atteint son maximum de richesse expressive. Remarquons toutefois qu'en trouvant une aussi large utilisation esthétique, le procédé de style se confond avec le procédé littéraire, car à ce renversement des catégories logiques s'ajoute une très grande part de goût et d'invention personnelle.

L'EXAGÉRATION.

L'exagération est, peut-on dire, une autre façon d'entrer dans l'irréel. Au lieu de transposer dans le présent des faits qui sont passés, futurs ou même purement hypothétiques, saint Pierre Fourier cherche souvent à frapper l'imagination de son lecteur par un simple effet de grossissement.

Ou bien, il excède manifestement les limites du possible :

« Excusez-moi si je ne vous brouille présentement que ces deux ou trois lignes. Je suis tout bossu d'écrire tant de lettres... De peur de devenir encore contrefait davantage, je me contenterai de vous dire... que je vous remercie » (V, 153).

On ne devient évidemment ni « bossu », ni « contrefait » pour une cause aussi légère.

Où bien il présente habilement une chose impossible comme ayant failli arriver :

« Le R. P. Terrel... [est] bien las et recru de son voyage..., d'où il a rapporté une toute grosse et fâcheuse enflure du genou causée par la malice d'une vielle et faible... haridelle qu'il avait prise de louage à Saint-Mihiel pour être renversé cinq ou six fois dans la bourbe depuis là jusques ici, et la mener par la bride et presque la porter la plupart du chemin » (V, 456).

A l'effet de grossissement peut d'ailleurs s'ajouter, comme dans le cas présent, un très subtil effet d'opposition. Le cheval devait normalement porter le Révérend Père. Or peu s'en est fallu que les rôles n'aient été renversés. Les figures de pensée (et ce n'est pas la première fois qu'on a pu le constater) sont souvent beaucoup plus complexes qu'elles ne le paraissent.

Il arrive aussi que saint Pierre Fourier se contente de pousser les choses au pire. Il dépasse non plus les possibilités, mais simplement les probabilités :

« Au reste, messieurs, et très-Révérands Pères, prenez pitié [de vos corps]..., plus précieux que vous ne pensez pas et plus nécessaires à cette pauvre congrégation que je ne vous saurais dire... On nous vient crier par deçà tous les jours que vous les tourmentez de veilles, d'abstinences, de jeûnes, de longues prières et d'autres espèces de cruautés... Quand vous les aurez tués, ce sera pitié de nous... et nous coûtera beaucoup à en faire rapporter les ossements en ce pauvre pays » (III, 236).

A bien examiner tous ces modes d'exagération, on se rend très vite compte que saint Pierre Fourier, le plus souvent, n'y cherche qu'un moyen d'exprimer sa pensée de façon concrète. Rien, en effet, ne pourrait graver plus fortement dans l'esprit de ses interlocuteurs ce qu'il veut leur dire que de leur suggérer un tableau ridicule comme celui d'un cheval porté par son cavalier ou d'un homme tout difforme à force d'écrire. Il en va de même lorsqu'il met sous leurs yeux les conséquences pratiques d'une suite d'actes qui, dans la vie courante, peuvent passer inaperçus. Il est en effet beaucoup plus suggestif de dire à quelqu'un qu'il obligera les siens à dépenser beaucoup d'argent pour rapporter ses « ossements »

dans son pays que de lui dire simplement : « si vous continuez ainsi, vous vous ferez mourir, à notre plus grand regret ».

Cette vision du concret, qui, chez saint Pierre Fourier, a tendance à tout envahir, lui permet d'ailleurs un insensible déplacement d'idées. En s'arrêtant à ces détails matériels d'une aussi forte réalité, il les fait adroitement passer au premier plan. De cette façon, il laisse entendre à ses collègues qu'on ne regrettera pas tant leur perte que la dépense qu'elle risque d'entraîner bientôt. C'est un moyen de les décourager de leur dévouement, bien qu'il n'y ait là qu'une plaisanterie. Les deux religieux n'ignorent pas les sentiments de saint Pierre Fourier à leur égard. En dépit des apparences, c'est bien une marque d'affection qu'il leur donne, et l'exagération devient, du coup, un mode d'affirmation par le contraire. Tout en s'appuyant encore sur le conflit entre le probable et la réalité présente, elle reste donc, en même temps, très voisine des procédés que nous avons précédemment étudiés.

Si d'autre part, l'exagération n'est, somme toute, qu'un moyen indirect d'expression, elle laisse une très grande liberté aux ressources imaginatives de l'écrivain. De là ces charmantes façons de dire les choses, dans lesquelles intervient toujours le même désaccord entre la pensée et le langage :

« vous me parlez d'écrire vos ouvrages. Mon Dieu, mes chères Sœurs! je n'y fais rien et ne vois pas comme j'y puisse rien faire si le R. P. Terrel n'est ici avec moi et vous avec une ou deux de vos compagnes, assises jour et nuit proche d'une croix qui est au-devant de la porte de cette abbaye pour y faire continuellement la sentinelle et épier les messagers qui y abordent tous les jours et m'apportent des lettres, lesquelles il vous faudrait toutes retenir et avoir du papier et de l'encre, et des plumes, et encore de la chandelle, pour veiller quelquefois des nuitées toutes entières à écrire et répondre à celles-ci [et] à celles-là (comme j'ai presque fait la nuit passée, bien peu s'en a fallu) » (V, 353).

Cette façon de poster des religieuses en sentinelles à la porte d'un couvent d'hommes et d'y installer en plein air ces secrétaires improvisées pour arrêter les courriers et répondre à une correspondance prodigieuse, n'est pas, en soi, absolument irréalisable, mais l'impossibilité est morale, d'où la finesse de l'effet de grossissement. Moyen très gracieux en outre de donner une excuse qui pourrait

se résumer en une phrase banale : « je suis trop occupé pour vous écrire », ou même : « je suis débordé par ma correspondance ».

Indépendamment du procédé, on entrevoit aussi à quel point saint Pierre Fourier, comme Richeome et comme saint François de Sales, a un goût très marqué pour l'expression concrète. Cette tendance ne fera que se vérifier dans les figures de style qu'il nous reste à voir.

LA PERSONNIFICATION.

La personnification répond au désir naturel que nous avons de nous retrouver dans les choses et de leur communiquer notre vie propre. Un esprit aussi imaginatif que saint Pierre Fourier ne peut donc qu'éprouver un continuel besoin d'animer tout ce qu'il voit et même tout ce qu'il pense.

S'est-il « offensé en une jambe » ? La voilà qui le contraint de se « ranger » au lit, « s'étant enflée et mise en haute colère » (II, 171). Un frère convers est-il tombé d'une échelle ? L'intention de celle-ci « et du pavé de cuisine qui le reçut, était de l'assommer tout-à-fait » (IV, 219).

Procédé naïf et presque puéril, la personnification devient une façon élégante de présenter les menus faits de la vie quotidienne. Elle est même tout à fait de mise au XVII^e siècle, et la plus mauvaise préciosité en fera un abus considérable. Saint Pierre Fourier, qui l'emploie si fréquemment, subit, dans une certaine mesure, l'influence de son temps, mais il est incontestable que pour un écrivain qui, comme lui, a le sens du geste et de l'action, un pareil procédé est un merveilleux prétexte de mise en scène et c'est bien, semble-t-il, beaucoup plus que par mode, la raison pour laquelle il lui fait une si large place dans son style. Ce serait certes faire injure à saint Pierre Fourier que de le comparer à Trissotin, car, s'il fait mine, lui aussi, de ruser avec une fièvre ou avec une sciatique, il y met bien autrement de naturel et de spontanéité que les petits marquis du temps de Molière³³.

33. On pourra en juger par les gracieux passages : « La sciatique qui m'empoigna furieusement huit jours avant Noël dernier... » (*Lettres*, VI, 364) et : « je ne sens pas que ma santé me soit encore bien parfaitement rétablie et en son état naturel et pristin... » (*Lettres*, IV, 65).

Mais du point de vue qui nous intéresse, la personnification ne constitue pas une figure de style particulière. La plupart du temps elle n'est pas autre chose qu'une simple image. La preuve en est qu'elle peut très bien naître d'un réveil de métaphore. Il suffit, pour qu'elle apparaisse, que saint Pierre Fourier s'amuse, comme il le fait si souvent, à détourner un verbe de son sens normal :

« si votre petit trafic ne va pas maintenant, s'il repose, s'il dort, s'il est malade et s'il ne veut plus rien faire... ne vous tourmentez pas de cela » (VI, 553).

C'est le simple changement d'acception du verbe « aller » qui entraîne la suite de métaphores : *s'il dort, s'il repose, s'il est malade...* ».

L'image peut néanmoins se doubler d'une transposition analogue à celle de la métonymie³⁴. Lorsque saint Pierre Fourier déclare, par exemple, que sa « témérité..., trop effrontée et trop curieuse,... s'est ingérée de... regarder un peu par dessus » les « épaules » des autres (II, 255), ou qu'à l'annonce d'une bonne nouvelle, ses afflictions « se sont tout-à-fait resserrées sans oser... plus³⁵ dire un seul mot ni... montrer leur triste mine et grimace ordinaire » (0.60 bis), il ne fait que désigner la personne par son attribut, le tout par la partie.

Il exprime de même la cause par l'effet quand il s'excuse en disant :

« [mes lettres] sont toutes honteuses de se trouver chez vous, elles y craignent, elles y tremblent, elles y rougissent par ce qu'elles ont manqué de vous visiter pendant les bruits de contagion » (IV, 29).

Sous ce nom de « personnification », l'ancienne rhétorique n'a donc fait que grouper des images de formes assez variées. Mais ce qui doit retenir notre attention, c'est que cette figure de style (comme d'ailleurs certaines métonymies) procède quelquefois d'une vision immédiate des choses par leur côté le plus concret. En écrivant, par exemple :

34. Au sujet de la métonymie, voyez chapitre suivant, « Les fausses images ».

35. Nous signalons ici une faute du P. ROGIE. Celui-ci écrit : « Sans oser meshuis se remuer ni plus dire un seul mot », mais l'original porte : « sans oser me plus dire un seul mot ».

« je ne savais presque ce que ma plume lassée brouillait sur mon papier » (I, 396),

saint Pierre Fourier rend de façon expressive un état physique par sa manifestation extérieure, car le mouvement irrégulier de la plume sur le papier est le signe visible de sa fatigue. Mais, en même temps, il en vient à faire passer ses propres impressions sur l'objet dont il se sert.

La personnification se développe tout naturellement quand le geste matériel s'accompagne de réflexions intimes, comme dans cet autre exemple :

« je ressens un singulier contentement... quand je peux prendre la plume qui brouille cette lettre pour essayer si elle voudrait servir à la B. V. Marie et à ses saintes filles³⁶. Elle essaye, elle essaye, elle essaye, la pauvre vieille plume, et puis tout d'un coup, quand elle s'avise et bon lui semble, elle s'ennuie et répond qu'elle n'y connaît rien et que d'ailleurs elle est toute débile et affligée parmi ces temps ici. Je ne vous ai rien promis que d'essayer » (V, 481).

Partant des mêmes mouvements de l'objet qu'il manie, saint Pierre Fourier ne lui prête plus seulement ses impressions, il lui attribue sa pensée personnelle. En disant : « Elle essaye, elle essaye..., la pauvre vieille plume », il exprime aussi bien son effort intellectuel que la marche hésitante de la plume à laquelle cet effort est intimement lié. Le ralentissement et les arrêts de son instrument de travail suivent les fluctuations de sa pensée. Ils valent à eux seuls toute une psychologie. C'est pourquoi le geste et le sentiment se trouvent confondus dans l'expression. La plume agit et parle au nom de saint Pierre Fourier. Cela est si vrai qu'il peut conclure : « Je ne vous ai rien promis que d'essayer ».

La substitution que recouvre l'image prend donc, dans ce cas, un caractère particulier. La métaphore, comme nous l'avons fait remarquer, se double d'un autre moyen d'expression. Sous cette forme complexe, elle devient une façon voilée et délicate de parler de soi. La personnification est d'ailleurs un moyen spontané de traduire ses sentiments à travers les objets qui les suscitent. Quand saint Pierre Fourier déclare ainsi en parlant du beurre qu'il envoie au maire de Mirecourt pour les pauvres de la ville :

36. Il rédige les constitutions des religieuses.

« je ne peux le retenir, il tressaillit de joie, il n'a point de patience, il ne peut attendre qu'il soit entre vos mains et de là, tout aussitôt, dans le pot et l'écuelle de ceux à qui on le destine » (IV, 352),

il est évident que par cette aimable figure de style il manifeste instinctivement la joie et l'impatience qu'il éprouve lui-même à la pensée de soulager de pauvres gens bien affamés en temps de disette. Toutefois, il n'y a là qu'une application ou, si l'on veut, une utilisation du procédé. Elle ne change en rien la nature de celui-ci.

La personnification présente encore un autre aspect quand la chose ou le concept animé prennent une valeur de symbole, mais elle reste, malgré tout, une image. En disant, en effet, que « la grande Dame Nécessité... commande absolument à cette pauvre Epargne de se fourrer, et bien étroitement,... par toute la maison » (VI, 606), ou que « [Mademoiselle santé] bégaye, comme entre ses dents, je ne sais quelle menace de fièvre ou de mélancolie » (VI, 127), saint Pierre Fourier a beau prêter à ces abstractions des facultés et des sentiments humains, le procédé s'appuie toujours sur une comparaison. La seule différence qu'on puisse faire avec la métaphore ou l'allégorie est que l'image se développe sur un changement d'acception du terme principal. De noms communs, la santé et la prudence deviennent noms propres. Ce changement est, si l'on veut, le point de départ de l'image, mais rien de plus. Autrement dit, la substitution est peut-être un peu moins directe que dans la métaphore ou l'allégorie; elle n'en est pas moins totale.

En tant que figure de pensée, la personnification est donc un procédé expressif identique à celles-ci. Elle prend un caractère plus spécial quand elle se complique d'une autre transposition de catégories logiques, mais elle n'est somme toute, qu'une forme particulière ou plus complexe d'image. Ce qui lui a valu jusqu'à nos jours une place à part dans les traités de rhétorique et ce qui fait peut-être qu'elle la mérite encore, c'est qu'elle répond à une tendance psychologique, celle du « jeu ». Son principe est celui du drame. L'homme a besoin de jouer tout ce qui intéresse sa vie propre, comme il a besoin de se jouer lui-même. Qu'il s'amuse des objets matériels qui l'entourent ou de ses conceptions abstraites, peu importe. C'est pourquoi, dès que la personnification se développe, le procédé sur lequel elle s'appuyait tend à s'effacer au pro-

fit du drame. Quels que soient les objets ou les abstractions que saint Pierre Fourier se plaît à animer de la sorte, ils ne nous intéressent plus en tant que termes imagés; ils deviennent pour nous des personnages symboliques et, mieux encore, des acteurs. Tout l'intérêt du procédé expressif finit par se concentrer sur la mise en scène. Bon nombre de personnifications font ainsi le sujet de lettres entières chez saint Pierre Fourier. Nous nous permettrons d'en citer encore une pour terminer. Elle constitue un vrai modèle du genre :

« Dimanche dernier, après vos lettres lues, la toute grande et toute sincère affection que le R. P. Terrel et moi, vous portons... nous avait fait conclure que le lendemain... le dit bon Père partirait pour aller vous trouver.... Mais... deux de nos... plus intimes amis... nous vinrent remontrer qu'inafailliblement il allait se livrer de soi-même entre les mains de cavaliers armés qui sont journellement par ici alentour...

« Nos appréhensions ordinaires, lesquelles auparavant tumultuaient et criaient tout haut, à toutes les fois que quelque monastère demandait ce bon Père, se tinrent tout coi dimanche passé, quand on leur lut vos lettres, et firent semblant de dormir, pour laisser à notre bienveillance le temps de jouer un peu son rôle et dire qu'assurément il y fallait aller, jusques à ce que les susdits deux bons amis les vinrent éveiller dès le grand matin, et qu'à la voix d'iceux, elles se levèrent en sursaut et se mirent à tempêter et crier à pleine tête, et déclamer contre ce que la charité avait fait... et désigné³⁷ le soir précédent, simplement et à la bonne foi, à son accoutumée.

« La pauvrete, comme elle est patiente et bénigne, et cherche le repos..., aussitôt qu'elle entendit ces importunes-là qui répétaient coup sur coup : il n'y faut pas aller, il n'y faut pas aller maintenant, les dangers sont trop grands, elle se retira tout doucement et nous dit avec une mine bien triste : que voulez-vous ? il faut que je cède à ces criardes. Si je veux disputer contre elles et jouir de mon droit, elles ne vous laisseront point de repos, vous ne pourrez réciter votre Office, ni célébrer la messe, ni lire, ni écrire, ni faire aucune autre chose qu'elles ne soient après vous, épiant à tout moment les occasions d'inquiéter vos esprits et ceux de plusieurs autres à votre occasion. » (VI, 367-369).

Quand la personnification atteint un pareil développement, elle n'est plus qu'un thème sur lequel saint Pierre Fourier exerce son art. En présentant ainsi ses craintes personnelles et en les faisant évoluer, aux yeux de ses lectrices, comme autant de gnomes mal-

37. Formé le dessein, décidé.

faisants dont il n'est pas le maître, saint Pierre Fourier trouve, à coup sûr, une forme exquise de courtoisie pour faire accepter son refus. Une excuse aussi bien présentée ne peut manquer d'atteindre son but. Mais le procédé expressif se transforme. Il est largement dépassé. A vrai dire, il s'agit d'un genre littéraire plutôt que d'une figure de style. Celle-ci, sous la plume du « Bon Père », est devenue un véritable *apologue*.

Outre cette conclusion, cela nous amène à constater que, si saint Pierre Fourier ne néglige, dans son style, aucun moyen indirect d'expression, il garde une très grande indépendance à l'égard du procédé. Depuis le plus simple retournement de syntaxe jusqu'à la figure de style la plus développée, sa pensée trouve partout une expression neuve et originale. Peu d'écrivains même emploient avec un pareil succès une telle abondance de procédés expressifs. Par le goût qu'il apporte dans le choix et la mise en valeur des termes, — comme par la beauté de forme qu'il donne à la moindre figure de pensée, — il fait donc preuve d'un réel mérite littéraire et d'un talent toujours égal à lui-même. Toutefois, parmi les multiples procédés expressifs dont il se sert, il en est un dans lequel sa personnalité d'écrivain trouve peut-être à s'affirmer davantage encore. Nous voulons parler de l'image proprement dite. Elle demande une étude particulière. Aussi fera-t-elle l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE IV

LES IMAGES

Les fausses images — Les images proprement dites : la comparaison et la métaphore — Métaphores usuelles et métaphores détaillées — Les thèmes d'images : thèmes qui vieillissent et thèmes qui ne vieillissent pas — L'emprunt.

LES FAUSSES IMAGES.

Il suffit qu'une expression rende la pensée de façon sensible et concrète pour qu'on dise communément qu'elle « fait image ». Ce n'est qu'une façon de parler. L'image est une figure de style qui procède toujours d'une comparaison. Il faut donc en écarter la périphrase qui sert, non pas à expliquer, mais à mettre une qualité en relief, celle qu'emploie, par exemple, saint Pierre Fourier en disant :

« vu... les façons de faire des *enfants d'Adam* » (I, 225),

ou, parlant des écolières des sœurs de Châlons :

« leurs *petites gens* qui sont aux études » (I, 122).

De telles périphrases ne sont pas autre chose qu'un moyen de caractérisation.

Il convient aussi de mettre à part certaines formes particulières de métonymies et de synecdoques qui reposent sur une vision incomplète des choses et qui, seules, mériteraient de garder un nom spécial. Pour plus de facilité, nous les nommerons toutes, uniformément, « métonymies ».

Ces figures constituent un procédé distinct des multiples transpositions avec lesquelles l'ancienne rhétorique les groupait autre-

fois¹. Bien qu'elles ne soient pas tout à fait sans rapport avec l'image, elles ne sont, la plupart du temps, qu'un mode d'expression par le signe sensible. Elles répondent au mécanisme spontané qui fait que nous traduisons volontiers nos pensées par les représentations concrètes dont elles s'accompagnent. L'écrivain qui cherche à rendre une idée de façon aussi immédiate qu'il est possible, choisit d'instinct la forme qui sera le plus facilement saisie par l'imagination. Il ne se contente pas d'éviter les termes abstraits, mais il va droit à ce qui frappe davantage les sens, désignant, s'il le faut, la cause par son effet, le contenu par son contenant, la personne par un de ses membres, ou même par l'objet dont elle se sert, et ainsi de suite.

Quand saint Pierre Fourier déclare :

« Ce sera très-bien fait de rhabiller cette muraille tout au plus tôt que faire se pourra commodément pour l'égard de la saison *et de la bourse aussi* » (VI, 31),

au lieu de dire : « pour l'égard de la saison *et de la dépense* », il ne fait, somme toute, qu'exprimer sa pensée de façon plus concrète. Aucune comparaison n'intervient. La bourse, qu'il faudra nécessairement ouvrir et manier, correspond à une réalité.

Il en est de même dans cette phrase adressée au R. P. Guinet :

« [nous n'attendons] que le consentement de votre digne Révérence *et le bout de sa belle plume* pour minuter les patentes » (IV, 105).

Si les chanoines comptent sur leur supérieur pour rédiger le contrat qu'ils sont en train d'élaborer, il est certain que la plume du Révérend Père, et même, pour être plus précise, « le bout » de sa plume serviront à cette rédaction.

La différence qui existe entre un tel procédé et l'image proprement dite apparaît encore plus nettement dans une phrase comme celle-ci :

1. Les antiques métonymies représentent souvent, en effet, des transpositions de catégories logiques de nature assez différente. Elles se ramènent quelquefois à un simple changement syntaxique, comme l'emploi du pluriel pour le singulier ou des substitutions telles que : « le crime », pour « le criminel », « la vieillesse », pour « le vieillard »... etc. A ce sujet, cf. BALLY, *Traité de stylistique française*, p. 188, § 197 : « Paresse de pensée et paresse d'expression », et p. 192, fin du § 201 : « Les images et l'instinct étymologique. » Voyez également ci-dessus, p. 129.

« Je ne saurais aujourd'hui écrire deux lettres à Châlons, et si fais offrande d'un *morcelet de papier* à l'un de ces deux saints qui m'ont écrit, que dira l'autre qui n'aura pas eu son *encens* de ma main? » (V, 154).

Tandis qu'un « *morcelet de papier* » est encore une façon immédiate de désigner une lettre, le mot « *encens* », pour « *compliment* », suppose une comparaison. Dans le premier cas, il existe un rapport de dépendance directe entre l'objet nommé et celui que saint Pierre Fourier veut réellement désigner, dans le second, il n'y a plus qu'un simple rapprochement, mais qui, par contre, s'appuie sur une association d'idées beaucoup plus complexe. Au lieu de présenter la même idée sous un aspect un peu différent, saint Pierre Fourier, dans ce dernier cas, lui substitue totalement une autre idée. Il ne choisit plus entre deux modes d'expression possibles, qui s'accompagnent chacun, il est vrai, d'une nuance particulière, mais pour donner plus de relief à ce qu'il veut dire, il fait appel à une image absolument indépendante de la réalité qu'il a en vue.

Cependant, la métonymie entraîne parfois d'assez riches représentations imaginatives pour avoir tout de même une certaine analogie avec l'image. En disant, par exemple :

« gardez-vous bien... d'envoyer Claude, le charretier, *pour mener mes os à Châlons*, car je ne les veux mettre dans sa carriole... en l'état qu'ils sont présentement » (IV, 92),

saint Pierre Fourier, comme précédemment, désigne encore un ensemble par la partie qui, momentanément, absorbe toute l'attention. Mais la phrase est à double sens. Elle peut recouvrir une autre réalité. Sans doute, n'est-ce pas celle dont saint Pierre Fourier veut parler, mais peut-être se plaît-il plus ou moins à l'évoquer. Si en effet, l'on ne peut charroyer ainsi les « os » d'une personne vivante sans emmener la personne tout entière, il n'est pas impossible non plus de transporter les ossements d'un être humain après sa mort. La métonymie, en pareil cas, suggère beaucoup plus qu'elle ne veut dire. En cela, elle se rapproche de l'image sans néanmoins se confondre avec elle.

Remarquons enfin qu'il suffit de relâcher quelque peu le rapport de dépendance unissant la cause à l'effet qui sert à l'exprimer, pour qu'une image apparaisse :

« Je fais ce petit préambule tout exprès *pour essuyer tout doucement la larme à l'œil* que j'ai trouvée dans la page des lettres² où elle priait ma Révérence... d'apporter quelque bel ordre à ce saint œuvre de Dieu » (IV, 123).

Si saint Pierre Fourier s'était contenté de dire « *la larme* que j'ai trouvée », il aurait simplement exprimé une cause invisible, la tristesse ou le regret, par son effet extérieur, l'action de pleurer; mais en disant : « *la larme à l'œil* », il emprunte une locution toute faite, une métaphore usée, qui n'est plus en rapport direct avec la cause dont il s'agit.

LES IMAGES PROPREMENT DITES : LA COMPARAISON ET LA MÉTAPHORE.

Une image peut se présenter sous forme de comparaison ou de métaphore, mais les deux figures de style dérivent du même procédé. Celui-ci consiste à rapprocher deux idées dont l'une, l'image proprement dite, plus impulsive et, généralement aussi, évocatrice d'une représentation plus concrète, sert à mettre l'autre en relief. Toutefois entre ces deux idées, il n'y a aucun rapport de dépendance immédiate.

Dans la comparaison le rapprochement est explicite. L'image se juxtapose simplement à l'idée qui l'a suggérée. Elle doit, pour s'exprimer, faire appel à des termes de liaison. Etant donc présentée sous une forme analytique, elle risque de paraître moins expressive que dans la métaphore qui, elle, opère une substitution de termes. Cependant la valeur d'une image, quelle qu'elle soit, dépend en grande partie du talent de l'écrivain, car nulle part ailleurs peut-être, une aussi grande liberté de choix et d'invention ne s'offre à lui que dans ce procédé. Or, rien que dans ses comparaisons, saint Pierre Fourier apporte déjà une très grande originalité. Elles sont, chez lui, d'autant plus piquantes qu'elles sont simples et familières. Témoin cette saillie :

« à quel propos gourmander sa vie et n'en faire état non plus que de celle d'un poulet ou bien de celle de quelque bélièvre duquel le monde serait bien aise d'être détrappé? » (IV, 102),

2. Nous supprimons ici une parenthèse du texte de ROGIE, qui n'a aucune raison d'être. Elle commence devant où.

ou mieux encore :

« Dimanche dernier, comme nous allions voir si Monsieur le Prince viendrait... pour... passer... le contrat, on se mit après nous comme vous diriez après des chiens qui seraient venus pour renverser et lécher tous les plats de la cuisine de leur maître et seigneur. On nous rabroua, on nous tansa, on nous renvoya, on nous retrancha des pièces et des droits spécifiés auparavant en ces articles-là » (III, 56).

Plus l'image se détaille, plus elle devient vivante. Mais à mesure qu'elle se développe, elle tend à rejeter les termes de liaison pour se confondre avec l'idée qu'elle met en valeur. Aussi arrive-t-il que commençant par une comparaison, saint Pierre Fourier passe insensiblement à la métaphore :

« Durant le temps que la considération de cette éternité... sera tenue en estime... chez vous et que chacune s'en servira *comme d'une fine fleur de farine céleste pour en saupoudrer dévotement son pain quotidien et la mélanger parmi ses larmes...*, les afflictions qui courent ne vous feront point de mal » (VI, 322).

Lorsqu'il vient à dire : « pour en saupoudrer... son pain quotidien et la mélanger parmi ses larmes », il n'y a plus seulement rapprochement, mais déjà compénétration des deux idées.

Le même fait se produit dans l'exemple suivant :

« je devinais déjà que l'on nous aurait ôté... ce que pouvions raisonnablement nous promettre... Des petits abécédaires en matière de semblables poursuites eussent d'eux-mêmes, et sans être recordés³, lu cette ancienne leçon dans la première page de leur alphabet imprimé dans la plus vile cabane de la plus grosse Vosge de ce pays » (V, 320).

Au début de la phrase, les deux membres comparés se maintiennent encore distincts grâce au lien : « en matière de semblables poursuites », mais ils ne le sont plus du tout dans : « cette ancienne leçon ».

Quand enfin tout terme de liaison vient à disparaître, la métaphore est complète :

3. Sans qu'on les eût fait répéter. Cf. Nicot : « *Recorder*, se souvenir ou ficher en la mémoire, selon ce, on dit : recorder sa leçon... *Recorder* est aussi narrer et reciter une chose. »

« j'ai une grande escarcelle touté pleine de diverses sortes d'excuses, de remises et de délais, et de semblables reliques de notre premier père Adam » (V, 153).

Cette fois, les deux idées mises en présence se compénètrent totalement dans l'expression. La comparaison prend alors un aspect tout à fait synthétique et n'en frappe que mieux l'imagination.

MÉTAPHORES USUELLES ET MÉTAPHORES DÉTAILLÉES.

N'ayant plus besoin de périphrase pour s'exprimer, l'image, dans la métaphore, peut se condenser dans un seul mot, par un simple changement de termes. Notons, en effet, qu'elle pourrait très bien, dans l'exemple précédent, s'arrêter au mot « escarcelle ». Les « reliques de notre premier père Adam » ne font que la préciser en y ajoutant un détail de plus.

Mais la métaphore réduite à un mot ou à un groupe de mots, devient très vite un fait de vocabulaire. Nous avons vu avec quelle facilité elle se figeait en expression toute faite. Au contraire, lorsqu'elle est développée, elle ne perd pas si rapidement sa puissance d'évocation. Si elle peut encore devenir banale à force d'être employée, elle n'en garde pas moins une forme libre. Sa valeur expressive reste, malgré tout, à la disposition de celui qui s'en sert. Dans ce cas, ce n'est pas tant, ainsi qu'on le verra, l'image qui s'use, que le thème de l'image.

Cherchant donc, comme tout écrivain original, à éviter les formes fixes, saint Pierre Fourier se plaît nécessairement aux images détaillées. Elles lui fournissent d'ailleurs le moyen de ranimer les expressions en voie d'usure et il faut convenir qu'il y apporte une habileté peu commune. Ne pouvant se contenter de la métaphore qui s'offre à tout le monde, il reprend l'image qu'elle contient et l'exprime de façon personnelle. Ainsi, à côté de :

« ce sera bien fait que vous lui écriviez un mot de lettres *couché* en bonne forme et bonne orthographe » (I, 195),

il écrit, jouant sur le double sens du verbe :

4. Le mot est employé dans son sens étymologique de : *placer, disposer*. Cette acception est très fréquente au XVII^e siècle. Cf. H. D. T. et HUGUET, *Petit glossaire des classiques français*.

« [Le P. Terrel] vous porte... de grands mercis *qui sont si gros et de telle qualité qu'ils ne sauraient présentement se coucher dans ce petit papier et en si peu de temps* » (V, 435).

Les grands et gros mercis, présentés d'ailleurs de façon charmante, prennent aussitôt une forme matérielle et la métaphore retrouve son aspect vivant. Elle devient encore beaucoup plus vive lorsque saint Pierre Fourier lui fait subir une transposition comme celle-ci :

« les vôtres dernières m'ont fait pleurer à chaudes larmes et sanglots, tout aussitôt que j'ai vu *le bienheureux P. Albéric étendu tout mort sur les premières lignes* » (I, 173).

Saint Pierre Fourier renouvelle ainsi continuellement le cliché, non seulement en le remplaçant par un terme plus concret, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le constater, mais en remaniant et en développant l'image qu'il recèle. Quand en effet, il écrit :

« je vins à parcourir tous les chapitres [de cet ouvrage]... les dévorant tous *avec un extrême appétit* » (VI, 198),

il emploie le mot « appétit » au sens général de « désir, avidité », qu'on lui trouve encore chez la plupart de nos écrivains classiques. S'amuse-t-il à en restreindre le sens dans une expression figurée? Il le remplace aussitôt par « avoir faim » :

« Je m'imagine que *vous avez bien faim* de savoir ce que signifie ce... Te Deum » (I, 228).

Mais il ne s'en tient pas là⁵. Une substitution de cette nature n'a très souvent pour but qu'un déploiement de l'image :

« il faudrait vous adresser à quelque autre qu'à moi pour lui vendre vos dignités..., je n'en ai pas besoin et n'en aurai jamais point d'appétit, *j'aurais bien plutôt faim d'une bonne double écuelle de pois ou d'une grosse pièce de votre bon pain de carême pour ma collation*, et bien plutôt encore de vos bonnes prières pour mes pauvres gens de Mattaincourt » (IV, 276).

Quelquefois, saint Pierre Fourier n'a même besoin d'opérer aucune substitution de mots pour ranimer la métaphore usée.

5. Ce réveil de la métaphore semble déjà familier. Nicot signale cette expression.

Il suffit qu'elle ait gardé une certaine qualité impressionnante pour qu'il lui fasse retrouver tout son pouvoir d'évocation. En faisant un nouvel emploi du terme familier, auquel il ne demandait ailleurs que d'éveiller le souvenir d'un milieu, il l'introduit dans un ensemble où celui-ci peut reprendre sa plénitude de sens concret. Il le force, pour ainsi dire, à lui livrer l'image qu'il a absorbée et la détaille de telle façon que ce mot ne constitue plus un fait de vocabulaire, mais devient le simple élément d'une image nouvelle, plus vive et plus complète, celle précisément qu'il contenait en germe. On peut en juger par les mots « pétrir » et « enfourner », très en usage à l'époque. Dans l'un comme dans l'autre la métaphore paraît assez usée. Elle semble même n'être qu'une survivance d'un dicton populaire : « à l'enfournement on fait les pains cornus⁶ ». Saint Pierre Fourier en fait, en tout cas, un emploi fréquent dans ses lettres :

« J'ai été ces semaines passées à Pont-à-Mousson, pensant aider à y *pétrir* un semblable fondement de rente » (I, 322) — « La bonne affaire que vous dictes se *pestrir* pour vous à Chaalons » (O.30), ou : « en parlant de bien *enfourner* un procès en justice, j'ai oublié deux circonstances » (VI, 260).

Pour peu qu'il soit en belle humeur, il réveille ces métaphores décolorées avec une force incroyable. Pour cela, il commence, ainsi que précédemment, par ajouter un détail précis aux images qu'elles ne suggéraient plus que d'une manière assez vague :

« Pour la poursuite d'une maison dans Nancy, c'est très-bien fait d'attendre quelque occasion... et bien penser à la façon de bien pétrir et bien enfourner cette affaire, *de peur de gâter notre cuite* » (IV, 70),

6. Nicot, qui le donne, l'explique ainsi : « Cette similitude est prise des fourneaux, lesquels se gardent tant qu'ils peuvent, mettant le pain dans le four pour cuire, de heurter à chose qui puisse diffomer leur pain estant encore tendre, car quand il est cuit et endurey du feu, il ne se peut redresser. Ainsi en est-il de quelque faute faite dès le commencement d'une affaire, laquelle ne se peut apres rhâbiller. » Le *dict.* de l'Académie donne une explication analogue : « On dit proverbialement : à mal enfourner on fait les pains cornus, pour dire que si l'on ne commence pas bien une affaire et qu'on ne la prenne pas d'abord du bon biais, on a de la peine à en venir à bout. Et on dit fig. *Bien ou mal enfourner*, pour dire bien ou mal commencer une affaire. » Oudin cite l'expression « enfourner un discours », dans ses *Curiositez françoises...*, p. 184. Cf. également H. D. T. : « il a mal enfourné cette affaire... c'est bien enfourné, c'est mal enfourné... etc. ».

ou encore :

« une chose tant importante que celle-là ne se peut pas *moudre* et pétrir et bien cuire du soir au lendemain » (IV, 62).

Toutefois cela ne lui suffit pas. Il n'est satisfait que lorsqu'il a tiré de l'expression familière un tableau d'ensemble, très riche de détails :

« Voilà une forme provisionnelle de Confession⁷ que nos bonnes Sœurs pourront lire toutes ensemble... à ce de m'en dire demain leur opinion. Rien ne m'y plaît, sinon les trois premières pages qui contiennent beaucoup en peu de mots, le reste est pêle-mêle, sans ordre, sans examen... Tout cela a été pétri et cuit à la hâte, et les portes si souvent ouvertes et le vent si importun à la maix⁸ que la pâte et le pain en sont tout chabrouillés et répandus par pièces et par lopins; mais on les recueillera pour les repétrir et cuire avec un peu d'autre nouvelle farine et de loisir, Dieu aidant. » (I, 208).

On ferait la même remarque au sujet des mots « dormir » et « réveiller », également très employés au xvii^e siècle et qui, vraisemblablement, ont perdu davantage encore leur force évocatrice⁹. En reprenant vie, ces mots arrivent à susciter parfois un tableau inattendu :

« Je vous sais merveilleusement bon gré et vous remercie de ce que vous me pincez toujours en toutes vos lettres, pour me réveiller et me faire vite ment écrire... mais il semble que je fasse proprement comme les léthargiques endormis, lesquels, quand on les frappe pour leur faire quitter le sommeil, lèvent un peu la tête et regardent les assistants, et puis rabaissent leur tête sur l'oreiller, se rendormant¹⁰

7. Il s'agirait, d'après ROGIE, d'un traité de piété (cf. *Histoire du Bienheureux P. Fourier*, t. I, p. 347), mais l'allusion n'est pas claire.

8. Le pétrin.

9. Ils se rencontrent très souvent aussi chez saint P. Fourier : « pendant qu'eux s'étaient *endormis* sans penser de bonne heure à leurs affaires » (I, 248) — « de peur de *resveiller* ceux qui n'y pensoient pas » (0.62) — « D'un côté je crains de *réveiller* ceux qui *dorment*, ainsi que je viens de dire, mais de l'autre aussi j'appréhende » (IV, 224).

NICOT cite : « nos adversaires ne dorment pas, mais travaillent fort » et : « resveiller le chat qui dort, resveiller quelque chose qui estoit mise en oubli ». RICHELET donne : « *s'endormir*, n'avoir pas soin de son devoir, de ses affaires, n'y pas veiller ». Il cite plusieurs fois PATRU : « *La charité nous oblige de réveiller ceux qui s'endorment. Elle laisse dormir la cabale.* » Le dict. de l'ACADÉMIE indique de même : « *dormir*, agir négligemment, laisser perdre ses droits, faute d'agir. Un homme qui ne dort pas ». Sur ces deux mots voyez aussi H. D. T.

10. ROGIE écrit « se rendorment ». Nous préférons lire « se rendormant ».

plus fort qu'auparavant. Je ne ferai toujours ainsi...; après que vous aurez tant pincé et repincé, et crié et recréé si fort et si prudemment, et de si bonne grâce, par tant de lettres et de si belles lettres, je me lèverai de dépit (contre moi-même, mais non pas contre vous), et prendrai mon ancienne plume et écrirai trop bien, si on me le permet » (V, 138).

D'une métaphore banale, saint Pierre Fourier arrive ainsi à faire jaillir un vrai chef-d'œuvre d'invention. A vrai dire l'expression familière n'est plus qu'un thème qu'il exploite de façon personnelle. Sans doute l'image détaillée, aussi bien que la personification, est un procédé cher au xvii^e siècle. Elle constitue une forme d'invention littéraire qui a son intérêt historique. Mais si, par sa forme, elle appartient à une époque particulière, elle n'en laisse pas moins place à l'originalité propre de celui qui l'emploie. Le procédé vaut ce que vaut l'écrivain, et, ce qu'il y a de très notable dans le style de saint Pierre Fourier, c'est que l'image ainsi prolongée n'a jamais, chez lui, rien de forcé. Bien qu'elle relève de la mentalité de l'époque, elle répond à un intense besoin de vie et satisfait une tendance naturelle très accusée.

Le vocabulaire tout entier semble, en effet, à la disposition du Père de Mattaincourt, car il n'est pas de terme, si commun soit-il et dont la métaphore soit même complètement morte, auquel il ne fasse rendre l'image qu'il recouvrait à l'origine, tant il ne peut s'empêcher de faire dévier le mot de son acception normale pour lui redonner une valeur concrète. C'est dans cette facilité à refaire une image neuve qu'apparaît la supériorité de son talent. Il n'est pas jusqu'à des verbes très usuels, tels que « prendre, vouloir, aller,... etc. », qui, entrant dans une expression figurée, ne trouvent soudain le même rajeunissement que « pétrir » ou « réveiller » :

« en pliant mon papier, le sommeil vient *me prendre* par la tête avec violence et menace rigoureuse de ne me laisser écrire que premièrement je ne lui restitue ce que je lui avais dérobé de repos les deux nuits précédentes » (IV, 71),

ou bien :

« Les maux semblables aux miens... ne *veulent* point de travail ni de froidure et menacent que si on leur en fait ressentir tant peu que ce

soit, ils deviendront plus grands et plus fâcheux et s'opiniâtreront à ne vouloir se retirer qu'à leur fantaisie¹¹ » (I, 352).

L'image se développe spontanément, sans affectation et sans calcul, par simple besoin d'animation, et c'est, à une époque de préciosité, ce que nous aimons à trouver chez cet écrivain lorrain.

Quant aux locutions familières qui, elles, contenaient déjà une image plus complète, elles ne sont pas simplement remaniées, elles font l'objet d'autant de comparaisons nouvelles que saint Pierre Fourier développe et transforme encore à plaisir. D'expressions usuelles, elles redeviennent non seulement des figures de style, mais même des images particulières, traduisant une pensée originale. Celle que nous avons vue précédemment : « trouver du miel en la gueule du lion », arrive ainsi à se transformer de la façon suivante :

« je m'oserais bien promettre et quasi jurer que comme Samson trouva jadis du miel en la gueule du lion et en fit son repas, que tout de même vous, qui êtes fortes, courageuses et invincibles comme Samson..., tirez *avec vos industriels doigts*, des *gros rayons* de miel, de consolation, de douceur et de joie spirituelle et solide de ces dettes furieuses qui semblaient du premier coup vous devoir engloutir » (IV, 118).

Sous cet aspect nouveau, l'expression toute faite se change en une comparaison que saint Pierre Fourier fait sienne. Elle retrouve ainsi sa pleine valeur de figure de pensée. Mais, remarquons-le, ce n'est pas tant le fait d'être développée qui la rend expressive que la forme personnelle sous laquelle il la présente. Est-il besoin de rappeler que si les longues allégories ont été dans le goût du temps, elles n'ont fourni à beaucoup d'écrivains que de médiocres procédés de style? L'intérêt et le charme des images de saint Pierre Fourier est non seulement dans la sincérité et l'à-propos avec lesquels il les emploie, mais surtout dans le détail très particulier qu'il y apporte et auquel le vulgaire ne songerait pas. Cette idée de tirer de « gros rayons » de miel de la gueule du lion avec les « doigts » lui est propre. Elle est, en même temps, très réelle et bien observée.

Dans certains cas, le détail n'est même, peut-on dire, à personne d'autre qu'à lui et ne peut trouver place nulle part ailleurs que

11. Voyez ce qui a été dit plus haut à propos de la personnification : « si votre petit trafic ne va pas... », p. 157.

dans la circonstance à laquelle il l'applique. Citant par exemple l'apôtre saint Paul aux religieuses de Châlons, il déclare :

« ses divines Epîtres desquelles j'ai tiré ce sucre céleste *pour le mettre sur le bord de la mienne présente* » (II, 299).

Certes, ce rapprochement entre la doctrine et une chose très douce comme le sucre ou le miel est encore une comparaison rebattue. De la Bible, elle a passé dans tous les écrits des auteurs ecclésiastiques. Mais l'idée d'enduire le « bord » de sa lettre avec ce sucre divin, n'appartient qu'à lui et ne convient qu'à la circonstance présente. C'est ce détail original et plein de réalité qui fait toute la beauté d'une métaphore et révèle le grand écrivain.

LES THÈMES D'IMAGES — THÈMES QUI VIEILLISSENT ET THÈMES QUI NE VIEILLISSENT PAS.

Ce n'est pas à dire cependant qu'une métaphore détaillée et dont la forme ne laisse même rien à désirer, ne soit sujette à vieillir. Sans doute, elle s'use moins vite qu'un mot ou une locution. Mais, à force d'être utilisée, la comparaison qu'elle renferme arrive à perdre tout à fait l'attrait de l'inattendu. Elle devient, par conséquent, elle aussi, un cliché. Deux éléments concourent, en effet, à donner à l'image sa valeur expressive : sa forme et son thème, et le dernier n'est pas moins menacé d'usure que le premier.

En un temps surtout où l'image reste un procédé très en honneur dans le style, et où les auteurs de traités de rhétorique se chargent d'en fournir d'abondants modèles, il est donc impossible à saint Pierre Fourier d'éviter certaines comparaisons absolument ressassées à l'époque. Quand il déclare, par exemple :

« il faut encore inciter le peuple à s'armer... de bonnes prières... contre ce fléau... *pour émousser la pointe de ses rigueurs* » (V, 483),

ou même lorsqu'il présente cette image sous une forme plus familière et plus spontanée, en disant :

« Comme nos ennemis virent... *que le misérable couteau qu'ils avaient forgé en leur conseil de ville, pour couper la gorge à nos pauvres gens, allait être émoussé ou mis en pièces au noble Conseil de Son Altesse...* » (I, 247),

il ne saurait lui enlever un aspect de « déjà vu », beaucoup plus sensible encore pour les gens du xvii^e siècle que pour nous.

En outre, s'il met beaucoup d'esprit dans la longue et piquante allégorie où il compare les dettes de ses chanoines à un « gros aposthume » incurable sur lequel « va se jeter » la « rigoureuse lancette » de leurs créanciers¹², on ne peut oublier qu'avant lui, toute la littérature du xvii^e siècle a parlé d'aposthume et de lancette¹³.

Le vrai génie d'un écrivain se manifeste donc dans sa facilité à trouver des sujets de comparaison inédits. Or, hâtons-nous de le dire, s'il arrive que saint Pierre Fourier emploie, dans la conversation courante¹⁴, certains lieux communs en usage à son époque, il n'est jamais en peine, cependant, pour trouver de nouvelles images. Se plaint-il d'avoir la tête pleine de soucis? Il la compare aussitôt à un récipient laissant déborder son contenu :

« Ma tête commence à s'envieillir et devenir tout usée et si oubliieuse qu'elle répand de tous côtés la plupart de tant d'embarras que j'y entasse, et ne vais presque en lieu que je ne laisse proche que la moitié des choses que j'avais préparées à y faire ou dire » (II, 82).

Parle-t-il de certains privilèges difficiles à obtenir pour sa congrégation? Il proteste :

« nous avons peur qu'au cœur de cet été la cire de nos brefs ne vienne à se fondre ou tomber et... pour cela nous demandons du plomb » (III, 556).

La richesse expressive de ces figures est dans le rapport étroit qui existe entre l'idée et l'objet de la comparaison, car plus celui-ci est proche, plus l'image est concrète. De sorte que, par l'intérêt immédiat qui s'y attache, de telles métaphores sont extrêmement vivantes.

On ne saurait néanmoins trouver des sujets de comparaison à l'infini, surtout quand tous, humbles et grands, s'expriment par images. Mais, outre qu'un écrivain peut toujours donner à celles-ci une perfection de forme qui, nous l'avons vu, est loin d'être négligeable, il peut aussi faire preuve d'une très grande originalité dans

12. Cf. *Lettres*, VI, 497.

13. Cf. HUGUET, *Le langage figuré au xvii^e siècle*, pp. 68, 122 et 123.

14. Il ne faut pas oublier que les lettres de saint P. Fourier ne sont, la plupart du temps, qu'une transcription de langue parlée.

la préférence qu'il accorde à certains thèmes plutôt qu'à d'autres. Dans ce choix se révèle le goût de saint Pierre Fourier.

Parmi les innombrables sujets de comparaison qui encombrant le langage, il va d'instinct aux plus simples, à ceux qui sont le plus intimement associés à notre existence quotidienne. Ces thèmes, qui sont les plus communs, sont aussi les plus beaux, parce qu'ils nous touchent de plus près. Ce sont, grâce à leur caractère d'universalité, des thèmes qui ne vieillissent pas. Ils trouvent un développement d'autant plus facile qu'ils appartiennent à la vie et, par leur simplicité même, se prêtent à une expression plus personnelle. La beauté de la forme s'unissant alors à la beauté du thème, l'image atteint toute sa perfection. Il n'est donc pas étonnant que d'une comparaison toujours vraie, saint Pierre Fourier, qui est si maître de la forme, sache tirer des métaphores d'une fraîcheur exquise. Il aura beau se répéter, l'image, dans ces conditions, semblera toujours neuve.

Quoi de plus ordinaire, par exemple, que l'idée d'une œuvre ou d'un institut au berceau? Rien cependant n'est plus profondément humain. Aussi saint Pierre Fourier peut-il y revenir sans tomber dans la banalité. Tantôt, c'est :

« ce pauvre petit-régiment... qui ne fait presque que de naître et est encore tremblant dans sa crèche » (V, 32),

tantôt, c'est :

« la congrégation de Notre-Sauveur,... encore toute tendrette... en son berceau et comme emmaillottée dans des pauvres drapelets de grandes dettes et de nécessités » (V, 26),

ou bien c'est une application encore plus particulière :

« [les] pieux défunts de notre ancienne connaissance qui nous aimaient tant en Notre-Seigneur et qui emmaillottaient si doucement et si charitablement votre congrégation pendant qu'elle pleurait et tremblait de froid en son berceau, en même temps que cette sainte Demoiselle pleurait aussi dedans le sien » (I, 351).

Il en est de même de l'idée de recueillir les miettes d'un repas. Une semblable comparaison n'est-elle pas de tout temps? Depuis la Bible et les Pères de l'Eglise, on peut dire qu'elle a appartenu à

toutes les générations. Qu'elle serve à saint Pierre Fourier pour décliner l'invitation qui lui est faite de donner aux religieuses une conférence spirituelle, alors qu'elles viennent d'entendre des prédicateurs de renom, et il en fera l'image la plus fine et la plus gracieuse qu'on puisse rêver¹⁵ :

« Que demandez-vous encore étant si bien rassasiées? Après une si bonne chère, je ne saurais que vous dégoûter avec mes miettes moisis de pain d'orge et d'avoine. Mais quand bien j'aurais encore dans ma mallette quelques petites croûtelettes de pain duquel, par aventure, quelques-unes d'entre vous pourraient sentir quelque appétit (comme ces Dames délicates dédaignent quelquefois les viandes délicieuses pour en prendre des autres qui ne leur valent rien) encore ne saurais-je vous l'apporter pour maintenant. Il n'y a moyen quelconque, croyez-moi » (II, 192).

Il y apporte même une légère coquetterie littéraire, car ce n'est pas par un simple effet du hasard que les « croûtelettes » font écho à la « mallette ». Néanmoins, il n'y a aucun abus, aucune recherche excessive dans cette métaphore qui se prolonge. On y retrouve le même sens du détail précis et familier dont nous avons déjà parlé. Les miettes ne sont pas seulement « moisis », elles ont encore le désavantage de n'être que « de pain d'orge et d'avoine ».

Ce qui frappe surtout, dans le style de saint Pierre Fourier, c'est que l'image est sentie et goûtée pour elle-même, et c'est pourquoi son aspect reste toujours nouveau. Ajoutons aussi que c'est la raison pour laquelle on ne se fatigue pas du procédé. Dans la préciosité, au contraire, il sera insupportable parce que les images deviendront incohérentes à force de n'être plus senties. Chez saint Pierre Fourier, elles portent toujours la marque du vécu. Témoin ce charmant petit tableau :

« Au reste, j'ai mis là-dedans ce mot : consolation, pour insinuer [que les novices¹⁶... pourront en avoir affaire. Ce ne sera pas toujours

15. Pour saint P. Fourier, qui est si pénétré de l'Écriture sainte, il y a probablement ici quelque réminiscence de l'Évangile de SAINT MATTHIEU (ch. XV, v. 21-28). Cette idée de nourriture spirituelle est, en tout cas, essentiellement biblique. Elle a fini par échouer dans le langage précieux, mais ce n'est qu'après avoir passé par les Pères de l'Église et tous les prédicateurs du moyen-âge et de la Renaissance. Voyez l'image suivante et plus loin le « Cotignac ».

16. Pour qui le saint fondateur prévoit quelques ménagements. Il est en train de rédiger les statuts de la congrégation Notre-Dame.

lait et bouillie¹⁷. La pauvre bonne Mère donne du lait et du sucre à son petit poupin; elle le baise, elle l'embrasse, mais quand il est devenu grandet, marche et court tout seul, elle lui donne bien autre viande et néanmoins ne laisse de l'aimer et craindre de sa vie autant qu'elle faisait et plus. Ces pauvres bonnes filles ne seront pas toujours les plus mignottes de la maison, il faudra les en avertir en temps opportun » (I, 243).

Aucune figure ne saurait être plus simple, et cependant elle est bien l'expression du talent le plus pur et le plus vrai. Tout l'art de saint Pierre Fourier est dans ce sens du vrai et du beau.

À côté de ces thèmes universels et ceux que saint Pierre Fourier ne doit qu'à son imagination, il en est d'autres qui lui sont suggérés par les usages du temps. S'ils portent la marque d'une époque et s'ils ne lui appartiennent pas en propre, ils ont cependant un caractère assez particulier pour n'être pas utilisés par le vulgaire. L'application en reste d'ailleurs tout à fait personnelle. Ces sujets de comparaison dont nous voulons parler contribuent à faire la couleur locale d'un style sans nuire à son originalité.

Il suffit, par exemple, de constater la place que le « Cotignac¹⁸ » et l'écorce de citron tiennent dans les comptes des apothicaires des ducs de Lorraine¹⁹ pour comprendre tout l'intérêt d'une allégorie telle que la suivante. Elle s'adresse aux jeunes chanoines de Notre-Sauveur qui se rendent à pied à Toul pour y recevoir les saints Ordres. Saint Pierre Fourier les invite à méditer en cours de route, en choisissant de temps à autre une pensée pieuse dans leur « a Kempis », qu'il a coutume d'appeler « le livre d'or » de l'Imitation de Jésus-Christ²⁰ :

17. Nous corrigeons ROGIE, qui écrit « ce ne sera pas toujours lait et du bouillie ». Il n'est pas impossible qu'il y ait là quelque réminiscence du Nouveau Testament. Voyez SAINT PIERRE, *1^{re} Epître*, ch. II, v. 2-3 : « Comme des enfants nouvellement nés désirez ardemment le pur lait spirituel afin qu'il vous fasse grandir pour le salut, si vous avez goûté combien le Seigneur est bon », et SAINT PAUL, *1^{re} Epître aux Corinthiens*, ch. III, v. 1-2 : « ce n'est pas comme à des hommes spirituels que j'ai pu vous parler, mais comme à des hommes charnels, comme à des petits enfants dans le Christ. Je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide, car vous n'en étiez pas capables ». L'image toutefois est vieille comme le monde.

18. « Confiture faite avec du jus de coings, du sucre roial et du vin blanc » (RICHELET). ROGIE l'écrivit plus loin, « codignac ». NICOT donnait les deux formes.

19. Voyez MONAL, *Les maîtres apothicaires de Nancy au XVIII^e siècle*, Paris, Berger-Levrault, 1917, in-8°, viii-237 p. Cf. pp. 178 et suiv.

20. Dans *Les vraies constitutions*, notamment, ce qualificatif revient souvent. Voyez également : *Lettres*, V, 395.

« Si d'aventure la compagnie se sent saisie de quelque lassitude, pour la difficulté des chemins ou autrement, le supérieur, ou quelque autre de nos Frères par son ordonnance, ouvrira vite ment le sacré buffet d'or et prendra là-dedans pour soi et pour ses compagnons un petit grain de la précieuse conserve qui est là-dedans, ou une petite tranche de ce divin Codignac, ou un tout petit peu de cette riche et délicieuse, et énergique écorce de citron, autant environ que l'on en sert en nos réfectoires à la fin des repas²¹, et mettra²² cette viande céleste dans les oreilles et dans la bouche de tous ceux de la troupe pour la mâcher et remâcher et la laisser fondre ainsi sur la langue, une demie-heure ou une heure durant, et l'envoyer au profond du cœur pour y faire en temps et lieu ses opérations » (V, 417).

La comparaison devait être assez plaisante au xvii^e siècle. Elle ne manquait pas d'actualité, car les deux sortes de viatiques offerts aux chanoines n'étaient pas seulement recherchés pour leur saveur, on leur attribuait des propriétés stimulantes qui leur donnaient un certain prestige dans la thérapeutique du temps. Mais il y a plus, l'image qu'en tire saint Pierre Fourier pourrait bien faire indirectement allusion aux encyclopédies mises en honneur par les idées de la Pléiade. Les leçons de choses étaient à la mode. L' « Essay des merveilles de nature » apprenait même, à qui ne l'aurait su, que l'écorce de citron est un excellent contre-poison, qui, en outre, « trenche la mélancolie et conforte le cœur²³ ».

Saint François de Sales ne s'amusait-il pas à entretenir Philothée des propriétés bienfaisantes du coing, aussi bien que de la culture des oliviers ou des mœurs des abeilles²⁴? Il n'est donc pas étonnant que l'imagination de saint Pierre Fourier se soit quelquefois tournée, comme celle de son aimable contemporain, vers ces thèmes pleins d'actualité. N'est-ce pas encore le même amour de la leçon de choses qui lui faisait dire ailleurs, en parlant de sa réforme :

« Huit mois, neuf, dix, douze, ne sont rien pour former bien à pro-

21. C'est un usage monastique de terminer par un verset de l'*Imitation de Jésus-Christ*, la lecture qui s'est faite pendant le repas.

22. ROGIE écrit « mettre ».

23. *Essay des merveilles de nature*, p. 285.

24. Cf. *Introduction à la vie dévote*, p. 488. Il semblerait même, ainsi que nous l'avons dit en un autre endroit, que cet ouvrage de SAINT FR. DE SALES ait merveilleusement illustré tout cet enseignement pratique qui, à l'origine, était destiné à enrichir le vocabulaire. Voyez plus haut, pp. 6 et 7.

pos une tête d'image. Tous les plus experts qui se mêlent de ces ouvrages-là, soit en taille, soit en peinture, soit en nuance ou haute lisse²⁵, maintiennent tous qu'il n'y a rien plus malaisé à faire en une belle image que la tête, tant petite elle soit, et que souventes fois faut plus d'adresse et d'art, et de travail, pour bien mouler et faire admirer la têtelle d'un petit pygmelet mesurant, avec une aulne, la largeur du pouce d'un des pieds d'Hercule ou d'Antalus, que pour représenter avec louange et dignité la grosse tête de l'un de ces géants » (III, 352).

Au point de vue du style, de telles images ne sont plus de simples moyens d'expression affectifs. Elles ont, ainsi qu'on va le voir, une valeur esthétique qui suppose, comme dans l'emprunt proprement dit, un facteur de connaissance individuelle.

L'EMPRUNT.

La valeur expressive d'une image empruntée est complexe. A celle qu'elle peut avoir par elle-même, s'en ajoute une autre, d'ordre intellectuel. Pour être pleinement goûtée, cette image demande une connaissance du texte d'où elle est tirée. Si celui-ci n'est bien connu que d'une catégorie de personnes assez restreinte, l'emprunt est deviné plutôt qu'il n'est compris. Il prend par là l'intérêt de tout ce qui est rare, mais l'image, si elle est vive, est surtout appréciée pour elle-même. Quel est, en effet, le lecteur moyen qui pourrait à première vue identifier une métaphore comme celle-ci :

« il y a de certains esprits... desquels il faut se contenter de prendre ce que l'on peut, tout doucement, sans y user de violence ou contrainte trop grande, de peur de les rompre du tout en tirant les cordes trop raides, et faire sortir le sang du nez en les mouchant un peu trop rudement » (IV, 379)?

Pour les chanoines, auxquels elle s'adressait, ils durent y reconnaître une citation chère à saint Pierre Fourier, car un an plus tôt celui-ci leur avait donné lui-même la source de cette dou-

25. SAINT FR. DE SALES comparait de même les âmes pieuses aux brodeurs, « qui, sur divers fonds, couchent en belle variété les soyes, l'or et l'argent pour en faire toutes sortes de fleurs » (*Introd.*, p. 213).

ble figure, prise à la fois chez Sénèque et dans le Livre des Proverbes²⁶.

L'emprunt peut donc être aussi intégral qu'il est possible, s'il n'est pas reconnu, il vaut simplement ce que vaut la métaphore. Lorsqu'au contraire, le texte en est familier, son intérêt vient beaucoup plus des souvenirs qu'il évoque que de l'image elle-même. Quand, faisant allusion à un puissant protecteur ecclésiastique qui travaille à faire approuver la congrégation Notre-Dame, saint Pierre Fourier déclare :

« Monsieur Xandrin... semble nous être envoyé du ciel en cette saison, tout exprès par Notre-Seigneur, pour élever les chétives de la terre et relever les pauvres de la fiente, afin qu'il leur donne lieu avec les princes de son peuple... et fasse que celles qui étaient stériles habitent en la maison, se réjouissant d'être les mères des enfants » (I, 87),

n'importe quel chrétien peut immédiatement retrouver là, les versets d'un psaume qui revient tous les dimanches à l'office de Vêpres²⁷. Les religieuses à qui saint Pierre Fourier écrivait, durent certainement prêter moins d'attention à l'image, si textuellement reproduite, qu'au souvenir familier qu'elle éveillait en elles.

Mais il est rare qu'un emprunt passant sous la plume de saint Pierre Fourier ne subisse, pour le moins, quelque remaniement de forme. La Bible trouve souvent chez lui une version aussi inattendue qu'originale. L'homme « qui veut bâtir une tour » et qui « s'assied auparavant pour calculer la dépense », dont il est question au chapitre XIV^e de saint Luc, devient un homme qui doit

26. « Savez-vous pas... ce que le Sage écrit au ch. 30 de ses divins Proverbes : *Que celui qui mouche trop fort en fait sortir le sang*. Sénèque écrit-il pas aussi que l'esprit de l'homme est généreux et tout ensemble contumace, et qu'il veut être conduit plutôt tout doucement que tiré par force..., et qu'il obéit beaucoup mieux à celui qui le gouverne et manie dextrement en lui lâchant moyennement la bride » (*Lettres*, IV, 172).

Ici, la traduction est presque littérale. Cf. *Proverbes*, ch. XXX, v. 32-33 : « Qui autem fortiter premit ubera ad efficiendum lac, exprimit butyrum, et qui vehementer emungit, elicit sanguinem, et qui provocat iras, producit discordias », et SÉNÈQUE, *De clementia*, I, 24 : « Remissius imperanti melius paretur. Natura contumax est humanus animus et in contrarium atque arduum nitens, sequiturque facilius quam ducitur. Et ut generosi atque nobiles equi melius facili freno reguntur, ita clementiam voluntaria innocentia impetu suo sequitur. » Saint P. Fourier y revient souvent, cf. *Lettres*, III, 675-676.

27. Ps. CXII, v. 5-8 : « Quis sicut Dominus, Deus noster... Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, Ut colloset eum cum principibus, cum principibus populi sui, Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum laetantem. »

« bien compter ses finances » avant de construire sa « forteresse²⁸ ». La pieuse Chananéenne qui se jette aux pieds du Seigneur pour obtenir la guérison de sa fille, et dont celui-ci veut éprouver la foi en faisant mine de la repousser, est chez saint Pierre Fourier, ni plus ni moins « injuriée » par le Seigneur, qui « contre-fait le difficile et mal gracieux, et mal content²⁹ », ce que ne dit pas l'évangéliste.

Saint Pierre Fourier, comme dans les faits que nous avons étudiés précédemment, ne peut se retenir d'apporter à l'image empruntée quelques détails plus riches de couleur et de forme. De là ces charmantes paraboles qu'il refait à sa façon, et dans lesquelles se manifeste un merveilleux talent de conteur. Une paraphrase de l'Evangile de saint Matthieu est significative³⁰. Le texte biblique est le suivant :

« Gardez-vous des faux prophètes...

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits; cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figes sur des ronces?

Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits; et tout arbre mauvais, de mauvais fruits.

Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits; ni un arbre mauvais porter de bons fruits.

Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. » (ch. VII, v. 15-20).

Voici ce qu'en fait saint Pierre Fourier :

« Et parce que, selon la règle de Notre-Seigneur, pour n'être pas jeté dans le feu, ce n'est pas assez de ne pas porter de mauvais fruit, mais qu'il en faut porter du bon, chaque arbre selon la condition que Dieu lui a donnée, le figuier des figes, le cerisier des cerises, le pommier des pommes; un des pommes de Saint-Gauthier, un des pommes de paradis; le poirier des poires, un des bons Chrétiens, un des rulets, un des sucrets, et la vigne tout de même, des raisins et du bon vin, une du vin de la côte de Vaux, une du haut des vignes, une du vin de Thiaucourt, une du vin d'Arbois, une du vin de France, une du vin

28. Cf. *Lettres*, II, 85. Voyez SAINT LUC, ch. XIV, v. 28-30.

29. Cf. *Lettres*, V, 269. L'image est empruntée à SAINT MATTHIEU, ch. XV, v. 21-28.

30. SAINT LUC rapporte la même parabole de façon plus brève encore : « il n'y a pas de bon arbre qui porte de mauvais fruits, ni de mauvais arbre qui porte de bons fruits, chaque arbre se reconnaît à son fruit. On ne cueille pas de figes sur les épines; on ne coupe pas de raisins sur les ronces » (ch. VI, v. 43-44).

d'Espagne, ce n'est pas assez à ces vignes ni aux arbres non plus de ne point porter de venin pour n'être pas brûlés. Il faut, par nécessité, qu'ils portent du bon fruit et en telle quantité que les maîtres qui les ont plantés et qui les nourrissent, et les entretiennent, et les cultivent, n'y perdent leur argent et leurs travaux, et leur temps. O Bon Dieu! quels nobles et quels excellents fruits sont-ce que notre doux Sauveur et tout le ciel attend et se promet, et demande de chacun de ces beaux arbres qui sont plantés de la main de Dieu même, et non de celle des hommes, en l'opulent jardin de la Vierge Marie! » (VI, 451).

L'art du détail, dans lequel saint Pierre Fourier excelle, trouve à s'exercer ici très heureusement. La parabole est faite pour enseigner aux imaginations simples qui ont besoin de figures concrètes. Le luxe de comparaisons auxquelles saint Pierre Fourier se laisse spontanément aller répond donc pleinement à ce genre littéraire. Il ne peut qu'exciter l'attention en remplaçant l'image dans un milieu beaucoup plus proche des religieuses lorraines. Il n'y avait certes, en Judée, ni poires des bons Chrétiens, ni pommes de Saint-Gauthier! Ces diverses espèces de fruits, qui leur sont familières, rendent, pour elles, la parabole beaucoup plus vive. Elles comprendront donc d'autant mieux que, semblables à ces arbres féconds, elles doivent faire fructifier ce qu'elles ont moralement reçu.

En outre, pour des lectrices du xviii^e siècle, cette figure a peut-être un second attrait qui n'est pas moins vif, car il n'est pas impossible que, là encore, saint Pierre Fourier fasse allusion à ces encyclopédies dont nous avons parlé. Toutes ces sortes de pommes et de vins rappellent singulièrement les nomenclatures qu'en donne le P. Binet³¹. Saint Pierre Fourier, toujours si spirituel et si plein d'à-propos, s'amuse peut-être, en allongeant l'énumération, à faire une malicieuse parodie.

Quoi qu'il en soit, dans une image de ce genre, la double valeur de l'emprunt se trouve pleinement sentie. Comme dans le cas de la métaphore usuelle, la figure qui a déjà été utilisée devient un thème d'image que le talent de l'écrivain peut enrichir considérablement. Mais, en même temps, elle a un intérêt d'ordre pure-

31. Cf. *Essay des merveilles de nature*. Le P. BINET y donne au ch. 37, p. 291, toutes les sortes de vin qu'on puisse imaginer. Un autre chapitre, sur les fruits, pp. 276 et 277, fournit également d'abondantes listes de pommes et de poires, parmi lesquelles figurent, bien entendu, les pommes « de paradis » et les poires « des bons Chrétiens ».

ment intellectuel, qui est d'appartenir à l'histoire littéraire. Cette seconde valeur est d'autant plus importante que l'image ainsi reconstruite fait appel à des réminiscences plus nombreuses. La figure de pensée donne lieu, par suite, à une appréciation qui porte à la fois sur le style et sur la culture de l'écrivain.

D'autre part, si saint Pierre Fourier a le mérite de reproduire l'emprunt de façon très personnelle, l'application qu'il en fait n'est pas moins originale. Elle provoque souvent une déformation plus profonde de l'image, ou, pour mieux dire, elle en suscite une autre qui, prolongeant la première, contribue à la mettre en valeur.

Quelquefois, en effet, les deux membres de la comparaison sont si étroitement liés que l'image empruntée change à peine. Soit cette figure bien connue :

« si cette occasion nous échappe avec ses cheveux sur le front, nous aurons peine de la rempoigner au derrière de sa tête pelée » (IV, 185).

On y retrouve presque mot à mot le texte de Phèdre³², dont saint Pierre Fourier fait à la circonstance présente une application directe.

Un très beau remaniement de forme peut donner un aspect bien différent à la même métaphore, sans néanmoins rien changer à son idée essentielle :

« si, pendant que la plupart du grand monde de Rome se tient à l'ombre³³, Madame l'occasion se présente propice..., qui est-ce qui sera là..., tout prêt au point nommé pour la prendre par les cheveux et lui dire : Arrêtez-vous, Madame? » (III, 454).

32. « Cursor volucris pendens in novacula,
Calvus comosa fronte, nudo occipitio
(Quem si occuparis teneas; elapsam semel,
Non ipse possit Juppiter reprehendere),
Occasionem rerum significat brevem » (*Fables*, lib. V, 8).

« Un coureur, en équilibre sur un rasoir ailé,
Chauve, avec des cheveux au front et point de cheveux par derrière,
(Saisi au passage, on le retiendrait; une fois échappé,
Jupiter lui-même ne pourrait plus le ressaisir),
Voilà l'emblème de l'occasion fugitive. »

(Nous donnons le texte et la traduction de l'édition Budé, p. 85).

33. Saint P. Fourier conseille au P. Guinet de rester à Rome en été et d'y poursuivre des démarches, entreprises, bien que cette saison de l'année soit peu propice à l'avancement des affaires.

-Mais quelquefois aussi, saint Pierre Fourier ne se contente plus de présenter l'image primitive de façon personnelle; il en exploite l'idée et la pousse dans toutes ses conséquences. Dans ce cas, la comparaison dévie. A force d'être « empoignée » par les cheveux, la déesse Occasion pourrait bien, par exemple, devenir complètement chauve, d'où une métaphore nouvelle :

« si votre Révérence approuve cet avis, les exercices commencés chez nos bonnes Sœurs ne l'empêcheront, ce crois-je, d'empoigner l'occasion de cette poursuite qui, par aventure, d'ici à quelque temps... n'aura plus de cheveux et les dévotions des Filles auront toujours les leurs » (IV, 281).

Il arrive ainsi que l'image n'est plus seulement modifiée dans sa forme, elle devient une source de nouvelles suggestions qui n'appartiennent plus au modèle. L'idée première qu'il renfermait se transforme en cours de route pour s'adapter à des circonstances tout à fait autres. Saint Pierre Fourier complète, en quelque sorte, l'image, pour l'appliquer à des événements particuliers, et ce prolongement de l'emprunt devient souvent plus important que l'emprunt lui-même. Témoin cet autre remaniement de la même figure :

« l'occasion d'entrer en la France, laquelle... se présente riante, favorable et chevelue par le devant de la tête, mais chauve par le derrière et plus malaisée à rattrapper pour nous, si elle nous échappe, d'autant qu'elle est talonnée de près par d'autres Filles... qui tâchent de vous l'emporter et la cacher chez elles » (I, 99).

Que la fameuse Dame Occasion se présente ici avec un visage riant, ce n'est qu'un embellissement de la métaphore, mais qu'elle soit « talonnée » par d'autres Filles qui tâchent aussi de la saisir pour « l'emporter et la cacher chez elles », c'est un prolongement de la figure empruntée qui ne répond plus à l'idée première. Il garde cependant un lien assez étroit avec elle pour ajouter à sa valeur expressive. Au point de vue de son intérêt littéraire, un emprunt peut donc être aussi original par l'application qui en est faite que par le renouvellement de sa forme.

Dans la parabole tirée de saint Matthieu, le second terme de la comparaison tenait, à vrai dire, bien peu de place. Toute la beauté de l'emprunt était dans la nouveauté apportée au texte de l'évangéliste. Dans une autre, celle du solliciteur persévérant,

relatée par saint Luc³⁴, nous allons voir, au contraire, que saint Pierre Fourier en déplace l'intérêt. Bien qu'elle soit un peu longue, elle mérite d'être citée en entier :

« Vraiment, j'ai bien délibéré de leur écrire [aux Sœurs de Verdun] une fois, deux fois, cinquante fois, jusques à ce que j'en aie arraché quelques pièces par mes continuelles importunités³⁵, ainsi que cet autre-là qui demandait des pains à son ami, duquel Notre-Seigneur parle au saint Evangile. Qui sera celui d'entre vous, dit-il, qui aura un ami lequel ira à lui à la minuit et lui dira : ami, prêtez-moi trois pains, car un mien ami m'est venu voir en passant et n'ai rien pour lui présenter; et que celui qui est dedans répond et dit : ne me fâchez point, car déjà mon huis est fermé et mes petits enfants sont avec moi en la couche; je ne me peux lever pour vous en donner. Et si celui-là persévère, frappant à la porte, je vous dis, jaçoit qu'il ne se lève point pour lui en donner pour tant qu'il est son ami, toutefois, pour son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en aura besoin. Et moi, je vous dis : demandez et il vous sera donné. Cherchez et vous trouverez. Frappez à la porte et on vous ouvrira, car quiconque demande, il reçoit; et qui cherche, il trouve; et à celui qui frappe on lui ouvrira.

« Voilà donc comme notre bon Seigneur et Sauveur nous invite à le prier sans cesse et lui être importuns. Je me servirai de cette divine règle auprès de celles qui font profession de suivre ce Seigneur et l'imitent en toutes leurs actions. La bonne Mère est comme couchée et repose dans sa conscience, sur la crainte de Dieu et l'appréhension qu'elle a de l'offenser en ce que nous demandons d'elle; tous ses petits enfants sont avec elle en la même couche; son huis est maintenant fermé; elle aurait très juste occasion de se fâcher à moi, à ma témérité, à mon outrecuidance, à mon insatiabilité, si elle était capable de lui demander nos quittances des intérêts de question..., mais je frapperai tant et tant, et tant de fois, et si longtemps, et si fort, à sa porte, qu'enfin tout en-

34. Cf. ch. XI, v. 5-10 : « ...Quis vestrum habebit amicum, et ibit ad illum media nocte, et dicet illi : Amice, commoda mihi tres panes,

« Quoniam amicus meus venit de via ad me, et non habeo quod ponam ante illum,

« Et ille deintus respondens dicat : Noli mihi molestus esse, jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili : non possum surgere, et dare tibi.

« Et si ille perseveraverit pulsans : dico vobis, etsi non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit, propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot habet necessarios.

« Et ego dico vobis : Petite et dabitur vobis : quaerite et invenietis : pulsate et aperietur vobis.

« Omnis qui petit accipit : et qui quaerit invenit : et pulsanti aperietur. »

35. Saint P. Fourier sollicite pour la seconde fois un important secours d'argent en faveur de ses chanoines.

nuyée et toute lasse de mes continuelles importunités, elle se lèvera, à moitié malgré elle, et dira : viens criard, prends ces pains que tu demandes; je n'ai point de repos de t'ouïr braire ainsi. Et moi bien aise et tout ravi de joie, empoignerais ces pains, comme un homme affamé, et tout aussitôt les mettrai dans les mains et les coffres de nos pauvres bons Pères, qui s'en serviront en leurs nécessités présentes, et tout ensemble les garderont dans leurs archives et dans leur mémoire à perpétuité.

« Que si... nonobstant toutes mes importunités, la bonne Mère ne veut se mouvoir ni lever de son lit, je ne le trouverai nullement étrange et ne laisserai de l'honorer et chérir ainsi que du passé; et je vous dis que quand elle m'aurait non seulement refusé ce que je requiers d'elle présentement, mais même dit mille et mille injures et donné ordre que l'on me bâtonne très-bien... je ne voudrais diminuer d'un seul grain, tant petit fût-il, la très-pure et très-sincère... affection que je lui ai toujours portée selon Dieu » (V, 58).

A l'inverse de la parabole de la vigne, le texte emprunté est à peine changé. Il a seulement pris un gracieux cachet « dix-septième siècle » qu'il doit uniquement à la langue de saint Pierre Fourier. Mais il acquiert un attrait nouveau grâce au débat personnel qu'il sert à mettre en lumière. Il doit tout son charme au second membre de la comparaison, pour lequel saint Pierre Fourier tire du récit évangélique toutes les conséquences qu'il est permis d'imaginer. Là encore, l'écrivain lorrain développe à plaisir un thème qui s'offre à lui. Le texte sacré, il faut bien le reconnaître, n'avait pas prévu l'attitude du quémandeur satisfait qui saisit son aumône et court l'enfermer dans ses coffres, pas plus que l'hypothèse de la riche voisine restant dans son lit ou bâtonnant « très-bien » l'importun qui frappe à sa porte. Et cependant, c'est toujours la même image, plus riche et plus détaillée que chez son premier auteur.

Saint Pierre Fourier apporte donc, dans l'utilisation de l'emprunt, une extrême variété dans laquelle se manifeste, une fois de plus, son extraordinaire faculté d'invention. A l'intérêt intellectuel qui s'attache ainsi au texte ancien s'ajoute toujours chez lui, de quelque façon que ce soit, une image neuve et évocatrice. L'emprunt atteint par là toute sa beauté littéraire.

L'image, dans ses multiples formes est bien, comme on a pu le constater au cours de ce chapitre, la figure de style la plus inté-

ressante et la plus révélatrice quant à la valeur d'un écrivain. Nulle part, en effet, le langage n'offre à sa pensée autant de formes toutes faites et de cadres tout préparés. Il lui appartient de savoir s'en dégager, soit en utilisant ces formes de façon personnelle, soit en recourant à de nouveaux sujets de comparaison qu'il doit, ou demander à sa propre imagination, ou tirer de ses connaissances individuelles. Or nous avons vu comment, en développant une expression usuelle, saint Pierre Fourier fait intensément revivre l'image qu'elle contenait encore à l'état latent. Esprit vif et observateur, tout lui est sujet d'images, mais personne mieux que lui ne sait finement découvrir le détail caractéristique qui en fait la beauté et qui leur garantit l'aspect du vécu. D'autre part, comme un artiste qui choisit harmonieusement ses modèles, il donne spontanément sa préférence aux thèmes les plus suggestifs, les uns parce qu'ils sont profondément humains, les autres parce qu'ils sont pleins d'actualité. Sa culture très étendue élargit encore ses sources d'inspiration, et par la forme tout à fait neuve qu'il donne à l'image empruntée, ou par l'application très originale qu'il en fait, il ajoute encore au charme littéraire de celle-ci.

Dans cet emploi des images, saint Pierre Fourier se révèle, par suite, comme un écrivain d'un incontestable sens artistique, en même temps qu'un homme d'une culture raffinée.

CONCLUSION

De la double étude de style que nous avons entreprise, nous pouvons conclure que saint Pierre Fourier est un grand écrivain.

Né à une époque où la langue se transformait et où le goût s'affinait, il nous est un précieux témoignage de la culture française en Lorraine et dans les milieux religieux, au début du xvii^e siècle. Il nous apparaît comme un des meilleurs représentants du genre épistolaire à cette époque. Ses lettres constituent, par leur charme littéraire comme par leur caractère d'intérêt général, un trésor encore inexploité de notre héritage national. Elles nous font connaître un écrivain très aimable et très viril, chez qui de vastes connaissances grecques et latines n'ont pas étouffé une prodigieuse faculté d'imagination. Le savoir et l'élégance s'allient très harmonieusement chez lui, sans rien retirer ni à sa vivacité d'esprit, ni à sa rondeur lorraine. A la plus souriante spontanéité il ajoute une exquise politesse et un bon goût inné.

Jaloux d'une langue qu'il possède mieux que personne, saint Pierre Fourier n'en fait jamais un usage médiocre ou négligé. Même quand il descend dans le langage familier, il trouve moyen d'y apporter de l'art et de la mesure. Ses lettres les plus hâtives révèlent un homme qui pense toujours si correctement, jusque dans l'intime, qu'entre l'expression parlée et l'expression littéraire, il n'y a souvent, pour lui, presque plus de différence. Si, d'autre part, pris par les occupations les plus pressantes, il n'a, pour ainsi dire, jamais le temps de composer ce qu'il écrit, son imagination primesautière et son intarissable gaîté lui fournissent d'incroyables ressources de style. Sa prose est même d'autant plus riche qu'elle est moins travaillée, car l'expression littéraire s'y renouvelle constamment à sa source la plus directe, qui est le sentiment.

C'est à la fois cette facilité naturelle et sa solide possession de la langue qui le rendent maître d'une syntaxe encore lourde et embarrassée de tournures latines. Quand, en effet, il prend simplement la peine de composer ses phrases, il leur donne, sans aucun effort, une fermeté et un rythme d'une beauté déjà classique. Dans le genre oratoire, où il médite et prépare peut-être un peu plus ce qu'il doit dire, il va jusqu'à montrer une maîtrise de la période qui annonce Bossuet.

Mais dans le style de la conversation familière, celui des lettres, « vosgiennes », son talent d'écrivain éclate bien davantage encore. La phrase, entièrement livrée à l'action du sentiment, y acquiert une mobilité et une puissance expressive qu'elle n'avait pas dans le langage normal. Continuellement bouleversée dans son ordre logique, elle devient à la fois plus synthétique et plus variée, et fournit à notre saint les plus beaux procédés descriptifs. Quand elle se disloque sous l'influence d'une émotion plus profonde, elle devient la source d'un langage exclamatif qui est à la base du style direct et de ses formes intermédiaires. Avec l'habileté qui lui est propre, saint Pierre Fourier fait de ces différents modes de reproduction de la parole, une merveilleuse utilisation, et le passage insensible de l'un à l'autre lui permet d'apporter à la narration de très fines nuances psychologiques.

En maniant spontanément, avec goût et avec souplesse, tous les moyens expressifs que lui offre la phrase affective, saint Pierre Fourier atteint, du premier coup et sans travail, les formes littéraires les plus parfaites. Si, en effet, de tels procédés répondent à un mécanisme naturel, ils doivent à la puissante personnalité de celui qui s'en sert et auquel, en outre, revient toujours le choix des mots, leur richesse et leur complexité. Seul un art véritable sait harmoniser leur emploi.

Quant à l'étonnante variété de figures de style qu'on rencontre chez saint Pierre Fourier, elle prouve encore que ce n'est pas tant le procédé qui fait la valeur de sa prose que la manière dont il en use. Trop original et trop personnel pour accepter des formes toutes faites, il ne cesse de renouveler le moyen d'expression. Il s'efforce avant tout de le mettre au service de la vie. Assez doué d'imagination pour n'avoir jamais besoin de rechercher la figure de style pour

elle-même, il lui apporte, au contraire, tout ce qu'il doit à son sens du réel et à sa finesse d'observation.

Procédés de « pure imagination », métaphores, allégories ou personnifications n'ont jamais chez lui rien de factice, parce qu'ayant une attention toujours en éveil sur le monde extérieur, il lui emprunte directement ses plus belles figures de pensée. Lors même qu'il les demande à ses connaissances intellectuelles, il ne peut s'empêcher de les replonger, en quelque sorte, dans la réalité présente.

Si donc le moyen d'expression ou la figure de style prennent chez saint Pierre Fourier une telle intensité de vie, c'est qu'indépendamment du procédé, il excelle à rendre dans toute sa fraîcheur la vision du réel, et là est la marque d'un talent supérieur. Un écrivain médiocre ne sait pas discerner ce qu'il voit ou, du moins, il ne sait pas rendre dans la parole ce que son regard distingue. Or à un sens d'observation pénétrant saint Pierre Fourier joint la plus grande aisance à s'exprimer. Non seulement il remarque dans le moindre détail tout ce qui s'offre à sa vue, mais en des termes souvent très sobres, il traduit ses impressions avec autant d'exactitude qu'il est possible. Personne mieux que lui n'a l'art de noter que « l'encre s'engèle dans plume¹ » ou qu'il est « encore tout endormi, las et travaillé » des confessions de la veille².

Il va sans détour à ce qu'il veut dire et trouve toujours, pour l'exprimer, le terme qui convient. Sachant voir avec acuité, il emploie spontanément l'expression la plus concrète. C'est ainsi le mot le plus simple et le plus chargé de sens qui se présente aussitôt à son esprit. Si, d'ailleurs, l'image familière arrive facilement sous sa plume, c'est, comme nous l'avons dit, parce qu'il est habitué à tout observer. Il a vite fait de saisir d'un coup d'œil perspicace, le trait caractéristique d'un personnage. Tel jeune homme est « un petit éveillé³ », tel autre, un « gros garçon » qui « n'y entend rien⁴ ».

D'un mot, il a décrit un geste ou fixé une attitude. Tantôt

1. *Lettres*, II, 172 (0.30). ROGIE écrit : « dans *ma* plume », mais l'original porte « dans plume ».

2. *Lettres*, I, 239.

3. *Lettres*, III, 404.

4. *Lettres*, IV, 90.

c'est un porteur qui « frappe impatiemment à la porte⁵ », tantôt, c'est un exprès qui « troussé vitelement ses jambes » pour s'en aller⁶. Comme un artiste qui perçoit les nuances et dont chaque coup de pinceau importe à l'œuvre tout entière, saint Pierre Fourier est habile à relever un détail, en apparence insignifiant, et à lui donner sa valeur exacte. Aussi rien ne lui est-il plus aisé que de tracer finement un portrait ou de décrire une scène. Point n'est besoin, pour lui, de compliquer la figure de style ou d'employer des termes recherchés; l'expression vraie lui suffit. En quelques traits, il fait un tableau saisissant de vie. Très fin et très sensible, il sait, d'ailleurs découvrir le charme secret des plus humbles choses et, vibrant à tout ce qui est humain, il n'a pas de peine à mettre en relief le côté pittoresque des scènes familières qu'il se plaît à évoquer. Chez un écrivain aussi original, le procédé s'efface derrière l'expression personnelle.

Mais ce n'est pas à dire qu'on puisse juger saint Pierre Fourier indépendamment de son temps. Il lui est impossible de ne pas employer des formes qui répondent à la mentalité d'une époque moins simple et plus raffinée que la nôtre. Certains thèmes d'images, certaines comparaisons, lui sont même suggérés par ce qu'il a l'habitude de voir et d'entendre. Les tendances générales de son siècle⁷ se retrouvent nécessairement dans sa manière de penser et d'écrire. Toutefois, à travers les formes qui sont d'usage courant, et en dépit de la préciosité qui se propage parmi ses contemporains, il garde le sens profond de la vie, et c'est aussi pourquoi le langage le plus spontané atteint chez lui une réelle valeur littéraire.

Pour comprendre et pour apprécier justement le style d'une correspondance comme celle du Père de Mattaincourt, il faut la replacer dans le cadre des quarante premières années du xvii^e siècle. L'emploi des qualificatifs et des adverbes en séries, ainsi que le goût de la métaphore prolongée, qui s'y rencontrent, sont les souvenirs d'une époque qui a vu se grouper les hôtes des ruelles et qui a connu le succès de l'Astrée. Cependant, si saint Pierre Fourier a déjà la manière délicate des habitués de l'Hôtel de Rambouillet, quelquefois même la joliesse d'un Voiture, il semble sou-

5. *Lettres*, I, 433.

6. *Lettres*, IV, 250.

vent rester beaucoup plus proche des derniers écrivains religieux de la Renaissance. Sa prédilection pour le terme concret et l'expression familière, son attrait marqué pour tout ce qui touche au monde sensible, et même un certain penchant aux effets de grossissement, nous font retrouver en lui le disciple du Père Richeome.

Ce lorrain, qui aime à dire les choses « comme on parle en son païs », joint donc au charme gracieux d'un François de Sales, le langage franc et savoureux d'un Montaigne. En s'exprimant « tout à la bonne foi » et « en simple vosgien », saint Pierre Fourier se révèle un maître dans l'art d'écrire.

APPENDICE

LETTRE DE SAINT PIERRE FOURIER AUX MÈRES SUPÉRIEURES DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME ASSEMBLÉES A CHALONS.

Mes très-bonnes... Sœurs,

Depuis que je montai hier au matin dans le carrosse devant chez vous ici, pour être présent comme en esprit... aux bonnes prières... qui se feraient dans ce petit cloître... de cuir, et aussi pour prendre part aux incommodités qui se rencontreraient sur les chemins et es hôtelleries, j'ai été sans cesse et sans aucun relâche extrêmement en peine, en trances, en soucis, en émoi, en crainte, et y serai presque aussi fort jusques au retour de ce garçon que nous envoyons tout exprès pour nous rapporter quelques bonnes nouvelles qui nous puissent consoler... et récompenser en quelque façon nos grandes peines passées et présentes. J'en ai bien enduré je vous assure.

Toutes les mal gracieuses pluies du jour d'hier tombaient sur mon esprit et le transperçaient d'outre en outre, si bien qu'il en est encore du présent tout morfondu, tout piteux et mouillé et ne peut pas se ressuyer si ce porteur ne retourne bien en hâte pour y mettre la main. Toutes les pluies qui sont venues me trouver en divers voyages que j'ai faits à pied..., durant je ne sais combien d'années, ...m'ont été comme un rien au prix de celles d'hier. Je n'en ai jamais point vu de semblables pour moi. Tout le long du chemin je tremblais de froidure et de crainte des ruisseaux et des petits ponts, et de divers passages qui étaient dangereux.

Lorsque le carrosse voulut entrer au bois qui est entre Bettencourt et les maisons rouges, ne trouvant bonnement par quel endroit il pourrait échapper et clinant tout bas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et criant deux ou trois fois tout haut, à sa façon, qu'il allait nous renverser dans ce demi-ruisseau, je me mis à récrier : Vois! Jésus Maria!

1. ROGIE écrit : « voie ». Sur la raison de cette correction, cf. *La langue de saint Pierre Fourier*, p. 361.

Sainte Vierge! Jésus! mes bonnes Sœurs, nous sommes renversées² dans ce bournier! Cette frayeur me surprit encore plusieurs fois dans cette forêt et en divers autres endroits fâcheux.

Entrant en l'hôtellerie pour y dîner, ou plutôt pour y trouver ou pratiquer une nouvelle forme de pénitence, la dame, qui me semblait ou huguenotte ou demi-huguenotte (sans toutefois que je veuille taxer personne, ou croire tout-à-fait qu'elle la soit telle), nous envoya dans une grande chambre sans feu, si pleine de je ne sais quelle odeur de vin et de reliquaux de viande que des biberons de toute la matinée y avaient laissés en sortant de là-dedans, environ un quart d'heure auparavant, qu'à peine pouvais-je respirer ou retenir un peu d'appétit que j'avais rapporté de parmi le chemin. Les viandes que l'on nous présentait étaient si mal accommodées, et toutes choses si mal apprêtées au reste, que je me plaignais beaucoup que nous n'avions pas demeuré dans notre petite cellule ou cloître de carrosse, ou bien dans une grange, tandis que les chevaux se fussent reposés. C'est bien pis la gîte : point de repos, point de bon feu, point de chambre à part, peu de chandelles, pas de mantes assez ni d'autres couvertures, point de potage, un peu de gros pain bis emprunté par aventure à quelqu'un des voisins, du vin nouveau, quelques œufs fricassés à demi, qui filaient et bavaient, par manière de dire, quand on pensait les prendre dans le plat, et plat si mal écuré que je voyais nos pauvres chères Sœurs toutes dégoutées et comme des statues à table, sinon qu'elles avaient peine à tout coup de retenir leur gorge et se regardaient les unes les autres avec un extrême ressentiment et compassion qu'elles avaient chacune de ses sœurs, mais non pas de soi-même.

Au reste, comme point de souper, aussi point de sommeil qui leur eût été néanmoins si nécessaire après tant de fatigues des chemins et tant de veilles des jours précédents; faute d'horloge, on les fait lever à minuit, ou bien une heure ou demie après minuit, et demeurent là tantôt à genoux, tantôt assises sans scabeaux ni tabourets, sans feu et sans bois pour en faire, et ne font que regarder d'heure en heure, ou de quart d'heure en quart d'heure, du côté (je ne dis pas des verrières, car je n'en vois point en ce demi-grenier) de ces froides fenêtres, si le jour est venu pour sortir incontinent et pouvoir ouïr la sainte messe à Poissy ou Châlons.

† Elles tremblent en entrant dans ce carrosse, pour n'avoir vu de feu que par aventure bien peu ni de sommeil aussi, et s'en vont ainsi jus-

2. Il faut noter cet accord au féminin. Bien que le texte soit pris sur une copie, il est possible que saint P. Fourier se substitue insensiblement aux religieuses.

ques à Châlons où je les vois, tout en écrivant ceci, déchargées, toutes transies, (Jésus Maria!) et mortes à demi (Jésus Maria!) En y a-t-il point qui le soit tout-à-fait? Appelez-les toutes cinq, l'une après l'autre, chacune par son nom.

Les pauvres bonnes Mères! au moins si elles eussent pu faire leurs petites plaintes parmi les chemins et se déclarer les unes aux autres librement leurs petites nécessités, pour être réciproquement secourues selon les règles de la sainte charité, qui sont si parfaitement observées en leur sainte congrégation, mais mon Dieu! elles n'ont pas osé; je les ai vues tout du long du chemin, depuis Bar jusques à Chalons, ne parler d'autre chose que de Dieu et des choses de Dieu... Au reste, se ressouvénant qu'elles étaient dans ce carrosse avec un seigneur d'église des plus dignes et des plus doctes, et des plus saints... de la France, et par conséquent de toute la chrétienté, elles n'osaient en sa présence dire un seul mot autre que des prières à Dieu et à ses saints de peur qu'il ne leur échappât quelque parole perdue ou moins réglée, ou moins sainte, ou moins respectueuse, ou que leur prononciation ne fût jugée trop haute... ou trop contrefaite (comme par exemple de dire *chouze* ou *souze*, en lieu de *chose*), ou autrement en état de déplaire... à un si grand personnage...

Mes dignes Sœurs, mes saintes Sœurs, je suis maintenant continuellement, et serai, jusques au retour de ce porteur, en esprit avec vous toutes et non sans peine et crainte, et appréhension que le voyage qu'avez fait (à mon occasion, dont je commence à me malmener et reprendre moi-même) ne vous coûte de votre santé qui est si précieuse.

A Bar, ce 13 d'octobre 1634

Je vous prie de renvoyer incontinent ce porteur (car j'ai grand hâte et ne puis partir de ce lieu sans lui) et lui donner les lettres de Sœur Crespine de Soissons, et déchirez aussitôt les présentes qui sont trop pleines de rieries et de diverses autres impertinences.

(Lettres, V, 377-380).

BIBLIOGRAPHIE

(B. N., signifie : Bibliothèque Nationale, S., bibliothèque de la Sorbonne)

OUVRAGES CONCERNANT LA PREMIÈRE PARTIE

SUR SAINT P. FOURIER

SAINT PIERRE FOURIER.

— *Lettres du B. P. Fourier, curé de Mattaincourt, Instituteur de la Congrégation de Notre-Dame, Réformateur des Chanoines Réguliers de Lorraine, recueillies et classées par les Religieux de sa réforme, Clercs Réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur.*

Sainte-Claire de Verdun, 1878, 6 vol. grand in-4°, 33 et 465 p., 408 p., 691 p., 402 p., 517 p., 658 p. et tables : LVI, ainsi qu'un supplément grand in-4°, de 84 et CXLIII pages [B. N. : 4° Ld¹²²⁻¹⁴].

— *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Dame, autographiés par les Religieux de sa réforme, Clercs Réguliers de Notre-Sauveur.*

Verdun, 1881, 1 vol. grand in-4°, 543 p. et table : VIII. [B. N. : 4° Ld¹²²⁻¹⁵].

— *Opuscules du B. P. Fourier concernant la Congrégation de Notre-Sauveur.*

Verdun, 1886-1889, 2 vol. grand in-4°, 558 et 541 p.

Ces trois recueils lithographiés sont dus au P. Rogie. Nous les avons désignés pour cette raison : *Recueils du P. Rogie.*

— *Les vraies Constitutions des Religieuses de la Congregation de Notre Dame...*

s. l., 1649, 1 vol. in-8°, pièces limin., préface et sept parties en : 368, 96, 149 et 68 p.

Le premier brouillon de ces Constitutions est conservé à Vught, en Hollande, nous l'avons désigné par les lettres : O. V.

— *Règles de modestie, pour les Religieuses de la Congregation de Notre Dame.*

s. l., 1649, in-24, 190 p.

HANGEST (Le P. A. d'). — *L'esprit du B. P. Fourier, vulgairement appelé le Père de Mattaincourt, représenté dans un nouvel essai de l'histoire de sa vie et dans quelques recueils de ses lettres choisies.*

Tome I^{er}, Lunéville, Messuy, 1757, 1 vol. in-16, VIII-332, 92 et 61 p. [B. N. : 8° Ln²⁷ 59.934].

ROGIE (Le P. J.). — *Histoire du Bienheureux Pierre Fourier.*

Verdun, Laurent, 1887-1888, 3 vol. in-8°, XIX-573, 602 et 591 p.

Pour tous les autres ouvrages concernant saint P. Fourier, nous renvoyons à notre volume sur « *La langue de saint Pierre Fourier* ».

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

Biblia sacra, Vulgatae editionis, Sixtinae Pont. Max. jussu recognita et Clementis VIII auctoritate edita.

Tornaci Nerviorum typis Soc. sancti Joannis Evangelistae, Desclée, Lefebvre et Soc. 5^e éd., 1894, in-8°, XXVIII-694, 186, 24 p., index et cartes h. t.

La sainte Bible, traduction d'après les textes originaux, par l'abbé A. CRAMPON.

Paris, 1923, gr. in-8°, 1.432 et 357 p., table et cartes h. t.

BRÉMOND (L'abbé H.). — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud et Gay.

— Tome I^{er} : « *L'humanisme dévot* », 1929, in-8°, XXIII-552 p.

— Tome II : « *L'invasion mystique* », 1930, in-8°, 615 p.

BINET (Le P. E.). — *Recueil des œuvres spirituelles du P. Estienne Binet de la Compagnie de Jesus... contenant VIII traictes.*

Rouen, Richard l'Allemand, 1620, 5 parties en 1 vol. in-4°, pièces limin., 320, 330, 117, 168, 51 p. et privilège. [B. N. : D 6.567].

— *Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices, piece tres necessaire a tous ceux qui font profession d'eloquence*, par René François predicateur du Roy.

2^e éd., Rouen, Osmond, 1622, in-4°, pièces limin., 592 p. et privilège [B. N. : Z 3.998].

— *Consolation et resjouissance pour les malades et personnes affligées*, par Estienne Arviset, predicateur du Roy.

Rouen, Lallemand, 1617, in-12, pièces limin., 636 p. et privilège [B. N. : D 24.041].

Ces deux derniers ouvrages, parus sous un pseudonyme, et auxquels nos citations renvoient, figurent dans le *Recueil des œuvres spirituelles*.

BOSSUET. — *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Eglise pour former un orateur (1669).*

Dans : FLOQUET. — *Études sur la vie de Bossuet*, Paris, Didot, 1855, in-8°, tome II, pp. 515-524.

CAMUS (J.-P.). — *Metanée ou de la Penitence, homelies... preschées à Paris en l'Eglise Saint Severin, l'advent de l'an 1617.*

Paris, Chappelet, 1619, in-8°, X-329 p. [B. N. : D 81.680].

— *Alcime, relation funeste où se descouvre la main de Dieu sur les impies.*

Paris, Lasnier, 1625, in-12, XX-680 p. [B. N. : Y2-9.762].

— *La pieuse Julie, histoire parisienne* par M. l'Evesque de Belley.

Paris, Lasnier, 1625, in-8°, X-582 p. [B. N. : Y2-20.729].

COËFFETEAU (N.). — *Œuvres du R. P. en Dieu, F. Nicolas Coëffeteau...*

Paris, Cramoisy, 1622, pièces limin., 960 p. table et portr.
[B. N. : Rés. D 974].

— *Histoire romaine.*

Paris, Cramoisy, 1628, in-fol. pièces limin., 790 p. et table
[B. N. : J 1.051].

— *Tableau de la penitence de la Magdeleine... par F. Nicolas Coëffeteau... Nouvelle édition enrichie de plusieurs discours.*

Paris, Cramoisy, 1625, in-12, pièces limin. et 388 ff. [B. N. : D 30.420].

— *Consolation à Madame la Princesse de Conti.*

Paris, Cramoisy, 1614, in-8°, 23 p. [B. N. : Ln27-9.426].

COTON (Le P. P.). — *Interieure occupation d'une ame devote.*

2^e éd., Paris, Chappelet, 1609, in-12, IV-204 ff. et répertoire
[B. N. : D 31.208].

— *Lettres inédites du R. P. Coton de la Compagnie de Jésus.*

Dans : HOUSSAYE, *Les Carmélites de France et le Cardinal de Bérulle...* Paris, 1873, in-8°, pp. 94-115 [B. N. : Ln27-28.863].

Pour les sermons du P. COTON, voir :

Œuvres choisies de Camus, Godeau, Coton, Caussin et Molinier de Toulouse.

Petit-Montrouge, l'éditeur, 1844, gr. in-8°, 1227 p.

(Collection intégrale et universelle des orateurs sacrés du premier et du second ordre, publiée par l'abbé MIGNÉ, tome I^{er}).

DU PERRON (Cardinal J. Davy). — *Les diverses œuvres de l'illustrissime Cardinal Du Perron...*

Paris, A. Estienne, 1622, 2 parties en 1 vol. in-fol., portr., 886 et 118 p. et tables [B. N. : D 973].

— *Lettre de Monseigneur le Cardinal Du Perron à Monseigneur le Prince.*

Paris, A. Estienne, 1614, in-8°, 8 p. [B. N. : 8° Lb36-215 A].

RICHEOME (Le P. L.). — *Tableaux sacrez des figures mystiques du tres auguste sacrifice et sacrement de l'Eucharistie.*

Paris, Sonnius, 1601, in-8°, pièces limin., 517 p. et table [B. N. : D 50.573].

— *L'adieu de l'ame devote laissant le corps.*

Rouen, Osmont, 1602, 2 vol. in-16 (Bibliothèque des Jésuites d'Enghien, Belgique, cotés : A. 77).

Nos citations renvoient à cet exemplaire, mais la B. N. possède la 2^e éd., Rouen, Osmont, 1605, in-12, pièces limin. et 213 p., cotée : D 50.561.

— *Le pelerin de Lorete.*

Bordeaux, Millange, 1604, in-8°, pièces limin., 984 p. et table [B. N. : H 10.271].

— *Consolation à la Reine Mere.*

Lyon, Rigaud, 1610, in-8°, 175 p. [B. N. : Lb35-951].

— *Tableau votif offert a Dieu pour le Roy tres-chrestien...*

Bourdeaux, Impr. de J. Millange, 1622, in-8°, 190-8 p., fig. au titre. [B. N. : 8° Lb36-1.812].

— *La chasse au renard Pasquin*.

Villefranche, Le Pelletier, 1602, in-8°, III-188 p. [B. N. : Ld39-32].

— *Examen catégorique du libelle Anticoton, auquel est corrigé le plaidoyé de Maistre Pierre de la Martelière...*

Bourdeaux, J. Marcan, 1613, in-8°, pièces limin., 764 p. et titre gravé. [B. N. : 8° Ld4-85].

SAINT FRANÇOIS DE SALES. — *Œuvres*. Edition complète d'après les autographes et les éditions originales, publiée par les soins des Religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy.

Paris-Lyon, Vitte, 1928-1932, 26 vol. in-8° [B. N. : D 83.371].

— *Introduction à la vie dévote*. Fac-similé de l'édition de 1619.

Paris, Droz, 1934, in-24, XXVIII, XXII, 671 p.

SAINT JÉRÔME. — *Lettres choisies*, publiées par Mgr LAGRANGE.

5^e éd., Paris, Poussielgue, 1900, in-24, XXIV-516 p.

OUVRAGES CONCERNANT LA DEUXIÈME PARTIE

DICTIONNAIRES

NICOT (J.). — *Thresor de la langue françoise...*

Paris, David Douceur, 1606, in-fol. [B. N. : Rés. X 233].

LOUDIN (A.). — *Curiositez françoises pour [servir de] supplement aux dictionnaires, ou recueil de plusieurs belles proprietes avec une infinité de proverbes et de quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres.*

Paris, de Sommaville, 1640, in-8°, pièces limin. et 616 p. [B. N. : X 14.017-12°].

RICHELET (P. de). — *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, etc.*

Genève, Widerhold, 1680, 2 parties en 1 vol. in-4°. [B. N. : Rés. X.927].

ACAD. — *Le dictionnaire de l'Académie françoise.*

Paris, 1694, 2 vol. in-fol.

GODEFROY (F.). — *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes.*

Paris, 1881-1902, 10 vol. in-4° et suppl. 2 vol. in-4°.

LIT. — LITTRÉ. — *Dictionnaire de la langue française.*

Paris, 1889, 4 vol. gr. in-4° et suppl., Paris, 1910, 1 vol. gr. in-4°.

H. D. T. — HATZFELD, DARMESTETER et THOMAS. — *Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours.*

Paris, Delagrave, 2 vol. in-4°.

HUGUET. — *Dictionnaire de la langue française au XVI^e siècle.*

Paris, Champion, 1928-1935, 2 vol. in-4° (jusqu'à la lettre D).

OUVRAGES ANCIENS

BARY (R.). — *La rhétorique françoise où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures...*

« Seconde édition revue, corrigée et augmentée », Paris, Pierre Le Petit, 1656, in-12, pièces limin., 309 p. et tables [S. : LD 11-12°].

DU VAIR (G.). — *De l'éloquence françoise et des raisons pourquoy elle est demeurée si basse...*

Paris, L'Angelier, 1606, in-8°, 438 p. front gr. [B. N. : X 33.451].

LA MOTHE LE VAYER (F. de). — *Considérations sur l'éloquence françoise de ce tems.*

Paris, Impr. de S. Cramoisy, 1638, in-8°, pièces limin. et 311 p. [B. N. : X 18.566].

SAINT PAUL (Ch. de). — *Tableau de l'éloquence françoise où se voit la maniere de bien escrire.*

Paris, 1632, in-8°, pièces limin., 349 p. et privilège [B. N. : X 18.564].

RENAUD (A.). — *La maniere de parler la langue françoise suivant ses différens styles avec la critique de nos plus célèbres écrivains en prose et en vers...*

Lyon, Cl. Rey, 1697, in-12, 594 p., table et privilège [B. N. : X 18.728].

VAUGELAS. — *Remarques, ou simplement : Rem.:*

— *Remarques sur la langue françoise (1647)*, fac-similé de l'édition originale, publié sous le patronage de la Société des textes français modernes, avec introduction de J. STREICHER.

Paris, Droz, 1934, in-8°, préface de Vaugelas, L et 623 p.

OUVRAGES MODERNES

BALLY (Ch.). — *Traité de stylistique française.*

2^e éd., Heidelberg, 1919-1921, 2 vol. in-8°, XVIII-331 p. et VII-264 p.

— *Précis de stylistique.*

Genève, Eggimann, 1905, in-8°, 183 p.

— *Linguistique générale et linguistique française.*

Paris, Presses Universitaires, 1933, in-8° VIII-411 p.

— *Le langage et la vie.* Nouvelle édition revue et augmentée.

Paris, Droz, 1935, in-8°, 230 p.

— *L'étude systématique des moyens d'expression.*

Genève, Eggimann, 1911, in-12, 11-18 p. (Communication faite le 10 août 1910 au congrès des Néophilologues à Zurich).

— *Stylistique et linguistique générale.*

(Archiv für das Studium der neueren sprachen und literaturen, 1912, pp. 87-127).

— *Le style indirect libre en français moderne.*

- (Germanisch-Romanische Monatsschrift, 1912, 1^{re} partie : pp. 549-557 et II^e partie : pp. 597-607).
 — *Figures de pensée et formes linguistiques*.
 (Germanisch-Romanische Monatsschrift, 1914, 1^{re} partie : pp. 405-422 et II^e partie : pp. 456-470).
 — *Impressionisme et grammaire*.
 (Mélanges d'Histoire littéraire et de Philologie offerts à M. Bernard Bouvier, Genève, Sonor, 1920, in-8°, pp. 260-279).
 — *Les notions grammaticales d'absolu et de relatif*.
 (Bibliothèque de Psychologie contemporaine, Paris, Alcan, 1933, pp. 341-354).
- BAYET (J.). — *Le style indirect libre en latin*.
 (Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes, I : année 1931, pp. 327-343 et II : année 1932, pp. 5-24).
- BOILLOT (M. F.). — *Psychologie de la construction dans la phrase française moderne*.
 Paris, Presses Universitaires de France, 1933, in-8°, XII-308 p.
- BRÉAL (M.). — *Essai de sémantique*.
 5^e éd., Paris, Hachette, 1911, in-16, 372 p.
- BRUN-LALOIRE (L.). — *Interjection, langage et parole*.
 (Revue de Philologie française, 1930, pp. 209-228).
- BRUNOT (F.). — *Histoire de la langue française, des origines à 1900*.
 Paris, Colin, 10 vol. gr. in-8°.
 BR. II. — Tome II : *Le seizième siècle*, 1922, 1 vol. XXXI-512 p. et fac-similés.
 BR. III. — Tome III : *La formation de la langue classique*, 1930, 2 vol. en XXXIV et 733 p.
 BR. IV. — Tome IV : *La langue classique*, 1924, 2 vol. en XXIX et 1215 p.
 D.M. — *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes* (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres).
 Paris, Masson, 1891, gr. in-8°, XXII-605 p. et fac-similés.
 — *La pensée et la langue*.
 3^e éd. revue, Paris, Masson, 1936, gr. in-8°, XXXVI-982 p.
- CAYROU (G.). — *Le français classique*.
 Paris, Didier, 1923, in-16, XXVIII-888 p.
- CHAIGNET (A.-Ed.). — *La rhétorique et son histoire*.
 Paris, Bouillon, 1888, in-8°, XXXI-553 p.
- CLAUDEL (P.). — *Positions et propositions*.
 Tome I^{er}, Paris, 1929, in-16, 255 p.
- CRESSOT (M.). — *De l'expression littéraire des sensations colorées*.
 (Revue de Philologie française, 1930, pp. 49-60).
- CROCE (B.). — *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale*. Traduction H. BEGOT.
 Paris, 1904, in-8°, 518 p.

- DARMESTETER (A.). — *La vie des mots*.
Paris, Delagrave, 1925, in-16, 212 p.
- DAUZAT (A.). — *La vie du langage*.
Paris, Colin, 1922, in-16, 312 p.
- DELACROIX (H.). — *Le langage et la pensée*.
2^e éd., Paris, Alcan, 1930, in-8°, VIII-624 p. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine).
— *Psychologie du langage*.
Paris, Alcan, 1934, in-8°, 498 p. (Numéro spécial du Journal de Psychologie normale et pathologique).
- DERRÉAL (H.). — *La langue de saint Pierre Fourier*.
Paris, Droz, 1942, in-8°, VIII-430 p. et fac. similés.
- FREI (H.). — *La grammaire des fautes*.
Paris, Geuthner, 1929, in-8°, 319 p.
- FREY (M.) et GUÉNOT (H.). — *Manuel de langue et de style français*.
3^e éd., Paris, Masson, 1935, in-16, 271 p.
- GANDON (Y.). — *Le démon du style*.
Paris, Plon, 1938, in-8°, XIX-224 p.
- GOUGENHEIM (G.). — *La présentation du discours direct dans la Princesse de Clèves*.
(Le français moderne, octobre 1938, pp. 305-321).
- GOURMONT (R. de). — *Le problème du style*.
Paris, Mercure de France, 1927, in-16, 334 p.
- GUERLIN DE GUER (Ch.). — *Etude sur la langue et le style de saint François de Sales*.
(Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation publiée par la Fac. des Lettres de Lille, 1934, pp. 13-36).
- GUILLAUMIE (G.). — *J.-L. Guez de Balzac et la prose française* (Thèse pour le Doctorat ès-Lettres).
Paris, Picart, 1927, in-8°, 563 p.
- HUGUET (Ed.). — *Le langage figuré au xvi^e siècle*.
Paris, Hachette, 1933, in-16, 254 p.
— *L'évolution du sens des mots depuis le xvi^e siècle*.
Paris, Droz, 1934, in-16, 346 p.
— *Mots disparus ou vieillis depuis le xvi^e siècle*.
Paris, Droz, 1935, in-16, 336 p.
— *Petit glossaire des classiques français du xviii^e siècle*.
Paris, Hachette, 1936, in-16, V-469 p.
- JOUSSE (M.). — *Le style oral*.
Paris, Beauchesne, 1925, in-8°, 248 p. (Archives de Philosophie, vol. II, cahier 4).
- JURET (A.). — *Le style indirect libre en latin*.
(Mélanges de linguistique offerts à M. Vendryès. Collection linguistique publiée par la Soc. de linguistique de Paris, t. XVII, 1925, in-8°, pp. 199-202).
— *Système de la syntaxe latine*.
2^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1933, in-8°, 466 p. (Publication de la Fac. des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 34*).

Sur le style indirect libre, voir pp. 419-425.

— *Réflexions sur le style indirect libre.*

(Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes, 1938, pp. 163-168).

KONRAD (H.). — *Etude sur la métaphore.*

Paris, Vrin, 1939, in-8°, VI-167 p.

LANSON. — *L'art de la prose.*

2^e éd., Paris, 1909, in-18, 304 p.

L'PS (M.). — *Le style indirect libre.*

Paris, Payot, 1926, in-8°, 240 p.

MAROUZEAU (J.). — *Traité de stylistique appliquée au latin.*

Paris, Les Belles Lettres, 1935, gr. in-8°, XIX-329 p. (Collection d'études latines publiées par la Soc. d'études latines sous la direction de J. Marouzeau. Série scientifique n° 12).

— *Précis de stylistique française.*

Paris, Masson, 1941, in-16, 173 p.

— *Le rôle de l'interlocuteur dans l'expression de la pensée.*

(Journal de Psychologie, 1923, pp. 12-19).

— *Langage affectif et langage intellectuel.*

(Ibid., pp. 560-579).

— *Accent affectif et accent intellectuel.*

(Bulletin de la Soc. de linguistique, 1924, pp. 80-87).

— *Les tâches de la stylistique.*

(Mélanges Rozwadowski, 1926, pp. 47-51).

— *Une stylistique est-elle possible.*

(Revue des études latines, 1938, fasc. II, pp. 260-262).

MORNET (D.). — *Histoire de la clarté française, ses origines, son évolution, sa valeur.*

Paris, Payot, 1929, in-8°, 359 p.

MARTIN (E.-L.). — *Les symétries du français littéraire.*

Paris, Presses Universitaires de France, 1924, in-16, 290 p.

MORRIS (E.-P.). — *A science of style.*

(Transactions and proceedings of the american philological Association, 1915, pp. 103-119).

SÉCHEHAYE (A.). — *Essai sur la structure logique de la phrase.*

Paris, Champion, 1926, in-8°, VIII-238 p. (Collection linguistique publiée par la Soc. linguistique de Paris, t. XX).

— *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage.*

Paris, Champion, 1908, in-8° XIX-267 p.

— *La stylistique et la linguistique théorique.*

(Mélanges F. de Saussure, Paris, Champion, 1908, in-8°, pp. 153-188).

— *Les deux types de la phrase.*

(Mélanges Bernard Bouvier, 1920, Genève, Sonor, in-8°, pp. 214-233).

— *La pensée et la langue.*

(Journal de Psychologie, 1933, pp. 57-81).

— *Les trois linguistiques Saussuriennes*,
(*Vox romanica*, t. V, 1940, pp. 1-48).

SEGUIN (H.). — *Quelques remarques sur le style de saint François de Sales à propos d'un texte altéré*.
s. l. n. d. in-8°, 8 p.

SERRUS (Ch.). — *La langue. Le sens. La pensée*.
Paris, Presses Universitaires de France, 1941, in-12, 173 p.
(Nouvelle encyclopédie pédagogique).

SÖTER (I.). — *La doctrine stylistique des rhétoriques du xvii^e siècle*.
Budapest, 1937, in-8°, 65 p. (Publication de la Bibliothèque de
l'Institut de Français à l'Université de Budapest).

VENDRYÈS (J.). — *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*.
Paris, Renaissance du livre, 1921, in-8°, XXII-440 p.

VINCENT (F.). — *Le travail du style chez saint François de Sales d'après les corrections faites sur l'Introduction à la vie dévote*.
Paris, Beauchesne, 1923, in-16, 116 p.

INDEX ANALYTIQUE

A

- ABSTRAIT** — substitution de l'abstrait au concret, 140; — rapprochement du concret et de l'abstrait, 140.
- ACTION SYNTHÉTIQUE** du sentiment sur la phrase, 82-97.
- ADJECTIF** — rejet de l'adjectif épithète dans la phrase négligée, 60-61; — dans la phrase affective, 75; — construction de l'adjectif dans la caractérisation affective, 128; — accumulation d'adjectifs dans la caractérisation synthétique, 129.
- ADVERBE** — l'adverbe caractérisant le nom, 129; — emploi d'adverbes à valeur affective dans les procédés d'intensification, 131.
- AFFIRMATION** — le doute servant à affirmer, 147; — affirmation par le contraire, 147; — dans l'exagération, 155.
- ALLÉGORIE (L')** — rapports avec la personnification, 159; — voyez IMAGES.
- ALLIANCES DE MOTS**, 139-141.
- ALLITÉRATION (L')**, 77.
- ANACOLUTHE (L')**, 56; — anacoluthes provoquées par une réflexion subjective qui traverse l'énoncé, 99.
- ANAPHORE (L')**, 81.
- ANTITHÈSE (L')**, 81; — voyez : OPPOSITIONS, 134.
- ATTÉNUATION (L')**, 99-100, 131-134.

C

- CARACTÉRISATION (PROCÉDÉS DE)**, 127-130; — la périphrase moyen de caractérisation, 162.
- CLARTÉ** — souci de la clarté, 57-58; — évolution vers la clarté, 60 et suiv.
- COMPARAISON (LA)** — définition et rapports avec la métaphore, 165-166; — voyez : IMAGES.
- COMPOSÉS** — valeur du nom composé, 130; — mot composé reprenant le mot simple dans la répétition, 79.
- CONDENSATION EXPRESSIVE**, 88-95; — conséquences de la condensation expressive, 95-97; — la condensation expressive dans le style direct, 118; — dans le style indirect expressif, 120.
- CONCISION**, 61-62.
- CONCRET** — rapprochement du concret et de l'abstrait, 140; — expression du concret dans l'exagération, 154; — dans la personnification, 157-158; — dans la métonymie, 163-164; — dans la métaphore, 172, 174; — dans la description, 152; — réveil du sens concret des métaphores, 144-146, 167-173; — voyez : TERMES CONCRETS.
- CONSTRUCTION CONJONCTIVE**, 65-67.
- CONSTRUCTION LATINE**, 68.
- CONSTRUCTION RELATIVE**, 65-67.
- CONSTRUCTIONS AFFECTIVES** qui se figent, 92-93, 104-106.
- CONSTRUCTIONS ELLIPTIQUES** — dans la phrase négligée, 57; — dans la phrase affective, 90-91; — dans le style indirect expressif, 116.
- CONSTRUCTIONS PRÉGNANTES**, 57.
- CONSTRUCTIONS PROPRES A L'ÉPOQUE**, 64-65.

COORDINATION — abus de la coordination par « et », 65-67.

COORDINATION IMPLICITE, 84-85, 97.

D

DESCRIPTION — procédés descriptifs, 83-84, 96-97, 139; — emploi de la figure de pensée dans la description, 151-153 — voyez : STYLE DESCRIPTIF.

DÉTÉRMINATIF — complément déterminatif unique pour deux locutions verbales différentes, 64-65; — le qualificatif présenté sous forme de complément déterminatif, 128.

DICTONS POPULAIRES, 143.

DIMINUTIFS — suffixés, 131-133; — non suffixés, 133-134.

DISLOCATION de la phrase sous l'action du sentiment, 97-104; — conséquences de la dislocation expressive, 104-107; — la dislocation expressive dans le style direct et ses formes intermédiaires, 110, 111-113, 118.

E

ECONOMIE DES TERMES, 90-92.

EFFETS PAR ÉVOCATION, 137, 143.

EMPLOI AFFECTIF DE LA 3^e PERSONNE, 148-149.

EMPLOI SUBJECTIF DES TEMPS, 107-108; — dans le style indirect expressif, 114-115, 117.

EMPRUNT (L'), 179-187.

EQUILIBRE DE LA PHRASE, 63.

EQUIVOQUES, 58-59.

EXAGÉRATION (L'), 153-156; — son emploi dans l'intensification du terme, 130.

EXCLAMATION (L') — dans la condensation expressive, 94; — dans la dislocation expressive, 104; — traduit une réflexion subjective, 99; — s'allie à d'autres procédés expressifs, 122; — procédés exclamatifs dans le style descriptif,

123; — voyez : STYLE EXCLAMATIF, INTERROGATION EXCLAMATIVE et PHRASE EXCLAMATIVE.

EXPRESSIONS DU TERROIR, 143.

F — G — H

FIGURES DE PENSÉE, 126-161; — la figure de pensée et la forme d'expression, 147-149; — la figure de pensée dans les procédés de pure imagination, 150-153.

FIXATION DES FORMES AFFECTIVES — constructions affectives qui se figent, ou qui entrent dans la syntaxe régulière, 92-93, 104-106; — superlatifs usés, 131; — usure du groupe, 129; — de la série expressive, 135; — interrogation affective qui s'intellectualise, 148; — figures de pensée qui s'attachent à une forme, 147-148; — métaphores qui entrent dans le vocabulaire, 141.

FUTURS EXPRESSIFS, 108; — dans le style indirect expressif, 114.

GROUPE USUEL — formation, 129; — renouvellement, 144-146, 172.

HOMONYMES SÉMANTIQUES et HOMONYMES AFFECTIFS, 105.

HYPOSTASES, 126, 147.

I — J

INTENSIFICATION, 130-131.

INFINITIF coordonné à un nom, 64.

IMPÉRATIF rendu par l'infinitif, 89.

IMAGES (LES), 162-187.

INTERROGATION (L') « ou proposition à forme réduite », 91; — interrogation affective, 148; — dans la rupture de subordination, 102; — dans le style indirect expressif, 116-117; — l'interrogation exclamative, 148, 118.

INTONATION (L'), 77, 79, 127.

JEU (tendance psychologique du), 159.

JEU DE MOTS (LE), 144, 167-168.

M — N — O

MÉTAPHORE (LA) — la métaphore fait de vocabulaire, 141, 167; — la métaphore développée, 167 et suiv.; — renouvellement de la métaphore, 143-144, 167-172; — dans le groupe usuel, 144-146, 172; — dans la personnification, 157; — caractère particulier de la métaphore dans la personnification, 157, 159; — rôle de la métaphore dans l'atténuation, 133-134; — dans les renforcements d'insistance, 136; — dans les alliances de mots, 141; — voyez *La métaphore et le renouvellement du groupe*, 141-146, et *Les Images*, 162-187.

MÉTONYMIE (LA) — procédé de la métonymie dans la personnification, 157; — différence et rapports entre la métonymie et l'image, 162-165; — la métonymie moyen d'expression du concret, 163.

MOTS-OUTILS — emploi, 56, 59; — reprise des mots-outils, 59, 60-61; — élimination dans le style coupé, 83.

NOM (LE) — coordonné à une proposition complétive, 64; — construction du nom dans la caractérisation affective, 128; — voyez : **PHRASE NOMINALE**.

NOMBRE (LE) — emploi expressif, 131.

OPPOSITION — rapport d'opposition souligné par la coordination implicite, 85; — voyez : **ANTITHÈSE**, 81 — les oppositions, 134-135; — effets d'opposition dans l'exagération, 154.

P

PÉRIODE ORATOIRE, 69-71.

PÉRIPHASE (LA) — procédé d'atténuation, 131; — procédé de caractérisation, 162.

PERSONNIFICATION (LA), 156-161.

PHRASE NOMINALE et proposition nominale, 75, 93, 97, 121.

PHRASE EXCLAMATIVE (LA) — dans la condensation expressive, 94; — dans la dislocation de la phrase par le sentiment, 101, 103; — voyez : **EXCLAMATION** et **STYLE EXCLAMATIF**.

PONCTUATION AFFECTIVE de la phrase, 106-107.

PRÉSENTS EXPRESSIFS, 108.

PROPOSITION — servant de complément à deux verbes différents, 64; complétive coordonnée à un nom ou à une proposition infinitive, 64; — propositions lourdement enchaînées, 65 et suiv. — proposition relative concentrant sur elle toute la force de l'énoncé, 90.

R

RÉEL — effets de réel et d'irréel, 150-153.

RELATIF (PRONOM) — son emploi, 65-67; — voyez : **CONSTRUCTION RELATIVE**.

RENFORCEMENTS D'INSISTANCE (LES), 135-139.

RENVERSEMENT DES VALEURS LOGIQUES DE LA PHRASE, 100-102; — dans la mise en relief du terme, 79.

RÉPÉTITION — procédés de répétition, 76-82, 97, 118; — accompagnant une subordination implicite, 86; — rôle de la répétition dans l'intensification du terme, 130; — dans l'atténuation, 133; — dans les procédés d'opposition, 134; — dans les alliances de mots, 140.

REPRÉSENTANTS — pronom représentant amené dans la phrase par une ellipse, 56-57; — emploi équivoque, 58; — emploi abusif, 59; — emploi affectif du représentant démonstratif, 127-128.

REPRISE DES DIVERS ÉLÉMENTS GRAMMATICAUX de la phrase, 59-61; — voyez : **MOTS-OUTILS**.

REPRISE AFFECTIVE du terme, 74, 76; — provoquée par une réflexion subjective qui traverse l'énoncé, 99.

REPRISE ORATOIRE, 100.

REPRISE DES TERMES DE L'INTERLOCUTEUR dans le style indirect expressif, 116.

RYTHME (LE) — dans la phrase normale, 62-63; — dans la phrase affective, 76-82; — effets rythmiques dus au terme multiple, 82; — dus à la parataxe, 84, 86-87; — voyez : RENFORCEMENTS D'INSISTANCE.

RUPTURE DE SUBORDINATION, 101-103, 118, 122; — dans le style indirect expressif, 112, 121.

S

SÉRIES, voyez : RENFORCEMENTS D'INSISTANCE, 135-139.

SIGNIFIANT et SIGNIFIÉ, 76-77.

SIMPLIFICATION EXPRESSIVE, 82-88.

STYLE COUPÉ, 87, 123.

STYLE DESCRIPTIF, 97, 123; — ses rapports avec le style indirect libre, 109-110; — avec le style indirect expressif, 117, 120; — voyez action synthétique, 82-97.

STYLE DIRECT, 109, 111; — échappées de style direct dans le style indirect expressif, 112-113; — phrases de style direct dont le verbe introducteur est en incidente, 115; — emplois du style direct, 117-122.

STYLE EXCLAMATIF, 97, 107; — ses rapports avec le style indirect libre, 110; — avec le style indirect expressif, 112, 117, 120; — compénétration du style exclamatif et du style descriptif dans la phrase affective, 123; — voyez : *La désorganisation de la phrase par le sentiment*, 97-107.

STYLE INDIRECT, 109, 110; — sa dislocation dans le style indirect expressif, 110-113; — emploi du style indirect, 119-122.

STYLE INDIRECT EXPRESSIF, 109, 110-117; — emploi, 120-122.

STYLE INDIRECT LIBRE, 109-110.

SUBORDINATION IMPLICITE — dans le style coupé, 85-87; — dans le style indirect expressif, 114; — voyez : RUPTURE DE SUBORDINATION.

SUJET absorbant l'idée verbale, 89-90.

SUPERLATIF — termes mis au superlatif dans l'intensification affective, 131.

SYLLEPSE (ACCORD PAR), 56.

SYMÉTRIE, dans la phrase normale, 63-65.

SYNECDOQUE (LA), moyen d'expression du concret, 162.

T — U — V

TERME (LE) — précision du terme, 61; — mise en relief, 74-76; — insistance sur le terme, 76-82; — valeur prédicative, 75, 111-112; — valeur du terme dans les renforcements d'insistance, 136-139; — dans les alliances de mots, 139-141; voyez : ATTÉNUATION, INTENSIFICATION, OPPOSITION, RENFORCEMENTS, REPRISE, etc...

TERMES CONCRETS — leur rôle dans la série expressive, 138-139; — dans les alliances de mots, 140; — voyez : CONCRET et MÉTAPHORE.

TERMES FAMILIERS, 137, 142-143, 144-146, 169-172; — voyez : DICTONS et EXPRESSIONS DU TERROIR.

TERMES DE LANGUE LITTÉRAIRE, 137, 142.

TERMES IMPLICITES, 90, 92.

TERME MULTIPLE (LE), 81-82, 137; — voyez : RENFORCEMENTS D'INSISTANCE.

THÈMES (D'IMAGES), 171, 173-179; — remaniement du thème de l'image dans l'emprunt 183-186.

TRAIT FINAL, 95, 97.

VERBE (LE) — reprise du verbe dans la phrase normale, 60; — disparition du verbe copule dans le style coupé, 83; — verbe introducteur du style direct, 118; — son absence, 118-119.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
RÉFÉRENCES AUX TEXTES CITÉS	X

PREMIÈRE PARTIE

ESQUISSE LITTÉRAIRE OU INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE STYLE

SAINT PIERRE FOURIER ÉCRIVAIN

I — L'AMBIANCE : LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE AU TEMPS DE SAINT PIERRE FOURIER	3
II — IDÉES ET TENDANCES PERSONNELLES	11
III — LES LETTRÉS « VOSGIENNES » Les deux aspects du style de saint Pierre Fourier et ce qu'il faut entendre par sa « manière vosgienne »	18
Caractère très personnel et très spontané de cette corres- pondance	22
Valeur littéraire des lettres « vosgiennes »	28
IV — LA CORRESPONDANCE OFFICIELLE	37

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE STYLISTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA PHRASE NORMALE

CONCEPTION DE LA PHRASE AU XVII^e SIÈCLE ET TRAVAIL DU STYLE CHEZ
SAINT P. FOURIER, 53.

IRRÉGULARITÉS QUI PROVIENNENT DU LANGAGE FAMILIER : anacoluthes, 56;
— accords par syllepse, 56; — tournures elliptiques, 57; — équivoques et
manque de netteté, 58.

IRRÉGULARITÉS QUI TIENNENT A L'ÉTAT DE LANGUE : équivoques dues aux anciennes constructions latines, 58; — emploi incertain des mots-outils et abus de la représentation, 59; — non-reprise des divers éléments grammaticaux de la phrase, 59; — évolution vers la clarté : reprise de ces divers éléments, 60; — précision des termes et concision, 61; — équilibre de la phrase et symétrie, 63.

INFLUENCE DE LA SYNTAXE LATINE : constructions qui restent le propre de l'époque, 63; — propositions lourdement enchaînées entre elles, 65; — emploi abusif du relatif, de la conjonction « et » et des ligatures conjonctives, 65; — la construction relative alliée à la construction conjonctive héritée du moyen-âge, 66.

PHRASE NÉGLIGÉE ET PHRASE CONSTRUITE : la phrase à tiroirs et le calque latin, 67; — la phrase construite se dégage de la construction latine, 68.

LA PÉRIODE ORATOIRE : la période française en voie de formation, 69; — souplesse et beauté du style périodique chez saint P. Fourier, 70.

CHAPITRE II

LA PHRASE ANIMÉE PAR LE SENTIMENT

Influence du sentiment sur la phrase, 72; — l'expression parlée source de l'expression littéraire, 73.

I — L'EXPRESSIVITÉ JOUE SUR UN TERME DE LA PHRASE

A) LA MISE EN RELIEF DU TERME TROUBLE LE COURS NORMAL DE LA PHRASE :

Mise en relief du terme, 74; — la place du terme dans la phrase moyen d'expression du sentiment, 75; — VALEUR PRÉDICATIVE QU'ACQUIERT LE TERME EN S'ISOLANT DU RESTE DE L'ÉNONCÉ, 75; — reprise du terme soulignée par une copule ou par une proposition tout entière, 76; — simple mise en lumière du terme par une construction affective, 76.

B) L'INSISTANCE SUR LE TERME MODIFIE LE RYTHME NORMAL DE LA PHRASE :

LES PROCÉDÉS DE RÉPÉTITION — éléments qui interviennent dans la répétition : la forme sonore et le sens du mot, 76; — allitération et répétition intégrale du mot, 77; — LA RÉPÉTITION DU TERME EST IMMÉDIATE, 77; — rôle de l'intonation, 77; — la répétition et la graphie, 78; — force expressive de la répétition quand elle se trouve en fin de phrase, 79; — la répétition est soulignée par une copule de reprise, 79; — le mot simple est repris par le mot composé, 79; — la répétition provoque une rupture de syntaxe, 79; — valeur expressive de la répétition immédiate : *elle cadence la phrase de façon comique ou pittoresque*, 80; — LA RÉPÉTITION DU TERME N'EST PAS IMMÉDIATE : un facteur plus intellectuel intervient, 80; — la répétition devient un procédé littéraire : l'ANAPHORE, l'ANTITHÈSE, le TERME MULTIPLE, 81; — effets rythmiques et rôle esthétique de la répétition non immédiate, 81.

II — L'EXPRESSIVITÉ MODIFIE L'ENSEMBLE DE LA PHRASE

A) ACTION SYNTHÉTIQUE

SIMPLIFICATION EXPRESSIVE, 82; — élimination des mots-outils, 83; — disparition du verbe copule, 83; — coordination implicite, 84; — subordination implicite, 85; — *Le style coupé*, 87.

CONDENSATION EXPRESSIVE : condensation des valeurs de la phrase, 88; — PRÉDOMINANCE DES FORMES SYNTHÉTIQUES, 89; — le sujet absorbe l'idée verbale, 89; — la proposition relative complètement concentre sur elle la force de l'énoncé : *et le vin qui s'en va!* 90; — ÉCONOMIE DES TERMES : constructions elliptiques, 90; — expression raccourcie de la pensée, 91; — les formes interrogatives ou « propositions à forme réduite », 91; — les termes implicites ne sont plus directement suggérés par ceux qui précèdent, 92; — (constructions affectives qui se figent, 92); — l'énoncé est réduit à la PHRASE NOMINALE, 93; — il est réduit à la PHRASE EXCLAMATIVE, 94; — il se résorbe en une SIMPLE EXCLAMATION, 94.

CONSÉQUENCES DE LA CONDENSATION EXPRESSIVE : le trait final, 95; — procédé naturel de description, 96; — *Le style descriptif*, 97.

B) DÉSORGANISATION DE LA PHRASE PAR LE SENTIMENT

Cas de la RÉFLEXION SUBJECTIVE QUI TRAVERSE L'ÉNONCÉ, 98; — elle devient POUSSÉE EXPRESSIVE, 98; — elle se réduit à une exclamation qui coupe l'énoncé, 99; — elle provoque une reprise, 99; — elle laisse la construction en suspens, 99; — elle devient un procédé de style, 100; — son utilisation dans la reprise oratoire, 100. — RENVERSEMENT DES VALEURS LOGIQUES DE LA PHRASE, 100; — il prend la forme exclamative, 101; — LA RUPTURE DE SUBORDINATION, 101; — elle s'accompagne d'une inversion, 101; — elle prend la forme interrogative, 102. — LA PHRASE SE DÉSARTICULE, 103; — elle finit par être tout à fait hachée par l'émotion, 103; — ELLE TEND VERS L'EXCLAMATION PURE, 104.

CONSÉQUENCES DE LA DISLOCATION EXPRESSIVE : constructions affectives qui finissent par entrer dans la syntaxe régulière, 104; — ponctuation affective de la phrase, 106; — *Le style exclamatif*, 107.

III — EFFETS DIVERS DU LANGAGE EXPRESSIF

L'EMPLOI SUBJECTIF DES TEMPS : présents et futurs expressifs, 107.

LE STYLE DIRECT ET SES FORMES INTERMÉDIAIRES : définition des différents modes de reproduction de la parole : style direct, style indirect, style indirect libre, 109; — LE STYLE INDIRECT EXPRESSIF forme embryonnaire du style indirect libre, 110; — ses différents aspects : il peut naître de la dislocation du style indirect, 111; — ses affinités avec le style-exclamatif, 112; — le style indirect expressif fondé sur des associations implicites qui entraînent l'emploi subjectif des temps et la « dépersonnalisation » du style direct, 113; — rapports du style indirect expressif avec les phrases de style direct dont le verbe introducteur est en incidente, 115; — la reprise des termes de l'interlocuteur dans le style indirect expressif, 116; — l'interrogation exclamative et le style indirect expressif, 116; — tours ironiques, 117; — le style indirect expressif tient à la fois du

style descriptif et du style exclamatif, 117. — EMPLOI DES DIVERS MODES DE REPRODUCTION DE LA PAROLE ET PASSAGE DE L'UN A L'AUTRE DANS LE STYLE DE SAINT P. FOURIER, 117.

COMPLEXITÉ DE LA PHRASE AFFECTIVE, 122; — compénétration du style descriptif et du style exclamatif dans les textes de langue parlée, 122.

CHAPITRE III

MOYENS D'EXPRESSION ET FIGURES DE PENSÉE

Les procédés expressifs qui n'appartiennent plus à la phrase, 126; — *hypostases* et figures de pensée, 126.

LES PROCÉDÉS DE CARACTÉRISATION.

Emploi affectif du représentant démonstratif, 127; — la caractérisation affective trouble les formes grammaticales, 128; — le qualificatif présenté sous forme de nom, d'adjectif substantivé ou de complément déterminatif : *une mignotte de demoiselle, des paroles toutes de soie*, 128; — l'adverbe servant à caractériser le nom : *un jadis malade*, 129; — la caractérisation synthétique : *leurs vieux décrépités grands-pères*, 129; — elle aboutit à la formation d'un groupe, 129; — valeur expressive du mot composé, 130.

L'INTENSIFICATION DU TERME.

Elle se fait au moyen d'un terme exagéré, 130; — elle transpose dans l'absolu, 130; — elle se signale par une répétition : *l'extrémité des extrémités*, 130; — par l'emploi d'un adverbe de valeur affective, 131; — elle pousse les hauts degrés à l'excès, 131; — d'où les tours figés comme *si très, trop mieux*, etc., 131; — l'emploi expressif du nombre moyen d'intensification du terme, 131.

L'ATTÉNUATION.

TOURS INDIRECTS ET CIRCONLOCUTIONS, 131; — LES DIMINUTIFS : les termes suffixés, 132; — leur emploi affectif, 132; — le terme suffixé s'accompagne d'adjectifs à valeur diminutive, 132; — le terme suffixé s'entoure d'un ensemble de mots dont la valeur diminutive n'est pas si apparente, 133; — DIMINUTIFS NON SUFFIXÉS, 133; — emploi des métaphores de langue familière comme termes d'atténuation, 133; — le diminutif non suffixé est mis en relief par un entourage affectif, 134.

LES OPPOSITIONS.

L'ANTITHÈSE : aspect phonique et aspect intellectuel, 134; — l'antithèse figure de pensée et procédé littéraire, 135.

LES RENFORCEMENTS D'INSISTANCE.

L'accumulation au xvii^e siècle, 135; — comment saint P. Fourier renouvelle la valeur expressive d'un usage syntaxique, 135; — SÉRIES FIGÉES, SÉRIES D'INSISTANCE et SÉRIES EXPRESSIVES, 135; — LA VALEUR EXPRESSIVE DE LA SÉRIE REPOSE SUR LA QUALITÉ DES MOTS EMPLOYÉS : effets par évocation, 136; — rôle du terme familier et du terme littéraire dans la série expressive, 137; — séries dépréciatives, séries mélioratives et séries combinées, 137; — LA VALEUR DE LA SÉRIE REPOSE SUR LE SENS OU LA NATURE DES MOTS EMPLOYÉS, 137; — SÉRIES DÉTAILLÉES, 138; — rôle du terme concret dans la série détaillée, 138; — séries de nature complexe, 138; — la série devient un procédé descriptif, 139.

VALEUR DU TERME ET ALLIANCES DE MOTS.

RAPPROCHEMENT DE TERMES SÉPARÉS PAR L'USAGE, 139; — substitution de l'abstrait au concret, 140; — RAPPROCHEMENT DU CONCRET ET DE L'ABSTRAIT, 140; — RAPPROCHEMENT DE TERMES DÉSIGNANT DES CATÉGORIES D'ÊTRES OU D'OBJETS DE NATURE DIFFÉRENTE, 140; — rôle de la métaphore dans les alliances de mots, 141.

LA MÉTAPHORE ET LE RENOUVELLEMENT DU GROUPE.

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA MÉTAPHORE, 141; — comment la métaphore devient un fait de vocabulaire, 141; — DEGRÉS D'USURE DES MÉTAPHORES, 141; — métaphores de langue littéraire et métaphores de langue familière, 142; — *expressions du terroir*, 143; — *dictons populaires*, 143; — renouvellement de la métaphore chez saint P. Fourier, 144; — *jeux de mots*, 144; — réveil de la métaphore dans le groupe usuel, 144; — REMANIEMENT ORIGINAL DU GROUPE CHEZ SAINT P. FOURIER, 145.

FIGURES DIVERSES.

LE DOUTE SERVANT A AFFIRMER, 147; — L'AFFIRMATION EXPRIMÉE PAR LE CONTRAIRE, 147; — comment la figure de pensée peut s'attacher à une forme d'expression : *c'est du beau! la belle affaire!*, 147; — L'INTERROGATION AFFECTIVE dite « interrogation exclamative », 147; — comment elle s'intellectualise, 148; — emploi de la troisième personne comme forme de politesse et EMPLOI AFFECTIF DE LA TROISIÈME PERSONNE COMME MOYEN INDIRECT D'EXPRESSION, 148; — FIGURES DE PENSÉE ET PROCÉDÉS DE PURE IMAGINATION, 150; — effets de réel et d'irréel, 150; — dans la fiction, 151; — dans la personnification, 151; — dans la description, 151; — la figure de pensée moyen descriptif, 151..

L'EXAGÉRATION.

L'effet de grossissement excède les limites du possible, 153; — il présente l'impossible comme ayant failli arriver, 154; — il s'accompagne d'un effet d'opposition, 154; — il dépasse simplement les probabilités, 154; — l'exagération moyen d'expression concrète de la pensée, 154; — l'exagération mode d'affirmation par le contraire, 155; — l'exagération forme littéraire, 155.

LA PERSONNIFICATION.

Elle répond à une tendance naturelle, mais elle constitue au xviii^e siècle un procédé de style très employé, 156; — au point de vue de la technique du style, LA PERSONNIFICATION EST UNE IMAGE, elle peut naître d'un réveil de métaphore, 157; — mais elle se double quelquefois d'un procédé analogue à celui de la métonymie, 157; — elle peut procéder aussi d'une vision immédiate des choses par leur aspect le plus concret, 157; — elle sert à traduire des sentiments personnels à travers les objets qui les suscitent, 158; — LES PERSONNIFICATIONS A VALEUR DE SYMBOLES, 159; — LA PERSONNIFICATION RÉPOND A LA TENDANCE PSYCHOLOGIQUE DU JEU, 159; — employée comme procédé de style, elle devient une FORME LITTÉRAIRE VOISINE DE L'APOLOGUE, 161.

CHAPITRE IV

LES IMAGES

LES FAUSSES IMAGES : périphrases qui servent à caractériser, 162; — métonymies et synecdoques qui reposent sur une vision immédiate des choses, 162; — différence et rapports entre ces « métonymies » et les images proprement dites, 163.

LES IMAGES PROPREMENT DITES.

LA COMPARAISON ET LA MÉTAPHORE : forme analytique de la comparaison et forme synthétique de la métaphore, 165; — passage de l'une à l'autre forme, 166.

MÉTAPHORES USUELLES ET MÉTAPHORES DÉTAILLÉES : métaphores réduites à un mot et métaphores développées, 167; — l'image détaillée moyen de ranimer le sens concret des expressions métaphoriques en voie d'usure, 167; — LA MÉTAPHORE FAMILIÈRE THÈME D'INVENTION PERSONNELLE 171; — originalité du détail dans les métaphores renouvelées par saint P. Fourier, 172.

LES THÈMES D'IMAGES.

THÈMES QUI VIEILLISSENT ET THÈMES QUI NE VIEILLISSENT PAS : distinction entre la forme et le thème de l'image, 173; — le thème peut s'user aussi bien que la forme, 173; — THÈMES USÉS, 173; — THÈMES NOUVEAUX, 174; — richesse expressive de l'image quand elle est en rapport étroit avec l'objet de la comparaison, 174; — LES THÈMES QUI NE VIEILLISSENT PAS, 175; — l'image atteint sa perfection quand la beauté de la forme s'allie à la beauté du thème, 175; — Intérêt particulier qui peut s'attacher au thème de l'image : THÈMES D'ACTUALITÉ ET THÈMES LITTÉRAIRES, 177; — leur valeur esthétique suppose, comme dans l'emprunt, un facteur de connaissance individuelle, 179.

L'EMPRUNT.

DOUBLE VALEUR DE L'EMPRUNT due à sa forme et à l'intérêt intellectuel qui s'y attache, 179; — L'EMPRUNT N'EST PAS RECONNU : importance de la forme, 179. — L'EMPRUNT EST RECONNU : s'il est intégral, il ne vaut que par les souvenirs intellectuels qu'il évoque, 180; — si l'image empruntée est remaniée, elle acquiert une valeur expressive nouvelle, 180; — valeur du détail dans les remaniements de forme de l'emprunt, 182; — de nouvelles allusions littéraires peuvent encore s'ajouter à l'emprunt remanié : il donne lieu à une appréciation qui porte à la fois sur le style et sur la culture de l'écrivain, 182; — remaniement du thème de l'image empruntée : APPLICATION ET UTILISATION DE L'EMPRUNT, 183; — l'image dévie et en suscite de nouvelles, 184; — beauté et originalité de l'emprunt chez saint P. Fourier, 186.

CONCLUSION

.....	188
APPENDICE	193
BIBLIOGRAPHIE	196
INDEX ANALYTIQUE	205

Vu le 30 juillet 1941 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
 J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :
Le Doyen de la Faculté des Sciences
chargé des fonctions
de Recteur de l'Académie de Paris,
 CH. MAUBAIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE GASTON DALEX
5, RUE CÉLINA-DUBOIS
MONTROUGE (SEINE)
